3 1761 07967070 9

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesderniersjours00bord

Il a été tiré de cet ouvrage :

Mille exemplaires offerts à l'armée par l'auteur et les éditeurs ;

Quatre mille exemplaires sur lesquels l'auteur a abandonné ses droits, un tiers au bénéfice de l'Assistance mutuelle des veuves de la guerre, un tiers au bénéfice de l'œuvre des Amis des soldats aveugles, un tiers au bénéfice des Orphelins de la guerre de la Savoie ;

Cent vingt exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 120, dont 50 destinés à l'armée et portant le nom du destinataire ;

Vingt exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés I à XX.

LA CHANSON DE VAUX-DOUAUMONT

★

LES DERNIERS JOURS

DU

FORT DE VAUX

(9 MARS-7 JUIN 1916)

DU MÊME AUTEUR

OUVRAGES SUR LA GUERRE

EN PRÉPARATION :

La Chanson de Vaux-Douaumont. — II. Les Captifs délivrés (Vaux-Douaumont : 20 juin-3 novembre 1916).

La Chanson de Vaux-Douaumont. — I. Les Derniers Jours du fort de Vaux (9 mars-7 juin 1916).

Trois Tombes.

La Jeunesse nouvelle.

ROMANS ET NOUVELLES

La Maison.
L'Amour en fuite.
La Petite Mademoiselle.
La Neige sur les pas.
Le Carnet d'un stagiaire.
La Robe de laine.
La Croisée des chemins.
Les Yeux qui s'ouvrent.
L'Écran brisé.
Les Roquevillard.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

La Nouvelle Croisade des enfants.

(Librairie Flammarion.)

La Peur de vivre.
Le Pays natal.
La Voie sans retour.
Le Lac noir.
Jeanne Michelin.

(Librairie A. Fontemoing.)

ESSAIS DE CRITIQUE ET VOYAGES

La Vie au théâtre (1907-1909. 1909-1911. 1911-1913). — 3 vol.

Portraits de femmes et d'enfants.

Paysages romanesques.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

Quelques Portraits d'hommes. — Vies intimes.

(Librairie A. Fontemoing.)

Ames modernes (Librairie Perrin).

Les Amants de Genève, édition de luxe (Librairie Dorbon aîné).

THÉATRE

L'Écran brisé.

Un Médecin de campagne. En collaboration avec M. Emmanuel Denarié.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 22305.

B7275d

CAPITAINE HENRY BORDEAUX

LA CHANSON DE VAUX-DOUAUMONT

★

LES DERNIERS JOURS DU FORT DE VAUX

(9 MARS-7 JUIN 1916)

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1917

Tous droits réservés

147776
13/19

Copyright 1916 by Henry Bordeaux.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

AUX

SOLDATS

DE

VERDUN

NOTE LIMINAIRE

Dans la bataille de Verdun, le fort de Douaumont avait été perdu le 25 février 1916 et le fort de Vaux le 7 juin.

Le 24 octobre le fort de Douaumont fut repris par nos troupes dans un élan d'allégresse, et le 2 novembre, jour des Morts, l'ennemi dut abandonner le fort de Vaux. Ainsi notre foi dans le triomphe de nos armes s'est-elle vérifiée.

Le présent livre est consacré à la défense opiniâtre du fort de Vaux, mais cette défense, si belle soit-elle, ne peut plus s'isoler de la triomphale marche en avant qui nous a restitué les deux forts. Sous le titre, *les Captifs délivrés,* un second ouvrage devra célébrer la victoire des 24 octobre et 2 novembre.

*
* *

Quelques nouveaux documents complètent cette nouvelle édition des *Derniers jours du fort de Vaux*.

Le rôle du 71e régiment territorial — un des plus beaux régiments territoriaux — dans la défense du fort lors des premiers assauts (9-10-11 mars 1916) a été mis plus complètement en lumière. De même celui du 52e régiment d'infanterie, et spécialement du bataillon Pellissier, dans la défense de la batterie de Damloup et de l'Abri de combat des premiers jours de juin.

Le 24 octobre 1916 (jour de la victoire de Douaumont) un journal de la Lorraine annexée a publié un récit de la prise du fort de Vaux qui contient un détail inédit sur l'attitude du commandant Raynal.

Le 31 octobre (avant-veille de la reprise du fort de Vaux) arrivait à l'état-major de l'armée de Verdun, où j'ai pu le rencontrer, le médecin auxi-

liaire Gaillard qui, faisant partie de la garnison du fort, avait été emmené en captivité le 7 juin et remis en liberté à la fin d'octobre. Il a bien voulu annoter mon travail et n'y a relevé que deux ou trois erreurs sans importance. Elles sont ici corrigées. C'est un grand honneur pour un historien que de voir confirmer par l'un de ceux qui étaient dedans ce qui fut écrit du dehors. En revanche, le médecin auxiliaire Gaillard m'a permis de préciser quelques points obscurs ou de compléter certains tableaux. On trouvera en appendice son propre travail sur l'état du fort et sur sa résistance.

H. B.

Ce 10 novembre 1916.

LES DERNIERS JOURS

DU

FORT DE VAUX

VERDUN : *ces deux syllabes que l'histoire avait déjà marquées sonnent aujourd'hui comme les notes cuivrées d'un clairon. En France, nul ne les entend sans frissonner d'orgueil. En Angleterre, en Amérique, si quelque orateur les prononce, d'un mouvement spontané tous les assistants se lèvent...*

*
* *

De la bataille, de la victoire de Verdun, voici un épisode : celui du fort de Vaux, assiégé pendant trois mois et perdu momentanément le 7 juin. Sa défense évoque, par delà nos siècles tout dorés de splendeur militaire, nos vieilles chansons de gestes, une chanson

de Roland *dont le premier personnage, invisible et toujours présent, est l'honneur français.*

Comme Roland sonnant de l'olifant raconte de loin le drame de Roncevaux à Charlemagne qui repasse les monts, le fort, jusqu'au dernier moment, a tenu le commandement au courant de sa vie et de son agonie par le moyen de ses pigeons et de ses signaux.

J'ai pu toucher ses blessures et sa force de résistance au mois de mars, avant les combats suprêmes des premiers jours de juin. J'ai interrogé ses défenseurs presque à chaque relève. J'ai connu ses appels et ses dernières paroles. Ainsi ai-je désiré de transcrire les témoignages de sa gloire.

Ces témoignages, malgré mes efforts minutieux que le sort a favorisés, je n'ai pu les rassembler tous. Il leur manque d'ailleurs cette chose essentielle qui est le secret du commandement et sans laquelle on ne pourra jamais présenter qu'un reflet de l'histoire, non l'histoire elle-même. La guerre que nous vivons est comme la mer aux flots sans nombre : on en saisit le rythme, on n'en peut compter les vagues. Que tant de héros oubliés me pardonnent, si je n'ai su tirer leurs actions de l'ombre !

Les circonstances m'ont permis de suivre différentes phases de la bataille de Verdun. J'ai profité de tous

mes instants de loisir — assez rares — pour réunir ces notes incomplètes que j'ai obtenu l'autorisation de publier. Comment résister au démon qui nous pousse à écrire quand un tel sujet s'offre de lui-même? Dans le train ordinaire de la vie, j'aurais réclamé plus de temps pour le mener à bien. Mais le temps, aujourd'hui, est mesuré à chacun.

*
* *

Aucun épisode, au cours de cette guerre, ne peut, en réalité, s'isoler. Une étroite solidarité d'armes unit les combattants de Verdun à ceux de la Bukovine, de la Galicie, du Trentin, de la Somme. Ce qui s'est passé à Vaux ne fut indifférent à aucun des belligérants, ni même à aucun peuple de la terre.

On ne peut parler de la victoire de la Marne sans que la poitrine se soulève de joie et sans que monte aux lèvres un cantique de délivrance. Les départs de la Champagne et de la Somme ont toute l'allégresse des matins d'été. La beauté de Verdun est plus âpre et sévère. C'est la bataille de patience et de sacrifice où le mot d'ordre est : tenir et retenir. Il faut non seulement barrer la route à l'ennemi qui veut rompre notre ligne, mais encore le fixer sur

place tandis que les Alliés élaborent leur plan d'offensive générale et l'exécutent. Et c'est pourquoi la résistance du fort de Vaux sert un dessein plus vaste que la défense d'un coin de sol. Elle se relie à une victoire, elle fait partie d'une victoire, si la victoire se mesure à l'échec du projet et de la volonté adverses.

Qu'un reflet de cette beauté de nécessité et d'endurance éclaire la geste du fort de Vaux...

H. B.

Juillet 1916.

LIVRE PREMIER

LE FORT

I

LE FORT

Dans la grande escadre des forts qui défendent Verdun à distance, comme une flotte échelonnée sur la haute mer en avant d'un port, le fort de Vaux aurait droit au rang de croiseur. Plus moderne que Souville et Tavannes, forts à cavaliers et caponnières, moins vaste et moins armé que Douaumont dont l'enceinte contient un monde de tourelles, de coupoles, de casemates, de casernes et de places d'armes, il enfonce mieux dans la terre ses murs arasés.

Bâti en maçonnerie vers 1880, il fut, après l'invention de l'obus-torpille (1885), reconstruit en béton, puis en béton armé et achevé seulement en 1911.

Au nord de la grand'route de Verdun à Metz,

par Étain, il monte la garde devant la forteresse, face à Thionville. A l'extrémité d'un plateau qui s'encadre entre le massif de Douaumont et les bois mamelonnés de la Laufée et qui est séparé d'eux par d'étroits vallons, il semble sortir de l'embouchure d'un fleuve bordé de collines pour venir fendre de sa proue la plaine de la Woëvre. La mer de Woëvre bat ses pentes nord-est qui sont d'abord abruptes et font un angle mort, puis s'inclinent en pentes douces jusqu'au fossé que flanquent ses coffres.

Deux villages bâtis en longueur dans les fonds, Vaux-devant-Damloup au nord, et Damloup au sud, l'escortent comme des bateaux de commerce un haut navire de guerre.

Vaux-devant-Damloup commande ainsi l'entrée d'un vallon : c'est le ravin du Bazil qui longe un peu plus loin un étang précédé d'une digue, l'étang de Vaux. La route (de Verdun à Vaux) et la voie ferrée (de Fleury à Vaux) lui empruntent le passage. Le ravin du Bazil reçoit comme des affluents, du plateau qui porte le fort, le ravin

des Fontaines qui coupe le bois de Vaux-Chapitre dans la direction de Souville, et, du massif de Douaumont, les ravins de la Caillette et de la Fausse-Côte qui traversent les bois de la Caillette et d'Hardaumont. Ce sont les tranchées naturelles, les voies d'accès qui, d'un mouvement de terrain, conduisent à un autre. Un sol ainsi boisé et accidenté est favorable à une guerre de surprises, de traquenards, d'embuscades, de coups de main, d'infiltration lente et perfide. Il se prête au flux et au reflux des combats à la grenade. Bois de la Caillette, bois d'Hardaumont, ravins de la Caillette, de la Fausse-Côte, du Bazil, retraites obscures, à demi sauvages, où le voyageur l'été aimait à s'égarer, mais aujourd'hui tirées de l'ombre et toutes resplendissantes d'une gloire sanglante : à leur sort est lié le destin du fort dont elles sont les ouvrages avancés...

II

CE QU'IL A VU AVANT LE 21 FÉVRIER 1916

Dès les premiers jours de ce brûlant mois d'août 1914, où les nations commencèrent de s'affronter, le fort de Vaux, interrogeant la plaine de la Woëvre du côté de Thionville et de Metz, attendait, anxieux, les résultats des premiers chocs. La nuit, il voyait errer au-dessus de lui les longs bras lumineux des projecteurs de Verdun, cherchant parmi les étoiles les zeppelins ou les taubes. Des régiments, le dépassant, avaient pris position plus à l'est, en avant de Jeandelize ou de Conflans. L'attente se prolongeait. Il entendait tirer le canon, mais non pas dans la direction dont il avait la surveillance. Le son venait de Longwy ou peut-être de Longuyon. La tempête,

contournant la Lorraine, semblait s'abattre sur les Ardennes.

Le 20 et le 21 août, le fort vit défiler des troupes, le rire aux dents, la chanson aux lèvres, qui, par la route d'Ornes, montaient vers Longuyon. Elles ne connaissaient pas encore la dure guerre nouvelle. Gaiement, elles s'y rendaient, comme à un rendez-vous de jeunesse. La IIIe armée, concentrée à Verdun, marchait sur Virton. Dès le 22, elle se heurtait à l'armée du kronprinz.

Le 25, un bon tour vint réjouir la garnison du fort qui en eut aussitôt connaissance. Une automobile allemande, portant les ordres de l'état-major, engagée sur la route d'Étain, se trompant sur les distances, était entrée la veille au soir dans nos lignes où elle avait été capturée. Notre commandement profita de cette saisie heureuse du plan adverse pour tomber à l'improviste sur le flanc gauche de la 35e division de landwehr qui, jetant ses fusils, s'enfuit jusqu'à Saint-Privat, et du XVIe corps qui formait l'aile gauche de l'armée du kronprinz et qui se replia précipitam-

ment sur Bonvillers. Ce combat d'Étain, épisode peu connu des premières batailles, fit peut-être échouer une attaque brusquée sur Verdun.

Cependant il fallut rompre le contact dans la nuit du 25 au 26 août, pour demeurer en liaison étroite avec les mouvements de l'armée voisine, et passer sur la rive gauche de la Meuse, en laissant des divisions de réserve à la garde de la rive droite sur la ligne Ornes-Fromezey-Herméville.

Ce que le fort de Vaux vit alors passer au bas de ses pentes, c'est le spectacle que n'oublieront jamais ceux qui l'ont vu. Plus tard, ils le raconteront à leurs enfants, puis à leurs petits-enfants, afin que la suite des générations en garde mémoire. Sur la route d'Étain à Verdun, cherchant un havre de salut dans la vieille forteresse qui, plus d'une fois au cours des siècles, a dû protéger les populations meusiennes contre la ruée des hordes germaines, se pressent les chars à deux ou quatre roues, les cyclistes conduisant à la main leur machine qu'ils n'ont pas la place d'enfourcher, les brouettes, les poussettes, les piétons,

les chiens, les troupeaux Chacun emporte ce qu'il possède de plus cher, ou ce qu'il a cueilli au hasard dans sa maison. Sur les voitures s'empilent les matelas, les malles, les édredons, les provisions, les meubles, et par-dessus ces déménagements les vieillards, les invalides et les mioches. Gosses, malades et vieillards n'y ont pas tous trouvé place. Parmi ceux qui s'en vont à pied, il y a des aveugles et des boiteux, des femmes qui portent leurs petits, des petits qui portent une poupée ou une cage. Parmi ceux qui s'en vont à pied, il y en a qui traînent une fatigue trop grande pour leurs jambes tordues ou leurs jambes trop courtes. Derrière cet exode épouvanté, flambent les villages. La nuit, ils refont le jour dans la campagne. Peu à peu l'incendie se rapproche. Voici Rouvres qui brûle, et voici Étain.

Une femme au bord du chemin s'est arrêtée et assise; elle a découvert son sein pour donner à téter à un bébé tout rond et rose qui a déjà des boucles frisées et qui ressemble à ces enfants Jésus de cire exposés dans les crèches de Noël.

Autour d'elle trois gosses se sont groupés. Un soldat s'est approché et l'interroge. C'est un soldat déjà vieux, un territorial. Il couve des yeux la nichée si tendrement qu'il a sans doute laissé chez lui tout un petit monde.

— D'où venez-vous, ma pauvre dame ?

— De Rouvres. Ils y ont mis le feu.

— Comme ils sont jolis !

Les *ils* ne sont pas les mêmes. Et cependant on s'est compris.

— Il m'en manque un, dit la femme. Et elle se prend à pleurer.

— Qu'en avez-vous fait ?

— Ils me l'ont tuée. Elle avait huit ans. Ils l'ont tirée à la course dans la rue. Celui-ci aussi, ils ont voulu me le prendre. Je le serrais contre moi à l'y faire rentrer. L'un d'eux a baissé sur lui sa baïonnette. Mais un de ses camarades l'a détournée.

L'enfant est repu. Le groupe repart.

C'est la guerre nouvelle, la guerre de terreur recommandée par Bernhardi. Il fut un temps où, dans la guerre, on faisait trêve pour enterrer les

morts et recueillir les blessés. Il fut un temps où, dans la guerre, une chevalerie s'était créée pour protéger le faible et l'innocent. C'était le barbare moyen âge. Mais la civilisation et la culture sont venues. C'est la guerre sans miséricorde ni merci, où l'un des deux adversaires, en déchirant les chiffons de papiers qui règlent les traités et les devoirs des nations, en bafouant la foi jurée, en écrasant les innocents et les faibles, a imposé à l'autre l'obligation stricte de lui passer, comme à un fou furieux, la camisole de force. C'est la guerre qui ouvre d'infranchissables abîmes et laisse des souvenirs impérissables. C'est la guerre infernale qui exige une sanction divine.

Le fort de Vaux, de sa colline, a vu cela. Et, tâtant ses pierres, il les a trouvées moins dures que le cœur des hommes qui avaient répandu ce torrent de maux sur la terre.

La route s'arrêta de couler. Bientôt elle fut pareille à ces anciens lits de rivière qui laissent une trace blanche au milieu de la verdure pâle des saules.

Le fort, dans sa solitude, songeait :

— Mon tour va venir. Je vais servir, j'attends. Ce formidable Douaumont qui me domine se défendra-t-il plus longtemps que moi? Il sollicite davantage les obus. Quant à Souville et à Tavannes, si l'ennemi vient du nord, je suis devant eux, je les abrite.

Un personnage important, le gouverneur de Verdun en personne, vint inspecter ses ressources, examiner son état physique et moral, ausculter sa force.

— Vos yeux sont-ils bien protégés et voient-ils d'assez loin? Vos armes sont-elles suffisantes et vos boucliers résistants? Avez-vous de quoi tirer, de quoi manger, de quoi boire? Connaissez-vous toutes vos consignes et spécialement la principale, celle qui est commune à tous les forts : plutôt mourir que se rendre?

Et, ce disant, il visitait les observatoires, les coffres, les casemates, la tourelle, la place d'armes, les dépôts de vivres, les citernes, et il passait en revue la garnison.

Il était déjà venu au début du mois d'août. Cette seconde visite laissait prévoir une attaque prochaine. L'ennemi n'était pas éloigné : on le signalait à Étain, à Billy-sous-Mangiennes, à Romagne-sous-les-Côtes : de petits paquets, non de grandes masses. Du nord, il passait au-dessus de Verdun et se rabattait sur l'Argonne. Verdun, bien défendue, servait de point d'appui à l'armée française pour l'immortelle manœuvre de la Marne.

Un des historiens neutres de la guerre, Gottlov Egelhaaf, cité par M. Hanotaux, a écrit : « Si les kronprinz de Bavière et de Prusse avaient été en mesure de s'emparer de Verdun en août-septembre 1914 et de forcer ainsi la ligne de la Meuse, les armées allemandes auraient foncé sur Paris d'un seul mouvement. Mais les princes restèrent accrochés à Verdun, et ainsi le commandement suprême de l'armée dut se décider à ramener en arrière l'aile droite de l'armée allemande... Parce que Verdun ne put être pris, il parut nécessaire de changer le plan de guerre. » Explication bien incomplète de notre victoire de la Marne,

mais qui, du moins, souligne l'importance du rôle joué par Verdun en septembre 1914. Il était réservé à Verdun d'attirer et d'user ou briser deux fois la force allemande.

Le fort de Vaux n'a pu suivre qu'au son du canon la bataille qui s'est livrée sur la rive gauche de la Meuse, devant Rambercourt-aux-Pots, Beauzée, La Vaux-Marie. Il s'est rendu compte, au son du canon, de la retraite de l'ennemi qui remontait vers le nord.

Mais voilà que, le 19 septembre, il entend le canon plus au sud. On se bat sur Hattonchâtel et les Hauts de Meuse, on bombarde le Camp des Romains au-dessus de Saint-Mihiel, on se bat dans les casernes de Chauvoncourt. L'ennemi n'a pas renoncé à la proie qu'il convoite. Après avoir tenté d'investir Verdun par la rive gauche, il revient par la rive droite. Mais le front se fixe à Spada, Lamorville et Combres.

Il se fixe à six ou huit kilomètres en avant du fort de Vaux sur la ligne Trésauvaux, Boinville, Fromezey, Ornes, bois des Caures. Le 18 février

1915, jour mémorable, le fort reçoit quelques obus de 420. Douaumont en a reçu le 15 et le 17. Puisque Douaumont en a reçu, il convenait d'en recevoir. Le fort se tâta et fut content.

— Le génie a bien travaillé. Ma superstructure seule a souffert. Quant à mes casemates, les matériaux en sont bons.

Et il s'amusera fort le lendemain en apprenant que cette fameuse batterie de 420 a été repérée au bois d'Hingry, repérée, contre-battue et détruite. On a fait taire les géants, et promptement.

Avril et mai furent des mois d'espérance. Avec le printemps apporteraient-ils la victoire? Les canons tonnaient quotidiennement à Marchéville, aux Éparges conquises. La Woëvre fumait, comme si l'on y avait amoncelé les tas de mauvaise herbe. Puis la canonnade diminua d'intensité. La guerre, décidément, serait longue contre un ennemi qui tenait à nos campagnes comme la teigne au cuir chevelu. Elle réclamait de la patience, de l'endurance, de l'obstination, de l'organisation, des munitions. Tout cela, on l'aurait.

On s'accoutuma donc à la guerre, comme à la vie de garnison. Les territoriaux cantonnés aux villages de Vaux et de Damloup, quand ils étaient au repos, jouaient au bouchon, dans la rue, ou s'installaient au cimetière comme dans un dortoir. Ils aidaient les paysans à faire les foins. Ils cherchaient des champignons ou des fraises dans les bois de Vaux-Chapitre et d'Hardaumont, après y avoir cherché des muguets. Aux tranchées l'existence, si agitée l'hiver précédent, s'écoulait dans un calme évidemment relatif — mais qu'est-ce qui n'est pas relatif? — et dans la monotonie. Les soirs d'été, sur l'escarpe du fort, la petite garnison s'asseyait, les jambes pendantes, et regardait la nuit monter de la plaine de Woëvre. Parfois une fusée lointaine laissait tomber des étoiles.

Tant et si bien qu'un jour, à la fin d'août 1915, le fort entendit ce langage qu'on lui tenait brusquement :

— Tu n'as pas l'importance que tu t'attribues. Ou plutôt la terre de France tout entière a la

même importance que toi. Ne s'est-elle pas ouverte d'un bout à l'autre des lignes pour abriter ses défenseurs? Maintenant il est avéré que l'on peut tenir l'ennemi en respect sur n'importe quel point du sol national. Berry-au-Bac est en saillant isolé sur la rive droite de l'Aisne : Berry-au-Bac n'a pas cédé. Maintenant il est avéré qu'avec de l'artillerie et de la volonté on peut s'emparer de n'importe quelle redoute. Les Éparges formaient une forteresse naturelle et nous avons pris les Éparges. Les places fortes n'ont pas eu de chance au cours de cette guerre. Elles offrent une cible trop facile aux obusiers de gros calibre. Anvers, Maubeuge, Varsovie, Lemberg, Przemysl, se sont rendus avec leur matériel, leurs magasins, leurs troupes. Verdun ne sera plus une place forte. Verdun n'offrira aucune ressource, aucun butin à l'ennemi. Verdun ne sera qu'un point d'appui pour une armée. Toi, tu ne seras plus qu'un poste de vigie et un abri...

— Je veux bien, a consenti le fort. D'ailleurs je ne suis qu'un soldat, et mon métier est d'obéir.

Mais j'ai les reins solides. Il faudra beaucoup de fer pour me les casser. Vous verrez ce que je saurai faire, si jamais je suis abordé.

Le fort diminué s'enfonça dans les brumes de l'hiver. De moins en moins il entendait le canon. Sa garnison réduite s'ennuyait dans les couloirs presque déserts. Allons! rien ne se passerait avant le prochain printemps. Les nouvelles qui venaient de l'arrière contenaient de mystérieuses allusions à une grande offensive des Alliés qui se préparait lentement, qui se déclancherait à son heure, peut-être pas avant l'été de l'année 1916 : l'Angleterre accomplissait méthodiquement son œuvre gigantesque de rénovation militaire, et il fallait du temps à la Russie pour cicatriser les blessures qu'elle avait reçues pendant la campagne de 1915. C'est flatteur, quand on habite au bord de la Woëvre, d'avoir des amis si importants et si lointains, même s'ils réclament un certain temps pour arranger leurs affaires.

En janvier et février (1916) le fort ressentit quelque appréhension :

— Ce calme où l'on me laisse ne me dit rien qui vaille. Ici, l'on ne sait rien, mais on a des intuitions. Ça remue de l'autre côté. Sûrement quelque chose se prépare.

Ça remue en effet dans la forêt de Spincourt et dans la forêt de Mangiennes. Nos avions doivent bien s'en douter, car ils multiplient leurs randonnées. Mais le terrain se prête mal à l'observation avec ses vallonnements innombrables et ses couverts. Même quand les feuilles n'ont pas poussé, les bois taillis se défendent contre les photographes aériens.

On signale que la voie ferrée de Spincourt, Muzeray, Billy-sous-Mangiennes, travaille d'une façon inaccoutumée. La nuit, on perçoit le bruit des trains qui passent. Il paraît que des pièces de gros calibres ont été débarquées.

On assure que de nouveaux corps allemands ont été amenés dans la région, et parmi eux le IIIe qui revient de Serbie.

Enfin, les clochers de Rouvres, de Mangiennes, de Grémilly, de Foameix — comment avaient-ils

été jusqu'alors épargnés? — ont été abattus par les Allemands : sans doute pouvaient-ils servir de points de repère à notre artillerie.

D'où proviennent ces bruits et ces précisions? Il est impossible de le démêler exactement. Les soldats qui remontent de Verdun les rapportent et les colportent. Le silence n'est pas une vertu française. Il y a de l'inquiétude dans l'air. Cependant le temps est si affreux — bourrasques de vent, tempêtes de neige — que l'attaque paraît improbable, ou tout au moins ajournée.

— Demain, songe le fort qui a foi dans la solidité de ses murailles. Ou après-demain.

Le 20 février, le temps se met au beau. Le 21, à sept heures du matin, le premier obus tombe sur Verdun, proche la cathédrale. La plus grande bataille de la plus grande guerre commence.

LIVRE II

LA BATAILLE

I

LE VOL DES CORBEAUX

Les observateurs sur avions ou ballons qui ont vu s'allumer le volcan ont déclaré qu'ils ne pouvaient pointer sur leur carte toutes les batteries en action. Les bois de Consenvoye, de Moirey, d'Hingry, de Grémilly, les forêts de Spincourt et de Mangiennes, les côtes de Romagne et de Mormont soufflaient de la flamme comme des milliers de dragons infernaux.

Le commandant d'une compagnie de chasseurs à pied, qui fut blessé au bois des Caures, a déclaré : « La violence du feu avait été telle qu'en sortant de nos abris nous ne reconnaissions plus le paysage auquel nous étions habitués depuis quatre mois. Il n'y avait presque plus d'arbres debout; la circulation était très difficile à cause des trous d'obus qui avaient bouleversé le sol. Les défenses acces-

soires étaient fort endommagées, mais il y avait un tel enchevêtrement de fils de fer et de branches cassées que le tout constituait encore un obstacle sérieux pour les assaillants. Les boyaux de communication n'existaient plus. Les tranchées par contre avaient été fort touchées, mais étaient encore utilisables : elles furent aussitôt garnies. »

Elles furent aussitôt garnies : constatation qui place la volonté humaine au-dessus de toutes les puissances physiques déchaînées. Le haut commandement en a tiré cette formule : « Ce que l'artillerie réalise, c'est la diminution des moyens matériels de la défense et son usure morale, non pas sa destruction. »

De cette averse de feu, le fort a reçu sa large part :

— Ça, c'est du 150. Voilà du 210. Oh! oh! du 380 à n'en pas douter. Mes voûtes sonnent. Mes voûtes tiennent. Que deviennent mes coffres? Ils résistent. Et ma tourelle? Elle est debout. Les observatoires? Il y en a un qui est touché. On voit très bien avec un œil. D'ailleurs le mal est peut-être réparable. La contrescarpe a une

brèche? On la bouchera un jour meilleur. Mon grand voisin, Douaumont, fume encore plus que moi. Il attire la foudre comme un chêne orgueilleux sur une colline. Je voudrais bien savoir ce qui se passe. Mes téléphones ne fonctionnent plus. Je suis séparé du reste du monde. Un pareil ouragan ne peut pas durer. Attendons la fin.

La fin ne vient pas, l'ouragan roule toujours son tonnerre, mais les mauvaises nouvelles montent les pentes on ne sait comment. Sur les deux rives de la Meuse, les villages brûlent, les bois gémissent, les pierres s'écroulent.

Plus on est près des événements et moins on est renseigné sur eux. Les corvées de ravitaillement sont encore la meilleure source. Mais ces cuisiniers exagèrent sans nul doute : ils racontent des choses lamentables.

— Le bois des Caures a été perdu le second jour.

— Le bois des Caures? impossible. Driant est là. Ou Driant est mort.

— On ne sait pas ce qu'il est devenu. Et si ce n'était que le bois des Caures!

A les en croire, Herbebois et le bois le Chaume, le village d'Ornes et, dans la Woëvre, ceux de Fromezey et d'Herméville, ces derniers abandonnés volontairement pour prendre appui sur les Hauts de Meuse, seraient aux mains de l'ennemi. Au diable ces cuistots de malheur, bons pour semer la panique !

Pourtant leur métier s'est singulièrement gâté. Il n'y a guère que les coureurs pour en faire un pareil. Et même les coureurs ne sont pas chargés : ils bondissent librement de trou d'obus en trou d'obus, ils se couchent, se terrent, disparaissent, se relèvent, lancés comme des flèches, et à nouveau se collent au sol quand les rafales coupent la route, tandis qu'on ne trotte guère avec vingt boules sur le dos et des bidons en travers ou toute une ferblanterie de boîtes de conserve, ou des sacs de denrées de toute nature et, par surcroît, sur la face un masque qui vous étouffe à moitié, à cause de tous ces gaz empoisonnés qui traînent longtemps dans les ravins ou dans les replis de terrain et vous guettent comme

des voleurs pour vous saisir à la gorge. Les fonds de vallon sont quasi impraticables. Tous les chemins sont repérés et battus. Les secondes et troisièmes lignes sont aussi marmitées que les premières. Jamais, de mémoire de biffins partis au premier jour, et revenus, on ne sait comme, de la Marne et de l'Yser, de l'Artois et de la Champagne, on n'a subi pareille avalanche de fer et de feu. Alors un cuistot qui parle, c'est un soldat qui vient de l'arrière à l'avant avec de l'honneur par-dessus sa charge.

Le quatrième jour, un jeudi, un agent de liaison assure qu'on a perdu le bois des Fosses et le bois des Caurières.

— Ils sont déjà dans le ravin de la Vauche.

— Dans le ravin de la Vauche? Douaumont va donc les voir.

Maintenant les nouvelles affluent, à cause des allées et venues qui se multiplient : relèves, blessés, traînards, ravitaillements se croisent sur les pentes de la colline, sous l'averse d'obus qui ne cesse jamais et qui vise tout spécialement le

fort et ses abords immédiats. Il faut avoir la tête solide pour mettre un peu d'ordre dans ces nouvelles alarmantes et souvent contradictoires. On *les* a vus à Dieppe, on *les* a vus tout près de Damloup. Enfin, on *les* voit partout. Le fort, qui digère allégrement sa ration quotidienne de projectiles, écoute avec philosophie ces propos inquiétants. Maintenant il connaît la solidité de ses murailles. Ce qui l'intéresse particulièrement, c'est le destin de Douaumont.

Or, le 25 février au soir, un vendredi, trempé de neige et transi de froid, voici qu'un blessé qui cherche son chemin, et qui a gravi clopin-clopant la colline, traînant une cuisse écorchée qui rougit le pansement sommaire, débarque à la poterne, barbouillé de sang et de boue et les yeux cuits, et ose annoncer qu'*ils* sont entrés dans le fort de Douaumont. Ça, par exemple, c'est invraisemblable. On a beau souhaiter quelques horions au voisin, on n'apprend pas sa mort subite sans protestation. Un fort ne s'avale pas comme ça. Et puis un fort n'est pas un poste de secours.

Un fort ne reçoit pas n'importe qui. Passez votre chemin, colporteur de malheur ! Auparavant, si vous en avez, donnez donc, tout de même, quelques détails...

— On *les* a vus sur les banquettes. Même on a cru que c'étaient des zouaves. Des zouaves dans leurs uniformes kakis.

— Parbleu ! Ce sont les zouaves. Ils ont passé hier pour aller prendre position.

— Les zouaves ne nous auraient pas tiré des coups de fusil.

— Ils vous ont pris pour des Boches.

La nuit n'est pas faite pour éclaircir un mystère. Mieux vaut compter sur le lendemain. Le lendemain, c'est une autre musique. Des chasseurs qui refluent ont confirmé la nouvelle. Les Allemands sont à Douaumont.

Vaux ne songe plus à plaisanter sur les mésaventures d'un vieux camarade. On montait la garde ensemble depuis des années devant Verdun. On vivait de la même vie, un peu triste et isolée. On se voyait de loin, on échangeait des

signes. L'un comptait sur l'autre pour la bataille, comme deux compagnons de tranchée. Si l'un meurt, l'autre est en péril. Et, de son observatoire intact, le fort observe les pentes d'Hardaumont et de la Caillette, les ravins suspects et la plaine déserte de la Woëvre.

Le dimanche 27 février, sa petite garnison est renforcée. Les renforts, des territoriaux qui viennent de Verdun, ont la bouche pleine de récits. Exagèrent-ils? On le saura plus tard, ou jamais. Ils disent que le Boche s'est déchaîné sur Verdun avec une artillerie infernale, — parbleu! on le sait, et de reste : considérez le paysage autour du fort et sur le fort! — qu'il a cru tout casser, tout briser, tout tuer et s'avancer l'arme à la bretelle sur un terrain nettoyé, qu'il a trouvé à qui parler au lieu des morts qu'il pensait fouler, et que maintenant des troupes fraîches nous arrivent : le coup est raté, la route est barrée. Joffre veillait, en attendant de livrer lui-même sa partie quand il voudra, où il voudra. D'ailleurs Castelnau est venu et Pétain s'installe pour

commander. Alors, si Castelnau est venu, si Pétain commande, tout ira bien.

— Et Douaumont? Parlez-moi de Douaumont.

— Le fort est pris. Ne le savez-vous pas?

— Je le savais, mais je ne le croyais pas.

— On ne va pas le leur laisser. On se prépare à le leur reprendre.

— Ce sera dur. Ces oiseaux-là aiment à nicher dans les nids des autres et, en un clin d'œil, ils s'y enfouissent et s'y retranchent. Dites encore ce que vous savez.

Le fort, à part lui, murmure : « Et même ce que vous ne savez pas. » Car les pierres ont de l'expérience, et partant de l'ironie.

— Eh bien, la division de fer est là. D'autres aussi que je ne connais pas. Au village de Douaumont, il y a un colonel qui a déclaré : « Moi vivant, les Boches n'entreront pas. »

— Toujours dangereuses, ces déclarations!

— Les Boches ne sont pas entrés. Ils ont été arrêtés devant le village. Là, nos mitrailleuses les ont fauchés par centaines.

— Et ce colonel est encore vivant?

— Certes. On l'a relevé et je l'ai rencontré. Il a une figure calme et des yeux de feu. Il n'élève jamais la voix, et l'on entend sa voix en dedans, qui vous gouverne et vous fait marcher. C'est dans son régiment qu'au bois Brûlé, vers Saint-Mihiel, un adjudant a crié : « Debout, les morts! »

— Et les morts ont-ils répondu?

— Que voulez-vous qu'ils répondent?

— Les morts répondent toujours quand on les appelle. Les morts ont fait la patrie que les vivants continuent. Ce sont des morts qui m'ont construit. Et les morts sont les os de tes os et la chair de ta chair, comme ils sont la pierre de ma pierre.

Cependant on a doublé les sentinelles. Puisqu'il est à Douaumont, puisqu'il est descendu dans la Woëvre, l'ennemi va tenter l'assaut d'un jour à l'autre. Le 8 mars, il attaque le village de Vaux; le 9 et le 10 il se lance à la fois contre le village et contre le fort.

Le fort, sur sa colline, résiste à la tempête, comme un vaisseau battu des lames.

*
* *

Au-dessus du champ de bataille, dans les plaines de l'air, les ondulations électriques projetées au loin vont s'inscrire en signes sur les récepteurs et portent aux quartiers généraux, aux nations, au monde entier, par la télégraphie sans fil, les nouvelles de la guerre. Elles se croisent comme des caravanes d'oiseaux migrateurs et se livrent de mystérieux combats.

L'Allemagne, le 26 février, lâche un premier corbeau, porteur de ce message :

A l'est de la Meuse, devant S. M. l'Empereur et Roi, qui était sur le front, nous avons obtenu des succès importants. Nos vaillantes troupes ont enlevé les hauteurs au sud-ouest de Louvemont, le village de Louvemont et la position fortifiée qui est plus à l'est. Dans une vigoureuse poussée en avant, des régiments du Brandebourg sont arrivés jusqu'au village et au fort cuirassé de Douaumont, qu'ils ont enlevés d'assaut.

Dans la Woëvre, la résistance ennemie a cédé sur tout le front dans la région de Marchéville (au sud de la route nationale Paris-Metz). Nos troupes suivent l'ennemi de près dans sa retraite.

Il n'y a pas eu d'assaut donné au fort de Douaumont, enlevé par surprise. Contre le village de Douaumont, tous les assauts allemands ont échoué. La Woëvre a été évacuée par manœuvre stratégique et l'ennemi, méfiant, ne s'y est aventuré qu'avec crainte, dut s'arrêter devant Manheulles le 27 février et ne put entrer dans Fresnes que le 7 mars. Mais comme cela fait mieux dans un communiqué de représenter ces excellents Brandebourgeois escaladant sous la mitraille les glacis d'un fort, appliquant les échelles sur la contrescarpe, montant à l'assaut, franchissant les fossés, heureux de vaincre ou de mourir sous les yeux bienveillants de S. M. l'Empereur et Roi, sans doute présent à la fête, un casque d'or sur la tête et un glaive d'or à la main! Le goût des visions romantiques a gagné le grand état-major allemand.

Le second corbeau est plus audacieux. Il est lâché le 9 mars et il annonce au monde attentif la prise du fort de Vaux. C'est le pendant de Douaumont : un diptyque offert aux nations.

A l'est du fleuve (la Meuse), pour raccourcir les liaisons au sud de Douaumont avec nos lignes de la Woëvre, le village, le fort cuirassé de Vaux, ainsi que les nombreuses fortifications voisines de l'adversaire, ont été, après une forte préparation d'artillerie, enlevés dans une brillante attaque de nuit des régiments de réserve de Posen, n°s 6 et 19, sous la direction du général de l'infanterie von Guretsky-Cornitz, commandant la 9e division de réserve...

Comment le monde attentif oserait-il mettre en doute la véracité d'un radiogramme aussi étincelant et précis? On lui donne le jour et l'heure, les numéros des régiments, le nom et le titre du général qui a mené l'action. Ces détails ne s'inventent pas. Le détail, mais c'est la force de la méthode allemande. L'érudition n'est que la connaissance des détails. L'histoire? Détails ou suite d'affirmations détaillées.

Le fort de Vaux est-il pris? Comment ne le serait-il pas, puisque c'est le général von Guretsky-Cornitz, commandant les régiments 6 et 19 de Posen, qui l'a pris? Évidemment : il y a d'une part le général avec ses deux régiments et, de l'autre, il y a le fort de Vaux. Dès lors, comment le fort de Vaux ne logerait-il pas ce général, et ses deux régiments avec lui? — « Cette malle est-elle à nous? » demandait Robert Macaire au fidèle Bertrand. Et il concluait aussitôt : « Elle doit être à nous. » — Le fort est-il à nous? se demande le Boche. — Il doit être à nous. — Et aussitôt il l'annonce.

Seulement le fort n'est pas à lui. Il se permet de ne pas être à lui le 8 mars, et pas davantage le 9, et pas davantage le 10. Le général von Guretsky-Cornitz, commandant la 9e division de réserve, en est pour sa forte préparation d'artillerie et pour sa brillante attaque de nuit. Le haut commandement allemand ne peut pourtant pas confesser au monde que le fier général von Guretsky-Cornitz s'est moqué du monde. En

hâte, le 10 mars, il lâche un troisième corbeau, avec ce billet sous son aile :

Les Français ont fait de violentes contre-attaques sur notre nouveau front à l'est et au sud du village, ainsi que près du fort de Vaux. Au cours de ces actions, l'ennemi a réussi à reprendre pied dans le fort cuirassé lui-même. Partout ailleurs, les assaillants ont été repoussés avec de fortes pertes.

Ainsi le tour est-il joué. Rendons le fort aux Français puisqu'ils y sont et y ont toujours été. Rendons-le, car nous sommes honnêtes et loyaux : nous rendons ce que nous n'avons pas. De quoi les Français se plaindraient-ils? Nous leur avons rendu un fort par une contre-attaque. Nous leur prêtons une contre-attaque qu'ils n'ont jamais faite. Nous leur attribuons un succès qu'ils n'ont pas eu. Le monde nous admirera. Le monde dira : — Voilà bien la franchise germanique. Les Allemands avaient pris le fort de Vaux. C'était un magnifique succès. Le lendemain, ils l'ont reperdu. Eh bien! ils n'hésitent pas à le proclamer. Décidément on peut se fier aux com-

muniqués allemands. Ils avouent ce qui est à leur désavantage. Ils sont beaux joueurs...

Mais le mensonge exige une continuité d'efforts dont les imposteurs les plus avisés sont rarement capables. Qui dit la vérité est le seul qui ne se coupe jamais. Trois mois plus tard — mesurez ces trois mois plus tard : exactement quatre-vingt-huit jours, soit tout l'intervalle qui sépare de l'annonce du 9 mars la chute réelle du fort, le 7 juin au petit matin, quatre-vingt-huit jours de froid ou de chaud, de fatigue, de soif et de manque de sommeil, de bombardements et d'assauts, — trois mois plus tard, le fort de Vaux est réellement pris. Le haut commandement allemand sait ce qu'il lui coûte. Il annonce fièrement la nouvelle. Or, il oublie son radiogramme du 9 mars. Il dit : *Le fort cuirassé de Vaux est occupé par nous*... Il ne dit pas, il n'ose pas dire : « Le fort cuirassé de Vaux est réoccupé par nous... »

II

LE CHEMIN (11 MARS)

Voici Verdun, pareille à une Florence du Nord au milieu de son cirque de collines. Après des jours de froid et de neige, si cruels à nos hommes dans les tranchées bouleversées et réduites à n'être plus que la jonction de trous d'obus, une douceur printanière est venue brusquement détendre les membres engourdis et la terre gelée. La surprise est si forte qu'elle fait courir sur les lèvres déshabituées ce nom charmant et bien inattendu de Florence. C'est l'heure du couchant : il baigne d'or et de mauve la ligne sinueuse des coteaux, il anime les eaux mornes de la Meuse débordée.

Au pied de la morose cathédrale, si différente de la gracieuse Sainte-Marie-des-Fleurs aux mar-

bres colorés, on traverse un couloir sous des murs à demi démolis et l'on parvient à une terrasse qui donne sur toute la douleur de Verdun : maisons éventrées montrant leurs étages à nu et perdant leurs meubles comme des bêtes leurs entrailles, façades écroulées, portes ouvrant sur le vide, pans de murailles déchiquetés et dentelés, surmontés souvent de hautes cheminées inutiles, et tout cela qui n'est plus qu'un tas informe de décombres fut la rue Mazel, le quartier le plus commerçant, le plus brillant, le plus vivant de Verdun, et du Verdun de la guerre autrement mouvementé, plaisant et gai que le Verdun de la paix. Le bombardement a dégagé d'anciens remparts, datant sans doute du temps des princes-évêques, qui encerclent la ville haute et auxquels viennent s'appuyer les ruines de la nouvelle ville. Un chien errant qui, seul être vivant, erre dans les rues désertes, pousse de plaintifs aboiements. Des obus tombent sur Jardin-Fontaine. Juste au-dessus de la ville deux avions se poursuivent. On entend le tic tac de leurs mitrail-

leuses : l'Allemand regagne en hâte ses lignes...

*
* *

J'habite une cellule blanchie à la chaux dans une caserne de Verdun. Plié dans une couverture, je dors sur un lit de camp, lorsque le commandant P... entre en coup de vent et, d'un jet de sa petite lampe électrique, me réveille en sursaut. Au début de la campagne il m'avait offert une hospitalité plus luxueuse dans les caves de Berry-au-Bac. Les caves de Berry-au-Bac étaient encombrées de tapis, de fauteuils, de glaces, de bronzes d'art. On y mangeait dans de la vaisselle à fleurs, on y buvait dans de la cristallerie fine. Si les services étaient dépareillés, ils donnaient l'illusion de la profusion.

Nous passions l'Aisne en bateau. Parfois les balles nous accompagnaient comme un essaim d'abeilles et l'eau semblait prolonger leur plainte. Quand nous descendions, pour nous mettre à l'abri, dans ces fameuses caves voûtées, ornées

comme des salons dont les miroirs doublaient la perspective, nous nous épanouissions dans un bien-être inespéré.

— Voulez-vous aller au fort de Vaux? me demande à brûle-pourpoint le commandant. Occasion unique. Il faut trois officiers cette nuit, l'un au fort, l'autre au village de Vaux, le troisième à Damloup. Départ dans un quart d'heure.

J'avais exprimé le désir d'accomplir ce pèlerinage. Je suis servi à souhait : l'ordre est immédiat.

— Il est nécessaire, ajoute-t-il, de partir de nuit, afin d'explorer le terrain au petit jour.

Un quart d'heure après, nous montons en automobile, le capitaine L..., de l'état-major du corps d'armée, et moi. Nous prendrons au passage le capitaine H... à l'état-major de la division.

Nous suivons la route d'Étain, puis laissons la voiture pour gravir à pied une pente boisée et gagner le poste de commandement du divisionnaire. La région de la mort commence. Au bord du chemin que nous venons de quitter, s'enchevêtrent, se mêlent des débris de chariots, des

sacs ouverts, des harnachements souillés, des fusils et des corps gonflés de chevaux jambes en l'air, intestins dehors. Dans le bois, les branches cassées obstruent parfois le passage, les pieds s'accrochent aux souches ou trébuchent dans les entonnoirs. Quand les obus écrasent le sol dans notre voisinage, une colonne de fumée noire tache, comme une poussière de suie, la nuit claire.

Car la nuit est toute claire. Entre les arbres coule la lumière bleutée de la lune qui fait un jour adouci, délicat, pudique, comme si elle refusait de nous laisser approfondir les blessures de la terre.

Nous descendons maintenant dans un ravin par un sentier en lacets pareil à un sentier de montagne. La pente est forte et mieux vaut se hâter : l'endroit est repéré et copieusement arrosé sans répit. Un cadavre est là qu'il faut enjamber. Plus bas, devant le poste de commandement, un autre qui paraît dormir sous son casque. Une main pieuse a recouvert du casque le visage écrabouillé.

Nous entrons dans le sol creusé. Après un couloir, où dorment, serrés, les agents de liaison, une pièce boisée, avec un siège et une table, et, dans le fond, un lit de fer. Le maître de céans, le général de B..., est penché sur sa carte. Il se redresse en nous voyant. Il est jeune, allègre, la parole nette, les yeux lucides. Un seul signe de fatigue : les poches qui se sont creusées sous les yeux. Combien en ai-je vus, en pleine action, de ces chefs qui, dominant l'épreuve physique et le risque, et portant sans faiblir le poids de toutes les vies confiées à leurs ordres, quand leurs aides les plus fidèles succombaient au sommeil ou à l'inquiétude, employaient tranquillement leur cerveau à l'étude d'un plan et réglaient minutieusement, sans les mauvais conseils de la hâte et de la fièvre, les moindres détails d'une opération !

Les Allemands sont au pied du fort de Vaux et même ils sont à mi-hauteur. Les pentes descendent tout d'abord sans hâte, devant le fort, pendant un espace de trois à quatre cents mètres

au plus, puis elles coulent brusquement jusqu'à la plaine de Woëvre. Cette descente rapide fait un angle droit que notre artillerie ne peut battre à cause de ses trajectoires. Les Allemands sont installés là. Il importe de les déloger. Quelle ligne suivent-ils au bas d'Hardaumont, sur le village et, plus à l'est, aux abords de Damloup? Il faut, avant d'agir, la déterminer très exactement. On s'est battu ces jours derniers et la situation demeure quelque peu confuse. Notre caravane se coupera donc en trois; chacun de nous aura son objectif. Vaux, le fort et Damloup, chacun son guide.

Et je me souviens de ces conciliabules en montagne avant d'entreprendre une ascension qui présentait telles ou telles difficultés, ou, dans la cabane de Lovitel en Dauphiné, de ces petits conseils de guerre, la veille d'une chasse au chamois : l'un prendrait tel sentier, l'autre tel couloir; attention, il y a un passage dangereux, il convient d'emporter un bout de corde. Après quoi, au petit jour, on se serre la main et l'on

part chacun de son côté pour se retrouver au rendez-vous.

Nous remontons la pente du ravin et nous voici dans un bois de plus en plus clairsemé. Oui, c'est bien le départ pour une ascension difficile. L'air est vif, les étoiles sont à peine visibles tant la lune brille. Lorsque l'on gagne de l'altitude, la végétation se raréfie : les arbres se rabougrissent, quelques mélèzes tenaces, aux racines tordues, s'obstinent à croître, puis c'est la zone des arbustes étiolés et maigres, et enfin, plus rien que la terre nue. La même progression se retrouve ici : autour de moi, il y a bien des arbres, mais ils sont en morceaux, les branches brisées, les troncs meurtris, les racines sorties du sol crevé, et bientôt ce ne sont plus que de lamentables balais. Le sommet ne doit pas être loin, ou la région des glaces et de la désolation.

La montagne a pourtant l'incomparable avantage du silence. On s'habitue si vite au régulier murmure des torrents qui roulent dans les fonds, et même ce murmure fait comme une chanson

intérieure qui accompagne la rêverie. Ici, l'on est obsédé par ce continuel sifflement aigu, menaçant, inquiétant qui précède l'éclatement des obus. Et parfois il faut s'arrêter, se coucher ou plonger dans un entonnoir — on n'a que l'embarras du choix — attendre pour laisser passer les rafales. Quand le barrage s'interrompt, on repart. La terre est percée comme une écumoire ; aux carrefours les cadavres, hommes ou chevaux, se multiplient. La lumière nocturne les recouvre d'un mystérieux suaire.

Arrêt à la carrière qui est le poste de commandement de la brigade. Là aussi veille un chef qui achève de préparer l'opération ordonnée. Grand, très jeune d'aspect, le verbe haut, l'abord franc, on retrouve pareillement en lui cette race d'entraîneurs d'hommes qui sait unir la méthode à l'élan. Et quelle clarté ils ont tous dans leurs exposés et leurs prévisions ! Quelle place occupe dans ces prévisions le souci des vies à ménager ! Quelle franchise dans l'accent, quel art d'aller au but directement ! Il n'y a plus ici ni flagornerie,

ni vanité, ni désir de plaire. Une sorte d'élévation morale par le commandement s'est faite. Quand on connaît la question traitée, une simple conversation téléphonique est un modèle de précision de langage et de justesse de raisonnement.

Ainsi, d'un poste à l'autre, le dialogue se continue dans la nuit. On croirait visiter successivement des catacombes où le même office se célèbre à la chétive clarté de la lampe du sanctuaire. Et l'on emporte une impression de respect religieux.

— Bonne chance ! me souhaite le colonel en me reconduisant sur le pas de la porte. Je vais me reposer quelques heures.

Il est deux heures du matin.

Le plus mauvais passage reste à franchir : quinze à dix-huit cents mètres sur un plateau qui, de jour, est çà et là vaguement protégé contre les vues par des boqueteaux — quels boqueteaux ! — mais la plupart du temps est en plein découvert. Au clair de lune, nos silhouettes ne se profileront guère sur le chemin de crête ; le retour, si

nous repartons après le lever du soleil, sera un peu plus compliqué.

Nous marchons à la file indienne, le guide, le capitaine P..., de l'état-major de la brigade, qui a voulu m'accompagner, et moi. Les obus tombent comme grêle. La terre qu'ils ont remuée est devenue si friable qu'elle est pareille à de la cendre. Quinze à dix-huit cents mètres, c'est beaucoup plus long qu'on ne croit. On a le temps de presser chaque seconde de sa vie.

Ce sont encore des souvenirs de montagne qui me reviennent à la mémoire. Cette fois, c'est le passage d'un col, le Neuweisthor, entre la vallée de Fée et la vallée de Zermatt dans les Alpes Valaisanes. Nous avions pris un chemin étrange; il fallait suivre une arête qui, de chaque côté, donnait sur l'abîme : à droite, on distinguait une crevasse peu attrayante; à gauche, tout au fond, la petite ville italienne de Macugnaga apparaissait si directement sous soi qu'on avait l'impression de rouler certainement jusque-là, à deux ou trois mille mètres de profondeur, au cas où l'on trébu-

cherait. L'arête était si étroite que les deux pieds ne s'y pouvaient placer côte à côte, et qu'on ne savait où poser son piolet. Pour aggraver la situation, si le guide de tête était solide, le porteur qui marchait à la queue de la cordée s'était saoulé avant de partir. Nous étions à la merci d'un faux pas de cet ivrogne. Mais son honneur professionnel avait passé dans ses jambes. L'arête aboutit à une sorte de tour de pierre où l'on peut souffler en s'accrochant à un sérieux point d'appui. Là, me retournant, je vis mon homme, ruisselant de sueur et les yeux hors de la tête : il avait éliminé tout son alcool et recouvré la plénitude de ses facultés de guide.

La piste que nous suivons n'est pas si ardue, mais autrement redoutable. A chaque instant il faut franchir des corps jetés en travers. Tous les dix ou douze mètres, et bientôt tous les cinq ou six pas, nous sommes contraints d'enjamber un cadavre ou même des grappes de cadavres, les uns déchiquetés, les autres dans la position de la

course, comme s'ils avaient été foudroyés en pleine action. La clarté de la lune atténue l'horreur de leurs blessures sans la voiler tout à fait. Beaucoup d'entre eux sont de ces coureurs qui assurent les liaisons, portent les ordres, indiquent les itinéraires. Dans cette guerre, où toutes les qualités d'héroïsme rivalisent, il convient de rendre un spécial hommage à ces soldats qui, tandis que leurs camarades se terrent comme ils peuvent sous l'averse de fer, s'élancent à découvert pour suppléer à la difficulté des signaux ou à la rupture des lignes téléphoniques. Par eux les efforts se coordonnent, l'entente se réalise sur tous les points du front, la chaîne des unités se maintient. Si l'un tombe, un autre aussitôt le remplace. Ceux qui restent sont toujours dispos : ils offrent même leurs services avant que leur tour soit venu. Prêts aux plus dangereuses missions, ils composent une garde mobile autour de leur chef et sont le prolongement, le rayonnement de sa pensée qui, par eux, dirige au loin les volontés et règle ou rectifie les dispositions de

combat. Ceux qui sont tombés là, ou du moins quelques-uns d'entre eux, semblent avoir pris dans la mort la pose des antiques éphèbes qui se transmettaient la torche sacrée. Est-ce la lune qui m'aide à voir ces blanches statues brisées? Retrouverai-je au grand jour cette vision marmoréenne? Le jour cru n'est pas favorable à la beauté de la mort.

Le soldat qui nous sert de guide marche bon train. Il donne le signal des arrêts, quand un obus tombe trop près de nous, ou quand la cadence des éclatements indique un barrage systématique. Il ne choisit pas l'emplacement de ses haltes et nous fixe tout à coup le nez sur des cadavres, trop heureux si nous ne recevons pas au visage des éclaboussements de chair morte écrasée à nouveau par l'effroyable pilon.

Mais pourquoi s'arrête-t-il en ce moment? La cadence précisément semblait se ralentir. C'était le cas d'en profiter. Le voilà qui dépouille un mort. Il le soulève à demi et lui retire une à une les courroies qu'il portait en sautoir. Ainsi dégage-

t-il quatre ou cinq bidons de deux litres qu'il débouche et flaire tour à tour, non sans inquiétude à cause des obus qui pourraient l'interrompre dans son opération. Sa figure s'éclaire : l'eau est potable. Celui qu'il a dépouillé avec tant de méthode portait un ravitaillement en eau, et l'eau, sur ce plateau desséché, est aussi précieuse qu'au désert. La source où l'on va puiser est au bas des pentes : on n'est pas sûr d'y arriver, ni d'en revenir. Au fort, tant de lèvres soupirent après les fraiches fontaines !

Le guide, ceinturé de ses courroies de bidon, reprend hâtivement sa course, nous entraînant comme un chevreuil une meute.

A cette allure nous dépassons une caravane de porteurs chargés d'un lot de grenades qui cheminent aussi vite que le leur permet leur charge, sous la pluie de fer. Rien n'arrive ici qu'à dos d'homme. Pauvres petits hommes dont le cœur est encore la plus grande puissance militaire ! — C'est une guerre scientifique, a-t-on proclamé. La victoire est au matériel. Le matériel écrase et

détruit tout. — Et quand l'artillerie croit avoir tout détruit, la volonté humaine oppose encore des poitrines de chair : des hommes ont tout supporté, le feu, la faim, le froid, la soif et surgissent du sol bouleversé. Aucune guerre n'aura donné de tels exemples de la supériorité humaine.

Le paysage est comme brûlé. Les laves d'un volcan, les secousses d'un tremblement de terre, tous les cataclysmes de la nature ne l'auraient pas davantage écorché. C'est un chaos sans nom, un cercle de l'Enfer de Dante. Je cherche dans ma mémoire des visions comparables : peut-être certaines solitudes alpestres dont les glaciers se sont retirés, où les moraines alternent avec les abimes, et qui n'ont jamais entendu un chant d'oiseau ni subi un contact vivant.

Les entonnoirs se touchent, s'ouvrent comme des cratères béants. Des branches coupées, des blocs roulés, des détritus de toutes sortes et des débris humains se mêlent. Une odeur sans nom monte du sol convulsé.

Voici que devant nous se dresse une muraille

recouverte de terre. Elle porte des balafres et par ces fissures les pierres ont coulé dans le fossé. Mais, somme toute, elle a subi l'avalanche sans fléchir. La porte voûtée est aux trois quarts masquée par une masse de béton qu'a détachée un obus de 380 ou de 420. C'est l'antre du Cyclope que bouchait une pierre et qui reçut Ulysse et ses compagnons. Dans l'intervalle libre nous nous glissons en hâte, car l'ouverture est spécialement battue par l'artillerie ennemie. Les cadavres, plus nombreux, l'attestent. Ainsi le Cyclope assommait-il les étrangers.

Quelle n'est pas ma surprise en trouvant l'intérieur du fort intact! Il fut construit avec de solides matériaux, pour avoir résisté à un tel martelage. L'escalier, les couloirs, les pièces sont encombrés. C'est un spectacle curieux qui grouille à la lumière des lampes électriques : dormeurs étendus dans toutes les poses, les uns couchés n'importe où, les autres repliés sur eux-mêmes pour tenir le moins de place possible, tous rebelles aux bruits, refusant de se réveiller,

goûtant cette détente ineffable du sommeil hors du risque; corvées chargées se frayant difficilement un passage à travers la cohue; hommes de garde redescendant ou remontant à leur poste; blessés portant sur leurs plaies des bandages blancs; sections groupées, isolés cherchant leur compagnie. On devine la cause de cet encombrement, auquel il faut porter remède. Le fort, sur son plateau, joue le rôle de ces refuges de montagne où les caravanes perdues viennent s'abriter contre la tempête. C'est le havre de salut : celui qui parvient à franchir la zone dangereuse respirera à l'aise sous l'arc des voûtes.

Peu à peu le défilé s'ordonne, la cohue s'organise. La droite est réservée aux entrants, la gauche aux sortants. Voici l'ambulance, voici le poste et voici le commandement.

Notre guide obtient à l'arrivée un joli succès. Son harnachement de bidons lui vaut d'être acclamé. La soif ici fait des ravages. La source la plus proche est au ravin des Fontaines, et le ravin est sans cesse criblé de mitraille. Cepen-

dant on risque sa peau pour aller boire. L'eau crée des mirages si douloureux. Dans les sillons informes qui leur servent d'abris, les troupes, la bouche brûlée, attendent de l'eau avec fièvre : on en est réduit, parfois, à boire l'eau corrompue, l'eau pourrie qui stagne dans les trous d'obus ; on en est réduit à boire son urine. Qui dira jamais toutes les souffrances endurées pour Verdun et pour la France qui est derrière?

Un soldat déjà vieux, un territorial sans doute, arrive avec des boules de pain sur le dos. Il s'affale, il souffle, il sue à grosses gouttes et sa face est toute blanche :

— Tu es seul? interroge le sergent de garde. Où est le reste de la corvée?

Il fait un geste vague. Le reste de la corvée n'a pas suivi, n'arrivera jamais. Cependant il faut chercher les approvisionnements qu'elle apportait. Où les trouvera-t-on? Loin d'ici? Nouveau geste de lassitude, d'indifférence, d'ignorance, on ne peut deviner.

— Explique-toi, à la fin.

Le soldat pose sa charge, se redresse :

— J'y retourne, dit-il simplement. Et il repasse le seuil, suivi de deux hommes désignés par le sergent.

Le commandant du fort me fait visiter son domaine, les casemates de Bourges, les observatoires dont l'un peut servir, la tourelle démunie de 75. Nous croisons le commandant du 3e bataillon de chasseurs, qui tient le secteur devant le fort jusqu'au village, et l'aumônier du bataillon, l'abbé C..., qui, sous le casque, avec ses traits patinés et sa barbe longue, ressemble plus à un croisé qu'à un moine. Celui-ci arrive de la redoute voisine, petit ouvrage où il avait installé un poste de secours qu'il a dû déplacer.

— Hier, me dit-il, nos chasseurs y avaient ramené un prisonnier tout gémissant qui ne cessait de répéter d'une voix lamentable : « *Vier Kinder! Vier Kinder!* » Et pour ceux qui n'entendaient pas l'allemand, il montrait de la main une succession de tailles échelonnées et comptait quatre sur ses doigts. Nos hommes l'installèrent à l'in-

térieur dans un coin de la redoute qui est très étroite, quand eux-mêmes, faute de place, restaient exposés sur la porte aux éclats d'obus. Le commandant qui passait a fait cesser cette anomalie.

Et, tout en lissant sa barbe, il ajoute philosophiquement :

— Après tout, ce qui tombe vient de chez eux. Il est juste qu'ils en apprécient la qualité.

Le commandant du fort me conduit sur les parapets qui, sans cesse écrasés, sont rétablis sans cesse.

— Attention, pour y aller, il faut traverser au plus vite une zone que bat une mitrailleuse ennemie.

Plus perfides que les sifflements d'obus, les abeilles nous passent au-dessus de la tête, mais lui-même ne se presse nullement. Là sont installés, dans la terre creusée, tant bien que mal, les guetteurs et, sous des abris à peine plus résistants, nos mitrailleuses.

Le petit jour commence à poindre, effaçant la

lune. A demi couché sur le parapet, je vois se lever la plus radieuse aurore de printemps. Elle réveille les plaines de la Woëvre dont elle illumine les ruisseaux et les mares. Voici le village de Vaux à gauche, et voici celui de Damloup à droite. Plus loin, cet important agglomérat de maisons détruites, n'est-ce pas Étain? Leurs ruines blanches, au soleil levant, dessinent une dentelle de pierre, évoquent des cités d'Orient. Et voici les pentes sombres d'Hardaumont. Douaumont nous domine, Douaumont que l'ombre garde encore comme un mauvais génie.

Mieux que l'ennemi, la lumière gravit les pentes du fort. Elle est rapide et légère comme une messagère de bonne nouvelle. Souriante, elle me montre là, devant moi, à deux ou trois cents mètres en avant de la contrescarpe, sur le gazon qui descend, de nombreuses bosses verdâtres presque alignées. Ce sont les cadavres allemands, fauchés aux assauts du 9 mars. Ils sont tombés devant les fils de fer. On pourrait les dénombrer. Déjà le compte n'y est plus. Avec des

crocs ou des cordes leurs camarades, la nuit, les tirent à eux.

Le soleil s'est détaché de la bordure de la terre et monte vite à l'horizon. La matinée est d'une douceur exquise dont le contraste est étrange avec ces paysages tragiques. J'ai derrière moi un chaos et devant moi un charnier. Cependant une alouette chante en battant des ailes et remuant les pattes sans changer de place dans l'atmosphère rose. Je vois cette charmante petite chose vivante qui vibre sans se déplacer en face de moi, comme si elle becquetait la lumière. Un guetteur lève la tête pour la chercher des yeux. Il la regarde un instant avec tendresse, puis reprend son observation. Les obus qui passent ne la dérangent point.

Que se passe-t-il donc là-bas, parmi les cadavres aux uniformes verts? L'un d'eux a fait un mouvement; il se glisse dans l'herbe comme une couleuvre. L'ennemi se sert des morts comme d'un bouclier ou d'un trompe-l'œil et vient ainsi reconnaître le terrain. Un guetteur a surpris

comme moi cette anormale résurrection. Il tire. Rien ne bouge. Nous avons dû nous tromper. Longtemps après, un peu plus bas qu'au point suspect, un corps bondit et d'un saut brusque disparaît à l'endroit où les pentes s'inclinent subitement davantage et font un angle mort.

Comme en montagne, je fais mon tour d'horizon et donne des noms aux vallons et aux collines. Douaumont, sur ma gauche, est la cime la plus haute (388 m.) : il n'y a que Souville, en arrière, qui soutienne la comparaison. Il semble que sa menace pèse sur tous les alentours. Je suis séparé de lui par les pentes boisées de Vaux-Chapitre, par le ravin du Bazil que je devine, et par les bois montant de la Caillette. Hardaumont se dresse comme une falaise au-dessus de la Woëvre. La Woëvre à perte de vue s'étend, coupée de boqueteaux, de villages, striée de routes. Au grand jour je vois mieux sa misère que l'aurore, compatissante, dissimulait. Son sol inculte ressemble à un vaste marécage. Sur la droite, mes yeux rencontrent la tache noire du

bois d'Herméville. La suite des Hauts de Meuse m'en cache une partie.

C'est là, sur le village, contre ces pentes, contre Damloup, que l'ennemi s'est brisé. Et le fort, sur son plateau, avec sa superstructure à demi écrasée, ses doubles murailles ébréchées, semble être la formidable carcasse d'un cuirassé qui flotte sur les eaux et que son équipage n'a pas quitté. La tempête a cru le foudroyer et il a vaincu la tempête.

Nous nous sommes longtemps attardés pour tout voir selon nos instructions. Neuf heures du matin : le soleil est déjà haut. Le ciel est clair, les vues sont bonnes, l'observation facile, et les ballons boches nous regardent. Il est plus que temps de repartir. La traversée de la crête risque d'être malaisée.

En effet, la sortie est difficile. Nous sommes aussitôt encadrés. L'existence tient à un fil. Les cadavres, maintenant indiscrets, exhibent de hideuses blessures. Quelques-uns seulement sont intacts : j'ai peine à retrouver les statues brisées

du clair de lune. Et le sentiment de la mort revêt, dans une révolte de l'être, une horreur spéciale : celle d'être ainsi supprimé et volatilisé, celle de n'être même plus un mort, mais un amas anonyme, ou une poussière de chair. Cela, et aussi la pensée de n'être pas enterré.

Cette pensée n'est pas davantage venue d'elle-même. Nous avons franchi deux cadavres : un petit soldat tout jeune, imberbe, classe 1915 sans doute, recouvert d'un peu de terre, deux ou trois pelletées qui ne réussissaient pas à le cacher, et, tout près de lui, un brancardier désigné par son brassard de la Croix-Rouge, la tête fendue, tenant encore une bêche à la main. Le brancardier a été tué comme il essayait d'accomplir son pieux devoir funèbre. Ici, les morts doivent être abandonnés. Il faut laisser la mort ensevelir les morts.

Une légende rapporte que les âmes de ceux qui n'ont pas été déposés en terre sainte errent dans l'espace sans jamais trouver de repos. Mais le sol de la Patrie envahie est une terre sacrée. Qu'ils reposent en paix, ceux qui se sont couchés

sur elle en la défendant! Du rappel de l'Église : *memento quia pulvis es,* qui accompagne la pose des cendres sur le front des fidèles, aurais-je imaginé jamais paraphrase plus éloquente?

Une dernière caravane de ravitaillement nous croise. Elle n'a pas pu atteindre de nuit son but. Le jour on ne va pas au fort d'habitude.

— Allez-vous jusqu'au fort?

— On essaiera.

— Bonne chance...

III

LE MAITRE DE L'HEURE (14 MARS)

Dans la cour de cette caserne de Verdun où j'ai passé une si courte nuit, il y a un peu plus d'affluence que d'habitude. Et chacun suit du regard deux généraux qui se promènent d'un pas lent.

L'un est vêtu de bleu horizon, comme la troupe, comme tout le monde. Son visage brun, dont je connais bien toutes les expressions, et qui unit tant de bienveillance à une intelligence toujours en quête de précisions et de certitudes, livre le secret qui le tourmente. Il commande le secteur le plus exposé, le plus violemment attaqué, le plus délicat de tout le front de l'armée qui couvre Verdun, et, en ce moment, de tout le front de l'armée française. Il touche au fort de Douaumont et il défend le fort de

Vaux. Il vit de cœur et de pensée avec ses hommes qui sont là-bas dans l'ouragan de fer et qui tiennent le coup. Il soulève le fardeau de leurs privations et de leurs efforts. L'inquiétude de savoir le dévore. Le souci de vaincre le creuse. Et ses traits en ont les beaux stigmates.

L'autre, de haute taille massive, porte l'ancien uniforme, dont les yeux ont désappris les couleurs : culotte rouge, tunique noire, képi rouge à la double rangée de feuilles de chêne. Il semble fixer au-dessus de son interlocuteur un point invisible. Il semble suivre, tout en écoutant, un songe intérieur. Le visage est barré d'une épaisse moustache blanche. Les yeux ont une expression lointaine. La réalité présente leur suffit-elle, ou faut-il, peut-être, une carte du monde pour les contenter?

Voici que tous deux se sont arrêtés près de notre groupe. Le grand chef dit à son compagnon, comme s'il donnait une conclusion à leur dialogue — un dialogue où il a pris à peine jusqu'ici la parole :

— C'est bien, et maintenant vous pouvez être tranquille.

L'autre paraît surpris. Il est dans une inquiétude mortelle et on l'engage à la tranquillité ! Il paraît attendre autre chose ; c'est pourtant bien la conclusion en effet. Une automobile a été appelée. Il salue, c'est le départ.

Vous pouvez être tranquille. Un de mes camarades qui relit dans ses courts loisirs *Guerre et Paix* et qui est doué d'une prodigieuse mémoire, me rappelle le passage où le prince André Bolkonsky, aide de camp du général Bagration, vient rapporter à son chef ce qu'il a pu surprendre des forces adverses qui menacent l'armée russe :

« En l'écoutant, le prince Bagration regardait devant lui, et le prince André se demandait, avec une curiosité inquiète, en étudiant les traits fortement accusés de cette figure dont les yeux étaient à moitié fermés, vagues et endormis, quelles pensées, quels sentiments se cachaient derrière ce masque impénétrable. »

Les yeux, ici, regardent, mais regardent au loin, comme pour voir au delà de l'horizon de Verdun.

— C'est bien, dit simplement Bagration, comme si ce qu'il venait d'entendre avait été prévu par lui.

Et ce qu'il vient d'entendre, c'est la menace pesant sur son armée.

Ce qu'il vient d'entendre ne l'a pas troublé. Il a répondu : — c'est bien, comme si la menace ne pouvait en rien déranger ses plans.

Plus tard, le sens de ce souvenir, éclairant la phrase qui m'avait presque scandalisé, devait singulièrement se préciser dans mon esprit et s'élargir comme ces cercles qui, d'un jet de pierre, se forment dans l'eau et ne cessent de s'étendre qu'en atteignant les rives...

IV

LES PREMIERS COMBATS DE VAUX
(9-10-11 MARS)

16 mars.

De la route, je vois des soldats étendus sur l'herbe, se chauffant au soleil printanier, ou pêchant dans la rivière, ou jouant au ballon comme des collégiens. Des autobus les ont cueillis non loin du champ de bataille de Verdun, brusquement, pour les transporter ici, dans la paix des campagnes. Ils n'entendent même plus le canon. C'est étrange, ce contraste entre l'enfer de Vaux et ces bucoliques.

La vallée de la Saulx est, parmi les vallées meusiennes volontiers un peu tristes et graves, la plus riante, la plus fleurie, la plus coquette. Une eau claire en arrose les prairies et allonge

indéfiniment son cours par ses méandres. Voici Montiers-sur-Saulx, où cantonne pour quelques jours la 303e brigade. Le sire de Joinville y demeura : on peut lire aux archives de la mairie la charte par laquelle il concéda aux habitants l'exploitation d'un partie de son bois. Jeanne d'Arc le traversa, songeant à sa mission. Les troupes en casque bleu-gris qui circulent sur la place centrale où joue la musique militaire ne sont pas très différentes, dans leurs uniformes clairs et sous leur salade, des hommes d'armes du temps jadis.

Par petits groupes les hommes se promènent, allument leurs pipes, causent avec les habitants. C'est une vision de manœuvres pendant un jour de repos, et même les démarches sont si alertes qu'on imaginerait des troupes fraîches nouvellement débarquées et prêtes à rejoindre le front.

Cependant la sentinelle qui monte la garde devant la mairie a son casque troué. D'autres casques sont bosselés ou défoncés. L'un ou l'autre de ces paisibles promeneurs a la main bandée ou quelque cicatrice au visage. Le colonel qui com-

mande la brigade porte à la joue une estafilade dont le sang achève de sécher : modestes blessures qui n'ont pas été estimées dignes d'une évacuation.

Ces hommes-là sont ceux qui ont contenu les assauts des Allemands contre le village et le fort de Vaux les 8, 9 et 10 mars. Ils se souviennent à peine qu'ils ont fait reculer l'ennemi; ils sont trop occupés à oublier leurs misères, le froid, la neige, le manque de sommeil, les longues heures passées accroupis dans des trous de loup, les camarades perdus, la présence continue de la mort pendant ce bombardement qui brise les nerfs et broie la pensée.

Aucun d'eux ne fait de lui-même allusion à une aventure si proche : par-ci, par-là, seulement un mot, qu'il faut être de la partie pour comprendre. Plus tard, chez eux ou sur un autre théâtre de la guerre, quand ce passé-là sera bien devenu le passé, ils le raconteront à leur façon. Encore ne tarderont-ils pas à le mêler à d'autres événements antérieurs ou postérieurs. Pour le

moment, ils se contentent de dire que Verdun enfonce tout, et l'Argonne, et l'Artois, et la Champagne, et le bois d'Ailly, et le bois le Prêtre. Ces comparaisons de connaisseurs suffisent à graduer les mérites. Ils n'éprouvent aucune satisfaction à revenir sur ce qui est accompli, sauf pour affirmer que les Boches ne passeront pas malgré « leur sacrée artillerie lourde ». Et ils s'ouvrent à la joie de revivre posément et sans risque. Pour un peu ils se tâteraient les os afin d'être sûrs qu'ils sont encore bien vivants. Les visions de cauchemar qui leur reviennent les en feraient douter encore. Il faut sans hâte prendre contact avec leurs chefs et avec eux-mêmes pour démêler petit à petit la vérité et reconstituer les premiers combats de Vaux.

Il n'y a pas eu à proprement parler de premiers combats de Vaux. Les opérations forment une chaîne ininterrompue. Maîtres de Douaumont le 25 février, les Allemands ont immédiatement tenté d'utiliser leur succès. Douaumont ne pouvait effectivement leur servir que s'ils parve-

naient à en déboucher pour marcher sur la ligne formée devant Verdun par la côte de Froideterre, le village de Fleury à contre-pente de la crête, le fort de Souville et le fort de Tavannes. Dans ce but ils tâcheront de progresser à l'ouest, dans le bois Nawé qui est coupé d'une série de ravins propices à l'attaque, descendant des pentes de Douaumont vers la Meuse (ravin du Helly, ravin de la Couleuvre, ravin de la Dame) pour atteindre l'ouvrage de Thiaumont et, de là, celui de Froideterre. Leur manœuvre sera la même à l'est, dans le bois de la Caillette et celui d'Hardaumont, eux aussi traversés par des ravins (ravins de la Caillette et de la Fausse-Côte) pour descendre dans le ravin du Bazil et remonter ensuite, par le bois de Vaux-Chapitre, dans la direction de Souville. De l'un et de l'autre côté ils trouveront le chemin barré, et ils s'acharneront à l'est sur le village et le fort de Vaux, positions dont la conquête est pareillement indispensable à la réalisation de leur plan. Repoussés du bois de la Caillette, ils aborderont par le bois d'Hardau-

mont le village qui donne la clé du ravin du Bazil et du ravin des Fontaines. Ils attaqueront le fort par ses pentes nord-est, de front, aidés par la configuration du terrain qui, une fois le bas des pentes occupé, leur permet d'avancer, hors de la vue et hors de la portée du canon, à cause de l'angle de chute, jusqu'à trois ou quatre cents mètres du mur de contrescarpe.

Notre 303e brigade, colonel Naulin (408e et 409e régiments) occupe, dans la nuit du 1er au 2 mars, le secteur de la Caillette à Damloup, un bataillon du 408e tenant les pentes du fort, deux bataillons du 409e tenant le cimetière et le village. Le fort lui-même a pour garnison deux compagnies du 71e régiment territorial, la 8e et la 10e (capitaine Magnant), plus la 1re compagnie de mitrailleurs (lieutenant Bricard), composées de braves gens de l'Anjou, consciencieux et calmes. Ces deux compagnies ont été citées à l'ordre du régiment : « ... *Chargées de participer à la défense du fort de Vaux, ont apporté à l'accomplissement de leur tâche un zèle, une ardeur et une conscience qui*

ont émerveillé tous ceux qui les ont vues. Toujours à leur poste pour infliger à l'ennemi qui se montrait des pertes sérieuses qui lui ont interdit de s'emparer de cette position. » Mais le régiment tout entier n'aurait-il pas mérité d'être cité à l'ordre de l'armée? Du 1er au 25 mars, il ne cessa pas de servir dans le terrible secteur de Tavannes, Vaux, la Laufée, tantôt faisant les ravitaillements en vivres et en munitions, tantôt creusant de nuit les tranchées, et tantôt prenant part au combat. Il a eu du moins son poète, le capitaine Marc Leclerc, commandant la 9e compagnie, à qui la mort d'un pauvre vieil Angevin sur le chemin du fort a inspiré l'admirable *Passion de notre frère le Poilu*, écrite en patois d'Anjou. Rien de plus vrai que la description des lieux, et, quant aux paroles du mourant, tant d'autres en ont prononcé de semblables :

L'Poilu, avec ses camarades,
S'en allait en corvée d'grenades :
I'fesait un temps ben maussade,
Nuit noèr', d'la neige et du varglas :
On s'foutait par terre à chaqu' pas,

En butant dans les trous d'marmites,
Et qués trous... ben sûr, pas des p'tites!
Pus qu'on allait, pus qu'y en avait...
On aurait dit qu'i n'en pleuvait!
V'là qu'tout-à-coup un deux cent dix
Éclate à pas vingt-cinq mèt' d'eux...
L'Poilu crie : « J'sis touché, mon Gnieu!... »
Et sur les g'noux, le v'là qui glisse,
Et pis qui s'enva à l'envars,
Avec son pouv' coûté avart,
Et son sang qui coulait par terre...
Au caporal i dit : « Gas Pierre,
« Faut qu'tu prévienn' ma femm' cheuz nous :
« Dis-i d'abord que j'sis malade...
« Pour qu'a n'sach' point ça tout d'un coup...
« Dans mon port'monnaie... y a cent sous...
« Ça s'ra... pour les copains... d'l'escouade...
« Pis, faut prend' mon sac... de grenades. . »
Pis, ayant dit son testament,
I rendit son âm', tout douc'ment...

Le pauvre territorial, dont le dernier mot est un mot professionnel, a trébuché de trous de marmites en trous de marmites. Qu'on n'imagine pas, en effet, une ligne de tranchées continues et organisées, avec boyaux de communication, abris-cavernes, dépôts de munitions, etc., etc.! La violence de l'attaque allemande déclanchée

le 21 février contre Verdun a substitué la guerre de campagne à la guerre de siège, momentanément. Les lignes de défenses ont été reportées en arrière, et l'artillerie a tellement battu le terrain qu'elle a détruit toutes les organisations existantes. Il n'y a plus que des trous d'obus et des amas de décombres. Il a fallu tenir sur ce sol dévasté, s'y accrocher, le creuser avec la pioche et, à défaut de pioche, avec la baïonnette, avec les ongles, vivre dessus quand on ne pouvait entrer dedans, veiller, tirer, tuer, mourir sans accepter de reculer.

Les premiers jours qu'elle occupe le secteur, la brigade progresse légèrement dans le bois d'Hardaumont. Une compagnie occupe l'ouvrage sud et s'y retranche. Mais les 5, 6 et 7 mars, le bombardement est tel qu'on ne peut s'y consolider. Les ravitaillements se font difficilement. Une attaque est imminente. Elle se produit le 8, vers onze heures du matin, sur le village. Elle est menée par la fameuse brigade Guretski-Cornitz (6e et 19e régiments) qui devait avoir le lende-

main les honneurs du radiogramme allemand. Elle débouche, partie du bois d'Hardaumont, où notre ouvrage est perdu, partie du remblai de la voie ferrée qui le contourne et qui a servi de paravent. Les vagues de l'infanterie ennemie parviennent à déborder notre première ligne et à submerger un bataillon presque entier. Nos mitrailleuses les arrêtent à l'entrée du village qu'elles ont réussi à atteindre et dont elles occupent même quelques maisons. Devant notre feu les vagues d'assaut refluent, mais avec les prisonniers que leur a laissés notre première ligne débordée.

Un peu plus tard, quand une nouvelle attaque se déclanche plus à l'est, entre le cimetière et les pentes du fort, les grenadiers ennemis qui la précèdent sont revêtus d'uniformes et de casques dont ils ont dépouillé les prisonniers et ils crient en un français chargé d'accent : « Ne tirez pas », ajoutant même le numéro écorché du régiment (409e) dont ils portent les écussons. Déjà, dans la matinée, pour se rapprocher du ravin, l'en-

nemi s'est servi d'une autre ruse qu'il a plus d'une fois employée. Des brancardiers, montrant ostensiblement leur brassard de la Croix-Rouge, semblent transporter une civière ou creuser une tombe : cette civière contient une mitrailleuse, cette fosse est un embryon de tranchée.

Cette série d'attaques a tout de même conduit l'ennemi jusqu'aux abords du village et du cimetière de Vaux. Par quelle erreur de liaison s'en croit-il déjà le maître? Son demi-succès de la veille l'a-t-il grisé? Le 9 mars, au matin, il envoie deux ou trois compagnies du 19e régiment occuper sa prétendue conquête. Les compagnies font leur entrée dans Vaux, tranquillement, en colonnes, sans reconnaissances préalables. Or un bataillon nous est précisément venu en renfort dans la nuit du 8 au 9, sous les ordres du commandant de Lattre. Il accueille cette visite par un feu d'enfer, contre-attaque à la baïonnette immédiatement et rejette l'ennemi jusque dans le ravin d'Hardaumont. Le commandant de Lattre, le fusil à la main, entraîne ses hommes. Il a

dépassé la cinquantaine, son âge et les fatigues de la campagne auraient pu lui valoir un repos qu'il a refusé : un fils et un frère tués au cours de la guerre le retiennent à son poste par des liens sacrés. Il sait d'ailleurs où il va. La veille il a confié sans tristesse ses pressentiments à un camarade :

— Il y a des familles désignées pour sauver le pays. C'est un honneur. Après mon fils et mon frère, j'achèverai de le mériter.

Et il meurt en effet sur le terrain reconquis.

Dans la journée du 9, l'ennemi revient à la charge et parvient à s'installer dans la partie est du village de Vaux et dans le cimetière. Il essaie d'atteindre le fort par son versant nord, mais ne peut l'aborder : nos feux l'arrêtent à la tranchée qui a été creusée derrière les fils de fer, à deux ou trois cents mètres de l'ouvrage.

Sur le parapet du fort, au début de l'attaque, est tué le commandant Raynal au nom prédestiné. Chef de bataillon au 71e régiment territorial, il venait de recevoir le commandement du fort.

y monte aussitôt, et, pour se rendre compte de la situation *de visu*, il gagne le parapet. Comme il était brave jusqu'à la témérité, il se découvre trop, sans même y prendre garde, et il tombe frappé d'une balle de mitrailleuse en plein front. « Il y a bien des ossements angevins, m'écrit le capitaine Marc Leclerc qui prit ce jour-là le commandement du 3e bataillon du 71e, pour jalonner la route de la revanche, entre Bellevue et le fort. »

La journée du 10 sera plus rude encore. Il s'agit de justifier le communiqué mensonger qui a annoncé au monde la prise du fort de Vaux.

Toute la nuit du 9 au 10 mars et toute la journée du 10, la préparation d'artillerie accable le fort de projectiles de tous calibres et tâche de l'isoler par des tirs de barrage qui arrosent spécialement le fond de la Horgne du côté de Damloup, le ravin des Fontaines dans le bois de Vaux-Chapitre et les avancées de Souville. Ainsi, le fort et la partie du village qui nous est restée forment-ils un îlot écrasé sous le feu, où

l'infanterie, quand elle marchera, croira ne trouver que des déchets de matériel et une garnison nettoyée ou tellement réduite et bouleversée qu'elle sera incapable d'une défense.

Or les renforts sont venus quand même. Le 3e bataillon de chasseurs est en réserve, prêt à donner son concours à la brigade engagée. Les territoriaux du 71e n'ont pas suspendu les corvées d'eau, de vivres ou de munitions. Les coureurs n'ont pas suspendu leurs courses. Là est le miracle continu de Verdun. Sous un bombardement sans égal, tout se fait, relèves, ravitaillements, liaisons. Une pensée d'ordre dirige, l'exécution s'accomplit.

Le commandant Belleculet commande au fort. Outre les deux compagnies de territoriaux, il dispose d'un bataillon actif. Il a organisé sa défense en avant du fort, sur les pentes déjà abordées la veille, que protègent deux rangées de fils de fer. L'ennemi bat moins ces pentes que le fort lui-même, ou parce qu'il croit ses propres lignes plus rapprochées ou parce qu'il veut profi-

ter, pour amener à pied d'œuvre ses troupes d'assaut, de la chute plus rapide du plateau sur les plaines de Woëvre après les trois ou quatre cents mètres de lente inclinaison devant la contrescarpe.

Dès huit heures du matin, de l'observatoire qui a résisté, le commandant voit de petits paquets descendre les pentes d'Hardaumont et se masser à la gauche de la voie ferrée. Il peut évaluer à trois bataillons les forces repérées. Sans doute les réserves sont-elles plus considérables, hors des vues.

A midi, le bombardement augmente d'intensité. A six heures du soir il cesse brusquement. Le village et le fort sont attaqués à la fois. C'est la brusque attaque frontale, audacieuse, presque téméraire, qui a réussi à l'ennemi au début de la bataille de Verdun, qui compte sur la supériorité d'artillerie et sur la surprise ou l'énervement. Il n'est pas maître du bois de la Caillette, il n'est pas maître de Damloup, il n'a aucune prise, ni sur notre droite, ni sur notre gauche. Il limite l'opération à un obstacle déterminé dont la pos-

session lui assurerait un saillant dans nos lignes, et il le heurte de toute sa violence, comme un bélier une porte.

Sur le fort, l'assaut est livré par vagues successives, non pas en cordon, mais en petites colonnes, tantôt directement face aux parapets, tantôt en obliquant sur notre gauche, entre le cimetière et le fort, où il trouve un bataillon du 408e. Des brèches qui n'ont pu être réparées et qui datent des précédents bombardements existent dans les fils de fer. Sans doute l'ennemi les croit-il, sur ses photographies d'avions, plus importantes qu'elles ne sont en réalité. Il est reçu par nos mitrailleuses et nos fusils sur toute la ligne. De six à huit heures du soir, il revient à la charge avec une ténacité et une vigueur qu'il est équitable de reconnaître. Il veut forcer le passage à tout prix. Il y met le prix et il échoue. Les fusils de nos bonshommes s'échauffent tant qu'il faut relever les tireurs. Les territoriaux demandent comme une faveur d'opérer cette relève. Ma foi ! ils s'appliquent mieux que leurs jeunes cama-

rades. Ils se rappellent leurs affûts et leurs beaux coups de fusil, le dimanche, à l'orée des bois d'Anjou. Pour bien tirer, il faut du sang-froid et ne jamais se presser.

A l'intérieur du fort, les soldats du bataillon actif ont achevé de nettoyer et graisser leurs armes. Ils savourent un certain bien-être. Mais l'un d'eux propose :

— Les vieux sont toujours là-bas. Va-t-on les y laisser, eux devant et nous derrière?

Personne ne rechigne. Les chefs n'ont pas besoin d'insister. Mais les *vieux* ne veulent pas céder la place qu'ils estiment bonne, car le champ de tir est parfait, sauf cette sacrée chute de terrain où les Boches disparaissent comme dans une trappe.

Le canon de 75 a sa part dans la bagarre. Ses barrages, au bas d'Hardaumont, font merveille. Des parapets, on voit voler en l'air les bras et les jambes. Les renforts n'arriveront pas. C'est de la belle besogne.

Et, dans la nuit qui est venue, un sous-

lieutenant attaché à l'état-major de la brigade et envoyé sur cette partie du champ de bataille, descend du fort en courant. Malgré le froid, il arrive en sueur au poste de commandement.

— A boire, réclame-t-il comme Gargantua en naissant.

On l'entoure, on le presse, on l'interroge, on veut savoir. Le village a résisté dans sa partie principale, mais le fort? L'assaut a dû être terrible. A qui est le fort?

— Ça y est, répond laconiquement l'officier en attrapant un bidon.

— Comment, ça y est? Le fort est pris?

— Non, le Boche est battu.

Et il achève en paix sa libation.

*
* *

Retour à Verdun dans la nuit. Après Bar-le-Duc, je croise ou je dépasse des théories de camions automobiles : troupes transpor-

tées, matériel du génie, munitions. A travers les campagnes sombres, ces convois font une longue trace lumineuse presque ininterrompue. Parfois, une voiture est pleine de chansons.

Je peux mesurer l'entretien de la route à l'absence de cahots. Dans le jour, on voit des équipes territoriales casser les cailloux, combler les ornières, refaire la voie presque sous les roues. La pierre que chacun de ces ouvriers pose sert à l'édifice commun.

Je n'entends pas le canon à cause du bruit de la voiture, mais la nuit est toute palpitante d'éclairs. Le champ de bataille n'est plus éloigné...

V

AUTOUR DU LAVOIR (18 MARS)

Dans la cour intérieure d'une caserne de Verdun, autour du vaste lavoir, c'est une ruée de chasseurs bleu sombre et de biffins bleu clair qui viennent de combattre ensemble, fraternellement, et qui semblent prêts à en venir aux mains pour gagner un rang et se rapprocher de la belle eau courante. Faudra-t-il établir un service d'ordre? Le régiment de ligne (158e) et le bataillon de chasseurs (3e) ont été relevés ensemble la nuit dernière. Ils ont fait le coup de feu jusqu'au moment de partir, car ils défendaient le fort et le village de Vaux sur lesquels l'ennemi s'acharne.

La bataille, c'est, pour le moment, de l'histoire ancienne puisqu'ils en sont revenus. Après tant de nuits rigoureuses, la chemise ouverte, les

bras nus, ils se laissent réchauffer la peau par le soleil printanier. Sans doute le canon continue de gronder et des colonnes de fumée montent de Jardin-Fontaine bombardé ; les avions courent dans le ciel, encadrés par les flocons blancs que les éclatements font tournoyer autour d'eux comme un vol de mouettes. Mais personne n'y prend garde : il y a de l'eau pour boire et pour se débarbouiller.

Imaginez-vous ce que peut être la vue de l'eau — et d'une eau courante ! — pour ces gars qui, depuis dix jours, n'ont pu se laver ni rafraîchir leurs lèvres avec abondance ? Ils savourent à l'avance son froid baiser salubre et ceux qui ont plongé tout entière en elle leur face poussiéreuse, pleine encore de l'éclat du combat et aussi de sa misère, la retirent toute ruisselante avec un gros rire de volupté. C'est leur fatigue qui coule. Les traits tirés, plombés, douloureux, en quelques instants rajeunissent. Chacun voudrait bien prolonger les ablutions, mais pense au voisin qui attend son tour, et de lui-même il s'efface pour

donner sa place au suivant. Plus tard, on pourra revenir.

A l'écart, l'un ou l'autre, sur un rebord de fenêtre, sur une caisse, installe en un clin d'œil une glace, sort une savonnette et s'apprête à se raser. Le coiffeur d'une compagnie besogne déjà avec une rapidité d'escamoteur, et les clients, sagement, prennent la file. Pourquoi diable, à l'intérieur, les appelle-t-on les poilus? Ici, le mot ne plaît à personne. On est poilu quand on ne peut pas être autrement, dans les mauvais jours, les jours cruels et tragiques, qui deviennent ensuite les grands jours. Mais, dès la relève, on ne demande qu'à reprendre sa bonne figure habituelle, nullement terrible, nullement hirsute. C'est une nation d'honnêtes gens qui se bat pour ses foyers, pour son sol envahi, pour son droit et sa liberté, pour tout le passé qu'elle continue, pour tout l'avenir qu'elle est chargée d'assurer, et non pas une troupe de bohèmes à demi sauvages, mal policés, sans feu ni lieu. Les plus jeunes classes sont d'ailleurs presque im-

berbes et les plus âgées, afin de mieux assujettir le masque contre les gaz asphyxiants, ont sacrifié le port de la barbe.

Je ne vois guère que l'aumônier qui fasse exception. Il porte une grande barbe noire, tachée de gris par endroits, dans laquelle il promène un peigne avec obstination, car il tient à ne pas se montrer moins soucieux de sa personne que ce groupe de jeunes lieutenants que voici déjà rasés, brossés, en uniformes clairs et neufs, la moustache retroussée, l'œil vif, transformés par un coup de baguette magique en freluquets de garnison. Aussi informé qu'un officier d'état-major, le Père C..., que j'ai déjà rencontré au fort de Vaux, parle avec admiration, mieux encore, avec tendresse, de son cher bataillon de chasseurs, de ses « diables bleus », qu'il accompagne depuis l'Artois et Notre-Dame-de-Lorette (1). Il sort de sa poche le carnet précieux où il note ses impressions de vie militaire.

(1) Voir *Avec les diables bleus*, par P. C..., aumônier au ...e bataillon de chasseurs à pied (Beauchesne, édit.).

— Je voudrais lire une de vos journées.

— Laissez-moi rédiger les deux dernières, celles du 16 et du 17.

Le 3e bataillon de chasseurs à pied donnera de la tablature à son mémorialiste. Il s'est battu sur tous les fronts. Le 10 août, en Lorraine, il repousse seul, à Provenchères, quatre attaques allemandes, fortes de quatre bataillons. Le 14, il est au combat de Saint-Blaize. Le 19, il est engagé à Valerysthal où il subit de furieux assauts. Du 29 août au 5 septembre, il tient les bois de la Chipotte. Puis il est rappelé pour prendre sa part de la bataille de la Marne. Au début d'octobre, il débarque en Artois. Le voici qui entre le premier dans la première maison d'Ablain-Saint-Nazaire. Il remonte plus au nord : c'est la longue et dure bataille d'Ypres. On croyait ne rien voir de pire, et Verdun viendra. En décembre, il retourne en Artois, dans la région de Lorette. Le 8 mai 1915, dans un élan magnifique, il attaque les Ouvrages Blancs. En juin, c'est le Bois Carré et le chemin

Creux; en octobre, c'est le Bois en Hache. Et Verdun vient couronner tous ces souvenirs, comme un bouquet décore un toit. Ne dirait-on pas la tirade de Flambeau? Mais combien de nos régiments la peuvent reprendre?

Il a perdu deux de ses commandants, le commandant Renaud à Bréménil le 19 août 1914, et en Artois, le 8 mai 1915, après l'attaque des Ouvrages Blancs, ce jeune commandant Madelin qui était le type le plus achevé de l'officier, à la fois calme et entraîneur d'hommes, élégant et cordial, brillant et cultivé, frère de mon cher camarade de lettres et compagnon d'armes, l'historien, aujourd'hui le sous-lieutenant Louis Madelin, de qui les hasards de la guerre m'ont brusquement rapproché et qui m'offre un asile dans sa baraque en planches. Au commandant Madelin ont succédé, en Artois, mon ami le commandant Pineau que je retrouve à l'état-major, puis le commandant Tournès qui vient de descendre du secteur de Vaux où je l'ai rencontré, préparant une attaque.

Un mouvement se produit dans la cour. C'est une compagnie, dont je devine les pertes, qui se rassemble en cercle autour du capitaine et du sergent-major. A voir les cous se tendre, les figures s'éclairer, le rapport offre un intérêt exceptionnel. Sans doute y est-il question des cantonnements de repos ou, peut-être, des permissions. La permission, mirage où, sur la lumière, se profilent une maison et des êtres aimés! Je m'approche. Le sergent-major donne lecture de l'ordre du jour adressé le 10 mars par le général en chef aux soldats de Verdun :

SOLDATS DE L'ARMÉE DE VERDUN!

DEPUIS TROIS SEMAINES, VOUS SUBISSEZ LE PLUS FORMIDABLE ASSAUT QUE L'ENNEMI AIT ENCORE TENTÉ CONTRE NOUS.

L'ALLEMAGNE ESCOMPTAIT LE SUCCÈS DE CET EFFORT QU'ELLE CROYAIT IRRÉSISTIBLE ET AUQUEL ELLE AVAIT CONSACRÉ SES MEILLEURES TROUPES ET SA PLUS PUISSANTE ARTILLERIE.

ELLE ESPÉRAIT QUE LA PRISE DE VERDUN RAFFERMIRAIT

LE COURAGE DE SES ALLIÉS ET CONVAINCRAIT LES PAYS NEUTRES DE LA SUPÉRIORITÉ ALLEMANDE.

ELLE AVAIT COMPTÉ SANS VOUS !

NUIT ET JOUR, MALGRÉ UN BOMBARDEMENT SANS PRÉCÉDENT, VOUS AVEZ RÉSISTÉ A TOUTES LES ATTAQUES ET MAINTENU VOS POSITIONS.

LA LUTTE N'EST PAS ENCORE TERMINÉE, CAR LES ALLEMANDS ONT BESOIN D'UNE VICTOIRE. VOUS SAUREZ LA LEUR ARRACHER.

NOUS AVONS DES MUNITIONS EN ABONDANCE ET DE NOMBREUSES RÉSERVES.

MAIS VOUS AVEZ SURTOUT VOTRE INDOMPTABLE COURAGE ET VOTRE FOI DANS LES DESTINÉES DE LA RÉPUBLIQUE.

LE PAYS A LES YEUX SUR VOUS. VOUS SEREZ DE CEUX DONT ON DIRA : « ILS ONT BARRÉ AUX ALLEMANDS LA ROUTE DE VERDUN ! »

Le sergent, pris lui-même à sa lecture, laisse un intervalle entre la dernière phrase et le classique *rompez !* qui libère les auditeurs.

Et la compagnie rompt le cercle, lentement, comme à regret. Les hommes comprennent mieux ce qu'ils ont accompli, leur misère passée brille à leurs propres yeux. Ce sentiment de solitude qui,

dans les longs combats, peu à peu, porte chacun à se plaindre des souffrances particulières, à croire à l'indifférence du commandement et du pays, disparait brusquement : là-bas, quand ils étaient jetés au gouffre, le pays et le chef les voyaient tous.

Et dans le silence qui, pendant un instant, coud toutes ces lèvres, immobilise ces visages devenus graves, réunit toutes ces pensées éparses dans une pensée commune, passe un frisson historique. Les destins individuels s'élargissent; rien ne compte plus que l'œuvre collective.

Puis des groupes se forment, les bouches se délient. Et, pour la première fois depuis la relève, on consent à parler des dix jours révolus dans le secteur de Vaux. Impressions confuses qui se résument dans ce cri de fierté :

— Tout de même, *ils* ont f.... le camp cette nuit.

Le bombardement infernal et continu, si dur à subir dans l'attente passive, inspire des protestations. Les vieux soldats de l'Artois comparent

et conviennent qu'ils n'avaient jamais vu pareille débauche de projectiles.

— Ça ne devrait pas être permis, déclare un nouveau.

Modestement, comme un banal fait divers, un caporal du 158e raconte à des chasseurs sa part du dernier combat, celui de la soirée du 16 mars, dans le village de Vaux qui est mi-français, mi-boche et coupé par des barricades et des tranchées :

— J'étais dans le village, près de la barricade. Après le marmitage, les guetteurs avertissent qu'*ils* arrivent en tas. On garnit les parapets. Le lieutenant dit : « Ne vous pressez pas, les amis, laissez-les rappliquer. » On les laisse venir, et quand *ils* sont à bonne portée, on tire dedans. On les voyait tomber, comme si on les poussait. Pourtant ils sont revenus, et une deuxième fois encore. Ils ont de l'aplomb.

Maintenant les témoignages crépitent comme une fusillade. Rappel des morts et des blessés, mais sans insistance et sans tristesse : c'est

affaire au destin qui choisit qui lui plaît. Éloge des brancardiers qui, guidés par les cris ou l'instinct, ramènent les blessés, et jusqu'à cet aveugle qui, debout entre les lignes, marchait les mains en avant, sans savoir où, hagard et hurlant; quant aux morts, il ne faut pas songer à les ensevelir. Gratitude envers les « cuistots » qui dirigent sous les obus les cuisines roulantes, et de là portent le ravitaillement. Un gros Suisse qui s'est engagé pour la durée de la guerre — sans se douter que ce serait si long, ajoute-t-il, sans quoi... — reçoit comme un compliment personnel l'expression de cette reconnaissance :

— Parbleu, on ne se trotte pas avec un ballot sur le dos.

Le colonel que j'avais rencontré au poste des Carrières : visage aminci d'un dessin pur, yeux bleus, doux habituellement et qui prennent tout à coup un éclat d'acier, torse maigre, nerfs vibrants, d'un ascendant irrésistible sur ses hommes à qui il sait communiquer sa haine du Boche

— la haine chez nous tombe si vite — n'a que son régiment à la bouche :

— La faim, la soif, l'insomnie et tout le temps ce fracas et cette menace des grosses marmites qui s'écrasent, il a tout supporté sans broncher. Vous passez : chacun vous suit des yeux, espère en vous, croit en vous. Alors on est gonflé de tant de confiance. On est contraint de bien commander.

Ainsi fait-il jaillir de l'adhésion collective des cœurs le commandement comme la graine sort du sol fertilisé.

L'aumônier a fini d'écrire et, de la meilleure grâce du monde, il me tend les notes où il vient de relater son séjour du 6 au 17 mars au fort de Vaux ou dans les environs immédiats. Pages émouvantes, à la fois pittoresques, sincères et doucement ironiques, où je refais le chemin parcouru et retrouve l'assaut du 10 mars sur les pentes du fort, tel que les acteurs me l'avaient conté sur place. Les jours suivants, notre commandement prépare à son tour une petite expé-

dition pour s'emparer du bas de ces pentes où les Allemands sont invisibles et que notre 75 ne peut battre. Voici les journées des 16 et 17 où cette attaque est relatée :

Extraits du journal de l'abbé C..., aumônier du 3e bataillon de chasseurs à pied.

Jeudi 16. — *Grande activité pendant la nuit. L'ennemi donne des signes manifestes d'inquiétude et de nervosité. Nombreuses fusées, travail ininterrompu à leurs défenses accessoires.*

Tout cela fait plaisir. Ils ont donc peur! Et voilà cet élan irrésistible qui devait s'achever en apothéose dans Verdun, en attendant les Champs-Élysées, qui s'évanouit dans des trous! Fébrilement, chacun s'enfonce. On a lâché la baïonnette pour la pioche, et les prestigieuses étapes vont faire place aux monotones relèves.

La tâche n'est pas finie, cependant. Verdun compte dix-sept forts, je crois. Vous en tenez un seul, camarades brandebourgeois! Vraiment, c'est insuffisant.

Treize heures. — *Le bombardement redouble. Les coups se font plus sonores. Il devient évident que la terre de notre plafond est emportée et le béton mis à nu en plusieurs endroits. On projette un rafistolage en sacs à terre; mais quand? Les promenades sur notre terrasse ne sont pas à recommander, même au clair de lune.*

Quatorze heures. — *Le tir du crapouillot qui doit détruire les fils de fer et défenses accessoires est impossible du fort; trois artilleurs qui installaient la pièce sont blessés. On essaye ailleurs, mais le résultat est moins bon. Notre grosse artillerie n'y peut rien non plus. L'attaque qui était fixée à ce soir est remise au lendemain cinq heures. On tentera un coup de surprise.*

. . . . . .

Vingt-trois heures trente. — *Alerte! Aux armes! Ce cri, jeté par le guetteur, roule d'un bout à l'autre des sombres couloirs. A cette heure, et pendant cette période dont tous les instants sont tragiques,*

il est particulièrement lugubre. Aussitôt, l'amoncellement des pauvres corps engourdis, qui prenaient sur le pavé un vague repos, s'agite; chacun ajuste son équipement, s'assure que son fusil est bien là et, les premières minutes d'hébétude passées, les réflexions s'engagent à voix basse. Que se passe-t-il?...

Des guetteurs ont vu — cru voir, disent quelques-uns — des travailleurs creuser des tranchées tout près des défenses accessoires du fort. Des ombres? Des Boches? Des patrouilles égarées?... Le clair de lune blafard, coupé de quelques nuages, semble prêter au mirage des imaginations tendues. La mitrailleuse du parapet balaye le sol. Plus rien ne bouge. Le jour nous instruira.

Visiblement, l'ennemi est encore plus agité que les nuits précédentes; son artillerie tonne avec fureur un peu partout, au petit bonheur, spécialement sur le fort et aux abords. Toutes les corvées qui arrivent accusent des pertes. Les hommes ruissellent de sueur après la course éperdue qu'ils ont à fournir pendant 400 mètres à travers le chaos des entonnoirs.

Vendredi 17 mars, deux heures et demie du matin. — *Nos patrouilles reviennent. Elles ont bien fouillé les abords. D'ennemi, nulle part, du moins vivant.*

Dans la matinée le soleil nous instruit. Là, un peu en avant des fils de fer, on distingue de la terre fraîchement remuée : à côté une dizaine de travailleurs, l'outil en main ou à leurs pieds, le corps rigide, encore courbé sur la tâche inachevée.

Ce sont nos Boches d'hier soir surpris en plein travail par notre mitrailleuse. Ils n'avaient pas même eu le temps de creuser leur fosse !

Mais, sans la vigilance de l'officier mitrailleur, nous trouvions là, au petit jour, un nid de Boches, dont, vu la configuration du terrain, il eût été bien difficile de se débarrasser. Vigilance périlleuse certes. La veille au soir, à cet endroit, non loin de lui, mon voisin de gauche fut tué net et celui de droite blessé grièvement.

Enfin, on s'entend. Un peu de repos avant la petite opération. A cinq heures, heure dite, le commandant monte à l'observatoire. Je me blottis, l'œil au créneau.

C'est la prime aurore. Le champ de vision est très restreint. On écoute anxieux le demi-silence. Il se prolonge. Tant mieux. La mèche n'est pas éventée. Au bout de dix minutes, violent combat de grenades; on voit la fumée bleuâtre monter du sol, les mitrailleuses crépitent. Puis plus rien!... Quelle angoisse! Vingt minutes après, le capitaine qui dirigeait l'attaque arrive. C'est un jeune et sémillant spahi qui, sur sa demande, a quitté la veste écarlate pour la tunique sombre des chasseurs. Il avait monté son attaque avec amour, y travaillant jour et nuit. L'avant-veille c'eût été un intéressant coup de main, mais après trois jours de contre-ordre, les conditions se sont totalement modifiées. Il nous raconte ce qui s'est passé : habilement, les huit grenadiers se sont glissés jusqu'au réseau ennemi et sans perdre de temps ont expédié aux ennemis le contenu de leurs musettes, prêts à se jeter dans les fils de fer et à sauter plus loin. Mais les Allemands sont nombreux : leur ligne légèrement incurvee encercle un peu nos chasseurs. Ils se défendent. Et l'échange des grenades se poursuit. Les nôtres portent; le Boche hurle. Les

siennes s'en vont bien trop loin ; ils n'imaginaient pas nos diables bleus si près d'eux !... En même temps, leurs mitrailleuses s'ébranlent et de leur cadence infernale fauchent sans effort tout ce qui se trouve devant elles. Sous cette pluie de grenades et cette nappe de balles, nos hommes se laissent glisser dans les trous et quelques minutes après, le sourire aux lèvres, tout joyeux de cette équipée, reviennent tous indemnes : deux éraflures insignifiantes, c'est tout, pour un trajet de plus de 80 mètres à travers champs. C'est presque miraculeux.

Cet effort d'ailleurs est loin d'être inutile. A la faveur de cette diversion, la fraction amie d'à côté pouvait prendre pied dans une longue ligne de tranchée ennemie, en voir fuir ceux qui s'y trouvaient et par conséquent améliorer encore, passablement, notre situation.

. . . . . .

Et quand la nuit eut étendu sur nous son voile protecteur, nous partons... Exténués, amaigris, fiévreux, sordides, physiquement à bout, mais d'un moral splendide! On voit cela aux yeux brillants,

aux conversations vives, à toute cette allure qui manifeste clairement l'empire absolu que ces âmes vaillantes gardent sur des corps complètement épuisés.

Plus ou moins confusément, mais réellement, chacun se rend compte qu'il vient de vivre de nobles heures. Eux, petits, isolés, fatigués, ils ont tenu en échec des masses énormes; ils ont opposé l'énergie de leur force morale à un déploiement de puissance matérielle tel que le monde n'en avait jamais connu de semblable. Quelques corps ont été brisés. La victoire est restée à l'idée, *à la volonté humaine, à la vaillance froide, obstinée, à ces enfants, nouveaux chevaliers d'une France que l'on ignorait, qui luttent, eux aussi, sous l'œil de Dieu, comme ont fait si souvent leurs pères, pour le droit et la justice, et persévéramment, depuis tantôt deux ans, offrent au monde qui s'émerveille le prodigieux exemple de leur abnégation et de leur héroïsme...*

Tout de même chacun ne voit que son coin à la guerre, même ce témoin-ci qui a les yeux débrouillés et une bonne plume. Il restreint à

notre petite attaque les combats des 16-17 mars. Or, le 16 mars, dans la soirée, il y eut un essai d'offensive allemande qui se prolongea pendant la nuit, entre le village et le fort. Un bataillon du 7e régiment de réserve allemand (121e division) y subit de cruelles pertes. Tout un lot de prisonniers faits au sud-est du village a déclaré ces pertes et souligné l'importance de l'échec.

*
* *

A côté de nous, l'eau du lavoir continue de ruisseler sur les visages, les cous et les mains. Elle efface le souvenir de l'effort et de la peine. Et ces hommes qui se croyaient épuisés en arrivant se sentent une force nouvelle, la force que l'avenir attend d'eux...

VI

MÉDITATION SUR LA MORT

Même jour.

Il est cinq heures du soir. Je gagne une colline qui domine Verdun. C'est un triomphal soir de printemps. Les courbes de la Meuse étincellent au soleil couchant et dessinent sur la plaine pâle un chemin de feu, analogue au ruban des convois automobiles dans la nuit. L'air est chargé de caresses. Et dans ce paysage de paix rien ne remue qui ne soit destiné à la bataille, rien n'existe que pour la guerre.

Sur Froideterre et sur Souville, les obus soulèvent en éclatant d'épaisses colonnes de fumée noire. Dans le ciel, une flottille de nos avions rentre au port. Les ballons captifs achèvent leur

observation pendant que la lumière le permet. Sur la route qui monte, passent sans arrêt des caissons d'artillerie, des cuisines roulantes, des troupes. Tout ce monde, tout ce matériel se rapprochent des lignes afin de ravitailler ou de prendre position dans quelques heures à la faveur des ténèbres.

Je m'étends sur l'herbe pour échapper à ce contraste et ne plus respirer que la douceur du soir. Un peu plus loin, quelqu'un a eu la même pensée que moi. Il est couché de tout son long, il ne prête pas attention à ma venue. J'aurais préféré la solitude. Je le regarde mieux : sa figure n'est qu'une plaie. Je m'approche : c'est un mort. On ne vient pas ici pour s'isoler et rêver. Rien ne s'accomplit ici que sous le manteau de la mort.

Mais la mort, avec la guerre, a perdu beaucoup de son importance. Elle est devenue familière. Telle qu'elle se présente la plupart du temps, non glorieuse et choisissant ses victimes dans l'ardeur du départ, mais sournoise et effroyable sous la forme d'un bloc de fer lancé à des kilomètres de distance, elle inspire le plus

profond dégoût, certes, mais on la subit comme on subit une vieille servante qui gouverne la maison. Si l'on ne se révolte pas contre elle, si l'on consent même à l'accepter, voici qu'elle se transforme à la façon des sorcières de jadis dans les contes de fées. Le hideux squelette se recouvre de jeunes chairs qui sentent les fleurs. Le visage qu'elle approche est d'une beauté lumineuse. Dans le baiser qu'elle donne, passe la tendresse de la Patrie pour ses enfants.

Oui, chacun s'est fait à l'idée de la mort. Que peut-il me rester si je survis à la guerre? De mon plus lointain passé à la minute présente, tant d'années dont je fais le compte tiennent dans mon souvenir comme un peu d'eau dans le creux de la main. Que je desserre les doigts et cette eau s'écoule. Le passé rassemblé qui me paraît si court dépasse de beaucoup tout l'avenir que je puis espérer. Que cela est donc peu de chose! La mort ne fait que desserrer les doigts du Temps qui porte nos jours futurs. Et nos jours, en tombant, glissent comme des gouttes et ne font aucun bruit.

Détachement dangereux, sérénité endormante contre lesquels il faut se défendre. La mort ne doit qu'interrompre notre volonté de vivre, non la détendre à l'avance. C'est l'enseignement que nous a donné, sans le chercher, un de nos camarades, le capitaine D..., deux fois blessé, deux fois revenu au front, en nous racontant, un soir de Verdun, sa seconde blessure. Il gisait sur le terrain, la poitrine ouverte; son ordonnance qui ne le quittait pas avait été blessé lui aussi, mais légèrement, à l'épaule. Tous deux Bretons, tous deux croyants, ils avaient communié le matin ensemble avant de partir à l'assaut.

— Nous étions là, côte à côte, disait-il, et les coups de fusil s'éloignaient. Je pensais que j'allais mourir et j'étais dans un état de joie infinie. Mon amour pour ma femme et mon fils que je devais quitter n'en était nullement altéré. Je ne sais comment vous expliquer : rien ne me pesait plus et de mes plus chers sentiments je me sentais délivré. Comment rencontrerais-je jamais pareille occasion de mourir? Tout, en moi, autour

de moi, était léger, facile comme un vol d'oiseau. Je ne souffrais plus. Dans ma difficulté à respirer même, je trouvais une sorte de béatitude. Je me sentais soulevé vers Dieu, comme une feuille par le vent. Alors j'ai dit à mon ordonnance : — Tu vas t'en aller. Toi, tu n'es pas gravement touché. Moi, je resterai ici, j'y suis très bien pour mourir. — Il ne m'écoute pas, il veut m'aider à me relever, et, ne le pouvant pas, il cherche à m'emporter, malgré la douleur de son épaule. Je résiste : — Laisse-moi, te dis-je, je veux mourir ici. — Il s'est arrêté dans son travail, il m'a regardé comme s'il ne comprenait pas très bien, puis, un peu timidement d'abord et bientôt avec assurance, il m'a grondé : — Pardon, mon capitaine, mais ce que vous faites là, ça n'est pas chrétien. — J'étais scandalisé, je l'avoue, moi qui m'estimais si près de Dieu. Il reprend : — Pas chrétien du tout. Le bon Dieu n'a que la vie à nous donner. Vous n'allez pas Lui faire affront. — Mais puisque c'est Lui qui m'appelle? — S'Il vous appelle, vous L'entendrez bien. En attendant

vous vivez encore. Et la vie qu'Il nous donne, c'est pour nous en servir, tant que nous pouvons, et pour Lui bien entendu. Vous n'allez pas Lui causer du tort. — Et je me suis laissé emporter pour ne pas faire du tort à Dieu...

Le soir est tout à fait tombé sur Verdun. Voici des brancardiers qui viennent chercher mon voisin. La ville est déjà dans l'ombre, quand la ceinture de ses collines semble flotter encore comme une écharpe dans la lumière. Il est temps de redescendre. Le sentiment de la mort ne nous demande pas en ce moment des méditations, mais de l'action...

VII

LES TÉMOIGNAGES DE L'ENNEMI

J'ai dit, sans en rien cacher, la dure vie que mènent nos soldats dans la région de Vaux, les assauts terribles et l'effroyable bombardement qu'ils subissent, les difficultés des ravitaillements et des relèves, le manque d'abri, le manque d'eau, le manque de sommeil. Mais dans la guerre il ne suffit pas de souffrir, de résister, de tenir. Il faut atteindre, frapper l'ennemi. La tâche de l'armée de Verdun est d'user l'armée allemande devant Verdun. Le tir de notre artillerie lui occasionne-t-il des dégâts considérables? Gêne-t-il, lui aussi et mieux encore, ses ravitaillements et ses relèves? Notre infanterie couche-t-elle à terre ses fantassins quand ils marchent à l'assaut? Nos contre-attaques les

rejettent-elles avec pertes? Quelle existence contraignons-nous le Boche à mener en face de nous? Nous désirons le savoir. Il faut que nous le sachions. Nos efforts ne doivent pas être vains. Nos sacrifices ne doivent pas être perdus.

L'ennemi va nous apporter son témoignage. Il nous dira si nous savons nous défendre et si nous savons attaquer, et si nous lui laissons ses aises en face de nous.

Quelques interrogatoires de prisonniers et quelques extraits de lettres saisies sur les prisonniers et les morts, exclusivement dans la région de Vaux, au cours des mois de mars et d'avril, suffiront à nous renseigner. C'est la source la plus authentique. J'ai rassemblé les témoignages les plus significatifs, mais tous sont concordants. Ce n'est pas diminuer un adversaire que lui faire avouer ce qu'il a souffert et les pertes qu'il a éprouvées, mais c'est marquer mieux notre force guerrière et les résultats obtenus par les soldats de Verdun.

*
* *

Les prisonniers des 9e et 13e compagnies du 19e régiment (9e division de réserve, Ve corps de réserve) capturés à Vaux le 9 mars racontent ainsi le combat du 9 :

Le 1er bataillon a reçu l'ordre, dans la matinée du 9 mars, d'occuper le village de Vaux, dont la prise avait été déjà annoncée. La 13e compagnie y entre la première, en colonnes par quatre, sans patrouilles de sûreté ni avant-garde. Subitement elle est accueillie par un feu violent de mitrailleuses, puis chargée à la baïonnette. Les hommes se sauvent et se défendent dans les maisons où les Français les massacrent à coups de grenade. Les prisonniers ont l'impression que toute la 13e compagnie a été exterminée.

Le 3e bataillon a attaqué sur le versant nord du fort. La 9e compagnie en tête s'est engagée successivement par pelotons. Le peloton auquel appartiennent les prisonniers s'est heurté à une tranchée française et a été fauché par les mitrailleuses : vingt-cinq hommes ont

été tués, trois ont été faits prisonniers, les autres se sont enfuis.

*
* *

Les prisonniers de la 9e compagnie du 7e régiment de réserve (121e division) faits le 17 mars au sud-est du village de Vaux donnent ces détails sur le combat des 16-17 mars :

Le 3e bataillon du 7e régiment de réserve devait attaquer sur les pentes nord du fort de Vaux. Plus de la moitié du bataillon est couchée à terre par les mitrailleuses françaises. Une vingtaine d'hommes de la 9e compagnie, au plus, parviennent aux tranchées françaises où ils sont cueillis. Le reste a dû être anéanti, les feux de barrage empêchant de fuir et de regagner les tranchées de départ. Ils ont d'ailleurs vu tomber la plupart de leurs camarades.

Le ravitaillement des troupes en première ligne est presque impossible. Les troupes sont réduites à consommer leurs vivres de réserve.

Un soldat du même régiment retrace cette scène qu'il tient d'un camarade rentré récemment

de permission spéciale. Ce permissionnaire a vu passer un convoi de prisonniers français dans une gare allemande : des femmes se moquaient d'eux et les insultaient. Alors l'un des Français a crié en allemand : « Femmes allemandes, ne riez pas. Nous sommes prisonniers, c'est vrai, mais il y a devant Verdun des Allemands étendus par tas aussi hauts que ça. » Alors les femmes allemandes n'ont plus rien dit.

*
* *

Voici, maintenant, des extraits de lettres trouvées dans le secteur de Vaux sur des prisonniers ou sur des morts :

Du soldat E... du 6e Leib. Gren. Reg[t].

Devant Verdun, 10 *mars.* — Depuis hier matin il y a beaucoup de neige; elle arrête tout et ralentit les opérations devant Verdun; nous ne sortons pas du froid, de la pluie, de la neige, de la boue et nous campons à la belle étoile, chacun se fait son trou du mieux qu'il peut et s'installe dans son manteau et sa toile de

tente et passe sa nuit à geler. En outre, nous sommes constamment sous un feu intense d'artillerie qui fait chaque jour bien des victimes, car nous n'avons ni tranchées, ni abris; jusqu'à présent nous avons été en deuxième ligne. Ce soir nous passons en première ligne. Nous ne pouvons avoir aucune confiance en notre artillerie lourde; hier matin, notre division avait pris le fort et le village de Vaux, mais elle a dû les évacuer parce que notre artillerie tirait dedans sans arrêt.

Le soldat E... a cru ce qu'on lui avait dit sur la prise du fort. L'ober-lieutenant du 7e régiment de réserve qui est sur les pentes de Vaux sait à quoi s'en tenir :

11 *mars*. — A trois heures, départ pour la position devant le fort de Vaux. Au lever du jour, nous occupons la position qui était tenue par le 6e régiment. Le fort est à 200 mètres en avant de cette ligne. La position se compose de trous qui sont réunis entre eux...

Deux cents mètres, sans doute voit-il un peu court. A trois cents mètres du fort, le 11 mars, on ne voyait que des cadavres.

Quelques jours plus tard, un soldat, dont le

nom est illisible, griffonne cette carte sur les pentes de Vaux :

Le 24 mars 1916, *devant le fort de Vaux.* — Je n'ai pas besoin d'en écrire davantage. Tout le reste se comprend. Je veux cependant avoir de l'espoir. C'est amer ! bien amer ! Je suis encore si jeune ! A quoi bon ? Que sert de prier, de supplier ? Les obus ! les obus !

La lettre suivante a été saisie sur un blessé allemand du 56e régiment de réserve (121e division) capturé le 2 avril. Elle ne porte pas de date. Elle mêle la religion et l'usage des comestibles. Le correspondant venait sans doute de l'écrire et n'avait pas eu le temps de l'envoyer :

MA CHÈRE SŒUR ET MON CHER BEAU-FRÈRE,

Je vous fais savoir que je suis en bonne santé bien qu'à moitié mort de fatigue et d'effroi. Je ne peux pas vous décrire tout ce que j'ai vécu ici, cela a dépassé de loin tout ce qui avait eu lieu jusqu'à présent. En trois jours environ, la compagnie a perdu plus de cent hommes. Et bien des fois je n'ai pas su si j'étais encore

vivant ou déjà mort. Et nous n'avons pas encore été ici devant l'ennemi, mais nous y allons demain et ce n'est pas une petite affaire. J'ai déjà abandonné tout espoir de vous revoir. Celui qui sortira d'ici entier pourra remercier Dieu. J'ai reçu votre paquet, ainsi que je vous l'ai déjà écrit par carte postale et je l'ai consommé immédiatement, car je ne savais pas si je pourrais encore le faire plus tard. J'ai envoyé ma solde à la maison, car on ne trouve rien à acheter par ici...

Le 3 avril, le lieutenant E..., du 6e régiment de réserve (9e division), écrit au sous-lieutenant L..., du 202e régiment de réserve :

3 *avril.* — Vous pouvez vous faire une idée de la situation chez nous par ce fait que le corps des officiers est entièrement renouvelé. Les pertes du régiment sont assez élevées, car sa position (plateau de Vaux) est assez *dégoûtante*. Nos bataillons se relèvent entre eux, mais les positions de réserve et de repos reçoivent autant d'obus que la première ligne, à part quelques rares exceptions.

Cette lettre du soldat S..., du 206e régiment de réserve, n'est pas datée :

Tu ne peux pas t'imaginer à quel point j'ai parfois

assez de la vie... Hier, il faisait encore un temps affreux et nous étions de nouveau transpercés jusqu'aux os. Alors on a dit : Pourquoi ne chantent-ils pas aujourd'hui? Et dans notre misère il a fallu encore chanter...

Le soldat S..., du 80e régiment, écrit à la date du 11 avril 1916 :

... Nous sommes ici directement dans un trou d'enfer, feu d'artillerie, jour et nuit. Ce n'est pas ainsi que je me le suis imaginé. Hier un obus est tombé tout près de l'église, et du coup, trois hommes tués, neuf blessés. Tu aurais dû nous voir courir! Si seulement cette malheureuse guerre prenait fin! Pas un homme raisonnable ne peut justifier une telle tuerie d'hommes...

Nous sommes en ce moment au nord-est de Verdun, certainement une situation bien délicate...

... Bien que nous ne soyons pas depuis longtemps en position, nous en avons tous assez et aspirons à la paix, et nous voudrions envoyer au front tous ces Messieurs qui sont cause de la guerre et y trouvent encore de l'intérêt. S'il en était ainsi, nous aurions la paix depuis longtemps...

Voici enfin une lettre qui fournit de plus complets détails sur les effets de notre artillerie et de nos mitrailleuses. Elle est écrite par le lieutenant H..., du 81e régiment, et fut saisie sur lui lors de sa capture devant Verdun :

En campagne, le 15 avril 1916.

Mes chers parents,

Vous attendez probablement avec impatience un signe de vie de moi. J'espère que cette lettre vous parviendra, mais il n'est pas facile ici de mettre ses lettres à la poste.

Mon beau temps d'officier de liaison avec le régiment 56 est passé depuis déjà plusieurs jours. Nos pertes en officiers sont assez considérables, de sorte qu'il a fallu que je prenne la 8e compagnie, comme commandant de compagnie en toute première ligne. Je me trouve actuellement avec ma compagnie. Je suis ratatiné dans un tout petit trou de boue qui doit me protéger contre les éclats des obus ennemis qui arrivent sans arrêt. J'ai déjà vu bien des choses à la guerre, mais je n'avais encore jamais connu une situation

aussi indescriptiblement épouvantable. Je ne veux pas vous en faire une description détaillée, car je vous inquiéterais inutilement. Nous sommes jour et nuit sous un tir d'artillerie effroyable. Les Français font une résistance « monstrueusement » opiniâtre. Le 11 avril, nous avons fait une attaque pour prendre les tranchées françaises. Nous avions commencé par faire une préparation d'artillerie très considérable, pendant douze heures, puis l'attaque d'infanterie s'est déclanchée : les mitrailleuses françaises étaient absolument intactes, de sorte que la première vague d'assaut a été immédiatement fauchée par le tir des mitrailleuses dès qu'elle a quitté la tranchée. En outre les Français ont déclanché à leur tour un tel tir de barrage d'artillerie qu'il a été impossible de penser à aucune autre attaque. Nous sommes dans la tranchée de première ligne, à environ 120 mètres des Français. Le temps est lamentable, froid et pluie continuels ; je voudrais que vous voyiez en quel état je suis, bottes, pantalon, manteau trempés et couverts d'une couche de boue d'un pouce.

Tous les chemins sont pris sans arrêt sous le canon par l'artillerie française, si bien que nous ne pouvons même pas enterrer nos morts. C'est lamentable de voir ces pauvres diables gisant morts dans leurs trous de boue. Tous les jours, nous avons des tués et des blessés.

Ce n'est qu'en risquant des existences qu'on peut faire mettre les blessés en sûreté. Il faut aller chercher le repas à 3 kilomètres en arrière aux cuisines roulantes, et là aussi, il y a danger de mort. Nous avons tous les jours des tués et des blessés parmi ceux qui vont chercher le repas, si bien que les gens aiment mieux souffrir de la faim que d'aller chercher à manger. Dans la compagnie, presque tout le monde est malade. Être à la pluie toute la journée, complètement trempé, dormir dans la boue, être nuit et jour sous un bombardement effroyable, et cela pendant huit jours et huit nuits consécutifs, cela brise complètement les nerfs. Au point de vue santé, je vais encore assez bien. J'ai les pieds complètement trempés et froids et un froid colossal aux genoux. J'espère que j'aurai le bonheur de sortir vivant d'ici, je me le souhaite, car on ne peut même pas y être enterré proprement...

*
* *

Quelques réponses reçues d'Allemagne ajouteront deux ou trois traits à ce tableau de l'armée allemande dans le secteur de Vaux.

Sur un mort cette lettre fut trouvée, toute maculée, gardée malgré sa date ancienne :

Cologne, 29-12 1915.

... Certes, mon cher Willy, il est bien triste le temps où nous vivons, et l'on ne peut encore en entrevoir la fin. Tu me dis de ne pas croire tout ce qu'écrivent les journaux. Mais penses-tu donc que nous croyons comme au début à l' « enthousiasme braillard » *(Hurra-Stimmung)* sur le front? Il y a un an on croyait entendre l'enthousiasme guerrier dans chaque chanson que chantaient les soldats. Mais aujourd'hui! Hier soir j'ai assisté par hasard au départ de 30 à 35 Landsturmiens. Cinq de ceux-ci étaient en train de chanter aussi bruyamment que possible : *Et je chante donc gaiement : Chère patrie, adieu!* Mais tous les cinq étaient aussi tellement ivres qu'ils durent se soutenir réciproquement. A cent mètres derrière le groupe, marchaient trois gendarmes qui veillaient à ce que l'enthousiasme ne devienne pas excessif à la gare. Voir de tels tableaux et lire ensuite dans les journaux les récits d'actes de courage, crois-tu qu'on y réfléchit seulement? Eh bien! oui, Willy, voilà ce que c'est que la guerre, la guerre salutaire qui devait venir, qui était nécessaire pour que le monde devienne meilleur. Il est drôle que depuis dix-sept mois de guerre, je n'ai pas encore pu découvrir

trace d'une amélioration même parmi les personnes de mon entourage immédiat!...

Sur des prisonniers, ces lettres furent saisies :

Heissen, le 24 mars 1916.

... Il vaut encore mieux maintenant être sur le front qu'ici, nous crevons de froid et il faut faire la queue depuis le matin jusqu'au soir et encore on rentre quelquefois à la maison les mains vides après avoir fait la queue toute la journée et on n'a rien à manger. C'est bien triste, mais, mon cher Fritz, vous tenez en pays ennemi, nous tiendrons ici aussi.

Strassburg (Prusse), le 20 mars 1916.

... Tu nous écris que vous avez dû sucer de la neige, tellement vous souffriez de la faim, ce n'est pourtant pas cela qui a dû vous rassasier. Oui, mon cher petit homme, il vous faut souffrir de la faim, mais crois-tu donc qu'il en est autrement ici?

J'arrête ici ces extraits (1). A quoi bon en publier davantage? D'autres lettres ne nous

(1) Lire pour les compléter : *Devant Verdun : l'aveu allemand* (extraits de lettres allemandes), par Louis Madelin (Plon-Nourrit et Cie, éditeurs).

apprendraient rien de plus sur l'état du soldat allemand devant le fort de Vaux. Nous y pourrions puiser à foison des plaintes sur les difficultés économiques. Que le soldat allemand qui se bat à Verdun connaisse par surcroît l'insécurité matérielle de ceux qu'il a laissés en arrière, c'est une trop juste punition de l'abominable fléau déchaîné par une nation, toute entière enivrée de sa force, qui ricanait quand Paris avait faim en 1870 et qui a voulu organiser la guerre de terreur, et c'est une brûlure de plus dans son enfer.

*
* *

Les soldats allemands appelaient le bois de Mort-Mare et le bois le Prêtre qui sont à l'ouest de Pont-à-Mousson, à la jonction des plaines de la Woëvre avec les ondulations de la Haye, l'un le *bois des Veuves,* l'autre le *bois de la Mort.* Quel nom donneront-ils à la région de Vaux?

C'est la 6e division du IIIe corps actif qui

attaqua au début de mars l'ouvrage d'Hardaumont. Les assauts du village et du fort de Vaux les 8, 9 et 10 mars, furent livrés par la 9e division de réserve du Ve corps.

J'ai cité, sans commentaires, interrogatoires et extraits de lettres. La preuve est faite par l'ennemi en personne : sur le sol français qu'il est venu fouler, notre artillerie et notre infanterie lui distribuent copieusement la mort ou lui imposent, quand il y échappe, une vie assez rude. C'est ce qu'il appelle sans doute une résitance *monstrueusement opiniâtre*.

Ce mot d'étonnement scandalisé et aussi l'attitude des prisonniers que j'ai vu interroger, et dont aucun, ou presque aucun, fût-il blessé, malingre, abruti, hideux, ne renonce à manifester son orgueil d'être Allemand, m'ont fait rechercher sur un carnet, où j'ai noté quelques pages de nos maîtres plus particulièrement propices à fournir un aliment à nos méditations de la guerre, une phrase de Fustel de Coulanges sur la façon d'écrire l'histoire en Allemagne. Les

historiens allemands, dit-il, « ne trouvent rien de plus beau dans l'histoire que cet empereur allemand qui campe sur les hauteurs de Montmartre, ou cet autre empereur qui va enlever dans Rome la Couronne impériale en passant sur le corps de quatre mille Romains massacrés sur le Pont-Saint-Ange. Mais que la France mette enfin un terme à ces perpétuelles invasions; que Henri II, Richelieu, Louis XIV, en fortifiant Metz et Strasbourg, sauvent la France et l'Italie de ces débordements de la race germanique, voilà les historiens allemands qui s'indignent et qui, vertueusement, s'acharnent contre les ambitions françaises. Ils ne peuvent pardonner qu'on leur interdise de commander aux autres peuples. C'est manie belligérante que de se défendre contre eux; c'est être conquérant que de les empêcher de conquérir. »

Les historiens allemands auront de quoi plus tard s'indigner contre la borne de Verdun qui brisa les os de tant de leurs soldats. Mais que, du moins, les historiens de chez nous, en retra-

çant les efforts surhumains dépensés, dans une résistance calculée et nécessaire, destinée à se changer ailleurs en offensive, au cours de la bataille de Verdun, exaltent chez les générations nouvelles l'orgueil d'être Français.

VIII

DU 30 MARS AU 31 MAI

Qui dira, jour après jour, l'épopée du fort de Vaux? Périodiquement relevées, les troupes se succèdent avec la même endurance dans le même enfer. Saura-t-on jamais, dans cette guerre aux épisodes innombrables, tous les traits dignes d'être fixés? Que de morts il faudrait réveiller et interroger!

Une foule anonyme a bâti, comme une cathédrale, les murs vivants de Verdun. Un corps, un nom qu'on cite feraient tort à ceux qui ne sont pas cités, s'ils n'étaient ici mentionnés parce qu'il faut revêtir de chair et d'os les exemples. Et d'avance, n'ayant pu tout savoir ni tout rassembler, je m'excuse de tant d'omissions involontaires.

Depuis qu'il a pris Douaumont dont il agite comme une cloche les syllabes sonores dans ses communiqués, l'ennemi, pour s'emparer de la ville, cherche à aborder la grande ligne de défense : Froideterre, Fleury, Souville. Vaux, fort et village, en est un des soutiens. Dès le 9 mars il battait les pentes du fort et les abords du village. Il continue de les heurter de front et, dans le même temps, il essaie son habituelle manœuvre d'enveloppement, en débouchant d'une part dans le bois de la Caillette et, d'autre part, en débordant le village de Damloup.

Au sud-est du fort, Damloup est comme une pointe à l'extrémité d'une jetée entre deux ravins, le fond de la Horgne qui le sépare du fort, et le fond de la Gayette qui descend du bois de la Laufée. Au nord-ouest, le village de Vaux, dont la partie est a été perdue, est bâti en bordure de la route de Dieppe, dans le ravin du Bazil dont il commande l'entrée. A 150 ou 200 mètres en remontant le ravin, on trouve une digue, puis un petit lac : l'étang de Vaux.

C'est là qu'aboutit le ravin des Fontaines, appelé par nos hommes *le ravin de la mort*, qui traverse le bois de Vaux-Chapitre. L'ennemi assiège le village, mais il tente aussi de descendre dans le ravin du Bazil en progressant dans le bois de la Caillette. Là, dans cette région tourmentée, coupée de futaies, de taillis, d'étroits vallons, de gorges, se livrera une lutte obscure et opiniâtre qui se prolongera durant des semaines et même des mois.

L'ennemi, à la fin de mars, a ramené du front de la Woëvre la 121e division. Il va utiliser contre Vaux ces troupes fraîches. Le 31 mars, après avoir effectué la veille une importante reconnaissance, il couvre d'obus le fort, le village et le ravin du Bazil. C'est le présage de l'attaque. Les communications téléphoniques sont coupées et les liaisons se font par coureurs, la région accidentée ne permettant pas, sauf sur le plateau du fort, l'usage des signaux. Les *flammenwerfer* précèdent les trois vagues d'assaut, fortes chacune d'un bataillon, qui déferlent successivement

sur le village. La première est foudroyée; les deux autres, au prix de sanglants sacrifices, réussissent à encercler les trois compagnies qui occupent encore la partie ouest.

Le 2 avril, le 1er bataillon du 149e régiment (commandant Maganiosc), qui occupe les abris du ravin des Fontaines, reçoit l'ordre de réoccuper le village. Au petit jour il se porte à la digue, où il se fractionne en trois groupes formés chacun d'une compagnie, la quatrième en soutien. Une compagnie a pour objectif la rue principale; une autre opérera plus au nord, entre la voie ferrée et le ruisseau, en liaison avec le 31e bataillon de chasseurs; la dernière plus au sud, par les jardins.

En quelques bonds, nos hommes ont atteint le village et se sont avancés jusqu'à l'église. Mais un barrage d'artillerie les isole et empêche les renforts de leur parvenir. Les agents de liaison qui réussissent à traverser ce barrage continu apportent des nouvelles d'abord exaltantes, puis de plus en plus inquiétantes. Les assaillants ont été contre-attaqués et sont submergés sous les

colonnes d'assaut. Sur la rive droite, dans les jardins, le lieutenant Vayssière qui commandait la compagnie a été tué et ses hommes ont reflué. Dans le village on se bat corps à corps. Tous les officiers des trois groupements sont tués, blessés ou capturés, et parmi eux le capitaine Toussaint qui commandait la 2e compagnie et qui, gravement frappé, encourageait encore ses hommes à ne pas se rendre. Des sous-officiers prennent leur place. L'ennemi flambe les maisons avec du pétrole. Le sergent Chef a rallié les survivants et, les groupant avec une section de mitrailleuses à la sortie du côté de l'étang, il s'est barricadé dans la dernière maison, a creusé une tranchée et arrêté l'ennemi. Au nord, le sergent Chapelle tient de même jusqu'à la nuit avec quelques éléments. On travaille à deux : l'un fait un trou, tandis que son camarade tire. Les pertes allemandes sont considérables. Un soldat qui les a vues disait : « — Il y en avait, chez eux, des allongés ! »

Si le village est perdu, sauf la dernière maison,

le chemin de la digue est barré. Mais, sur le revers nord du ravin, les Allemands ont réussi à se rapprocher de la voie ferrée.

Dès le lendemain, le 74e régiment reprend ces tranchées perdues de la Caillette et, continuant sa progression, il pousse ses postes d'écoute jusqu'à la crête du fameux Douaumont.

*
* *

Comment énumérer tant de combats presque ininterrompus, et tant de prouesses? Le 11 avril, l'ennemi attaque par deux divisions accolées sur un front de 3 kilomètres, du fort de Douaumont au fort de Vaux : il est repoussé. Le 15, nous l'attaquons (trois bataillons du 36e régiment et des éléments du 120e) entre le ravin de la Caillette et le ravin de la Fausse-Côte, et lui faisons près de 200 prisonniers. Le 19, reprise de l'attaque : la 81e brigade enlève un fortin rempli de cadavres et de blessés, fait 260 prisonniers dont 9 officiers, 4 aspirants et 16 sous-officiers,

et s'empare de mitrailleuses et de tout un matériel de lance-flammes. Vainement l'ennemi essaie de reprendre trois jours de suite l'offensive; il ne peut nous arracher les tranchées laborieusement conquises. Toute cette période d'avril nous est favorable dans la région de Vaux. Le général Nivelle, qui commande le secteur, a préconisé, d'accord avec les instructions du général en chef et du général Pétain qui commande l'armée, une défense active qui excite le moral des troupes et déjoue les intentions de l'adversaire. Satisfait du résultat obtenu sur les deux rives de la Meuse au cours des dernières opérations, le général Pétain, appelé le 30 avril par le général en chef à prendre le commandement du groupe des armées du centre, avant de remettre au général Nivelle le commandement de la IIe armée, adresse aux troupes un ordre du jour où il dit :

Une des plus grandes batailles que l'Histoire ait enregistrées se livre depuis plus de deux mois autour de Verdun. Grâce à tous, chefs et soldats, grâce au

dévouement et à l'abnégation des hommes des divers services, un coup formidable a été porté à la puissance militaire allemande.

Le 10 avril, reprenant après cinq siècles le mot de Jeanne d'Arc, il avait lancé le fameux : ON LES AURA.

*
* *

Un but excitant et précis est visé au cours du mois de mai : la reprise du fort de Douaumont. Quel soufflet serait ainsi appliqué sur l'orgueil allemand! Douaumont qui lui a fait emboucher la trompette épique; Douaumont, conquête trichée qu'il a badigeonnée de la gloire d'un assaut imaginaire; Douaumont reperdu, ce serait dans tout l'empire un cri de surprise et de colère. Et le 22 mai, à midi, nos bonshommes rentrent dans le fort de Douaumont. Soldats de la division Mangin, bataillons des 36e, 129e, 74e et 54e régiments, vous vous souviendrez de cette heure et de cette date où vous égalâtes les plus audacieux conquérants!

Le fort de Vaux les suivit de ses observatoires et les vit pénétrer par la brèche du sud. Il les aida de ses feux sur Hardaumont et la Caillette. Et ses murs qui sonnaient sous le bombardement ennemi semblaient tressaillir de joie, comme bondissaient les collines d'Israël, à la délivrance de son vieux compagnon.

Du fort de Vaux à l'Étang, les défenses qui jalonnent les pentes de la colline sont reliées par trois redoutes ou retranchements plus ou moins ruinés, R^1, R^2 et R^3 en style abrégé. Le capitaine Delvert qui, du 17 au 24 mai, occupe R^1 avec la 8e compagnie du 101e régiment, et qui le réoccupera du 31 mai au 5 juin, pendant la période critique, est un de ces officiers que la guerre a révélés à eux-mêmes en les retirant brusquement des carrières civiles dont ils étaient l'honneur. Normalien, agrégé d'histoire, homme d'étude et de réflexion, il est le contemporain, il était le camarade d'Émile Clermont, le romancier douloureux, délicat et subtil de *Laure* et d'*Amour promis,* qui, des spectacles de sang dont il avait l'instinc-

tive horreur, sut tirer un enseignement favorable à son élévation intérieure avant d'être tué dans une tranchée. Sa génération était à ce carrefour de tous les chemins de la jeunesse qui nous a tour à tour, tous ou presque tous, vus hésitants : la guerre, en lui confiant des hommes, l'aura préparé à diriger les intelligences. Il porte la Légion d'honneur et la croix de guerre. De taille moyenne, le teint hâlé, les yeux pleins de feu brillant sous le lorgnon, la voix sourde et le geste éloquent, il a pris l'habitude du dédoublement préconisé par Stendhal et ses disciples. Il s'analyse dans le temps qu'il agit. Il se voit agissant sans être incommodé par la présence de ce perspicace témoin. Ainsi retient-il les faits dans leur précision et leur signification ensemble. Les fonds de toile ne lui échappent pas ; il rétablit aisément le décor des épisodes qu'il brosse en peintre, à grands traits rapides et à couleurs chaudes. Des hommes comme celui-là seront, plus tard, d'admirables chroniqueurs. Aux heures les plus tragiques, il remarque la pose sculpturale d'un

grenadier, ou il est sensible à la caresse du soleil. Plus d'une fois j'aurai recours aux notes qu'il m'a laissé consulter : il y faudrait ajouter l'accent à la fois concentré et ardent de ses commentaires.

Dans la nuit du 17 au 18 mai, le capitaine Delvert gagne avec sa compagnie le retranchement R[1] par le ravin des Fontaines. En route, le commandant du bataillon qu'il relève le reçoit dans sa cagna et lui passe les consignes. « C'est, écrit-il, un homme grand, mince, d'une cinquantaine d'années, le visage glabre. Ce visage s'éclaire de deux beaux yeux d'intelligence et les lèvres se plissent d'un sourire d'ironie. »

En deux lignes voilà un portrait.

« Il nous reçoit, continue-t-il, de façon charmante. La conversation s'engage avec notre chef de bataillon.

« — Nous allons à la digue. Est-ce très marmité?

« — Mon Dieu ! répond avec beaucoup de flegme le commandant X..., un de mes officiers a compté

dans son secteur une moyenne de quatre obus par minute pendant toute une journée.

« — Et le chef de bataillon? Son poste de commandement?

« — C'est assez solide, mais on n'en peut pas sortir. Il donne sur un ravin perpétuellement battu.

« — Et d'où tombent ces obus?

« — Du nord, de l'ouest et de l'est. Il n'y a que du sud que l'on n'en reçoive pas, sauf quand nos 155 tirent trop court... *(Un silence...)* Et puis, vous savez, vous aurez des totos!

« — Des totos?

« — Oui! Quoi! des poux! Tout le monde en a.

« Nous sortons de la cagna et nous nous engageons dans le boyau qui mène au ravin des Fontaines. La désolation du paysage devient de plus en plus poignante. Les arbres, déjà, ne sont plus que des piquets. Pour comble, à certains endroits — comme il a plu — le boyau se change en canal : 40 à 50 centimètres d'eau. »

*
* *

Et les obus commencent de pleuvoir. Sauf du sud, en effet, il en vient de partout.

Le capitaine Delvert débarque enfin à son poste. Chaque jour, il dresse son bilan, comme l'officier de quart, sur un croiseur, fait le point. Voici ses journées du 18 au 24 mai. C'est le tableau de la vie qu'on mène dans la région de Vaux :

Journal du capitaine Delvert (18-24 mai).

Jeudi 18 mai. — *Ma tranchée de la voie ferrée domine le ravin de Vaux, lequel est troué comme une écumoire d'entonnoirs d'obus remplis d'eau.*

En avant, cette ruine, à soixante ou quatre-vingts mètres du village, c'est la « maison Ouest de Vaux » des communiqués.

Le village n'est plus qu'un monceau de murs croulants sur lesquels s'écrasent nos 155.

En face du poste de commandement est le fort de Vaux. Au nord et à l'est les tranchées boches l'entourent.

Rien ne saurait rendre la désolation de ce paysage. A cette heure (dix-neuf heures) il est enveloppé de la douce et chaude lumière pourprée du couchant. Les croupes apparaissent dénudées, sans un brin d'herbe. Le bois Fumin est réduit à quelques piquets qui hérissent sa croupe, comme ce bois de « la Main de Massiges » que les troupiers avaient surnommé « la Chenille ». Le sol a été tellement remué par les obus que la terre est devenue meuble comme du sable et que les trous d'obus y font maintenant des effets de dune.

Tout à coup, la canonnade qui s'était un peu calmée se déchaîne. Nous comptons en une minute huit obus boches sifflant sur nos têtes.

Sur la croupe de Vaux, pourprée par le couchant, les nuages noirs de nos 155 s'élèvent de tous côtés. C'est un concert infernal.

Le poste de commandement est un trou d'obus recouvert de quelques poutres et d'un peu de terre.

Sous le sol, sont des cadavres, peut-être ceux que l'obus a enterrés.

On couche là-dessus — la tête appuyée sur le sac.

Les hommes sont empilés dans des niches qui ne les protégeraient certes pas de la pluie.

Attendons!

Vendredi 19. — *La canonnade ne cesse ni jour, ni nuit. On est assourdi, comme hébété.*

Aujourd'hui, depuis dix-huit heures, les pentes de Vaux disparaissent sous nos obus.

On les voit d'ici tomber juste sur les lignes blanches que font dans la terre les tranchées et les boyaux boches.

La nuit, sous les étoiles, de nos premières lignes au fond du ravin montent des fusées vertes : « Allongez le tir! Allongez le tir! » crient nos pauvres camarades.

Et d'autres appels s'élèvent de tous côtés.

Fusées rouges sur le plateau d'Hardaumont. « Nous sommes attaqués! Tirez! Tirez! Camarades! Barrez la route devant nos tranchées! »

Fusées rouges du fort de Vaux! Fusées rouges, là-bas, au loin, derrière Fumin. Que d'appels désespérés sur cette terre sombre!

Cependant que des lignes boches partent d'autres fusées, des fusées éclairantes, celles-là, qui jaillissent des ténèbres à tout instant pour veiller à ce qu'aucune pelletée de terre ne soit remuée par les victimes désignées à l'écrasement des obus.

Le sifflement des projectiles qui se croisent en tous sens au-dessus de nos têtes est tel qu'on se croirait au bord de la mer, les oreilles bourdonnantes de la houle des flots soulevés. Le fracas des éclatements ponctue la tempête de coups de foudre s'écrasant en un tonnerre continu.

Samedi 20 (vingt-trois heures). — *Le lac sombre étend ses eaux mornes jusqu'aux trois croupes qui ferment l'horizon. La lune tend sur ce lointain comme un voile d'argent où les collines s'estompent en points plus sombres. Au pied de nos tranchées, elle verse sur le marais du ravin sa lumière mouvante ainsi qu'un îlot aveuglant parmi les frissons de l'eau.*

A droite, sur la digue, une théorie d'ombres funèbres glisse en silence.

C'est la relève qui passe.

Sans heurt, d'un pas continu, elle monte vers le plateau d'Hardaumont, où s'écrasent nos obus, d'où sans cesse s'élèvent dans le ciel les gerbes blanches, rouges ou vertes — feu d'artifice de ceux qui vont mourir.

Dimanche 21 mai. — *Le beau temps continue. La canonnade aussi.*

Minuit.

Les Boches nous ont envoyé ce soir à la tombée de la nuit des gaz lacrymogènes. Désagréables au possible, ces gaz. Les yeux piquent : on pleure; on suffoque; la tête est lourde. Quel supplice!

La canonnade fait rage.

Le 124e doit attaquer tout à l'heure sur les pentes de Vaux en avant de R[1]. Tout mon monde est à son poste de combat. La colline qui domine le fort de Vaux allonge sa ligne sombre sous le disque à demi rouge de la lune. Il vient se refléter au bas, immo-

bile, dans les marais, au pied de nos tranchées.

Une brume argentée enveloppe l'horizon, le fort, le ravin et le lointain profond où s'enfonce la Woëvre.

Auprès de moi, à droite et à gauche, je vois, au-dessus de la tranchée, étinceler sourdement, dans l'ombre, les casques des hommes. Je songe à la plate-forme d'Elseneur et aux sentinelles qui s'y relèvent dans la nuit.

Les sentinelles, ici, ne se relèvent pas. Sous ces casques deux yeux veillent, fouillent le ravin et le talus, le ballast de la voie ferrée. De tous côtés jaillit la flamme fauve des obus qui s'écrasent. Les éclats retombent en pluie bruyante dans les marais : d'autres viennent avec un ronflement de toupie se planter dans la tranchée.

La lutte obscure et sinistre continue.

A une heure cinquante, la canonnade devient plus intense. La fusillade, les mitrailleuses crépitent. C'est dans la nuit un fracas confus que répète l'écho de la vallée.

Des fusées rouges partent sans cesse des lignes

allemandes. Sur le parapet, l'œil au guet, le fusil au poing, nous sommes les témoins, muets d'horreur, d'un combat mystérieux dont nous entendons le fracas sans voir les acteurs. Des fusées vertes jaillissent de nos tranchées : « Allongez le tir », tandis qu'une mitrailleuse boche crépite à coups secs et précipités.

Encore une que la préparation d'artillerie a oubliée.

La vallée s'emplit d'une vapeur opaque, faite de poussière et de fumée, et à travers laquelle on ne distingue plus rien.

Sur le plateau d'Hardaumont, le petit jour commence à poindre.

Mais la lutte ne s'apaise point. Elle fait rage, de plus en plus violente, dans ce brouillard que rayent les fusées et d'où jaillissent sans cesse les flammes rouges des éclatements. De tous côtés les balles sifflent autour de nous. Les petits de la classe 16, dont c'est le baptême du feu, se pelotonnent contre le parapet. Officiers et sous-officiers, le fusil à la main, nous les exhortons. Bientôt chacun fait son carton sur les Boches que l'on voit — maintenant

le jour est levé — refluer le long des pentes de Vaux.

Lundi 22 mai. — *Un culot de 130 est entré dans mon trou, a brisé la jambe de mon ordonnance et s'est aplati à côté de ma tête.*

Onze heures. — *Contre-attaque allemande sur la tranchée que le 124e a prise ce matin. Des détachements boches traversent les pentes. Nous les tirons; on les voit s'aplatir, puis reprendre le pas de course. En voici un qui reste allongé. Il a dû être touché. Braves soldats tout de même, ces gens-là.*

Ils sont arrivés à la tranchée. On se bat à la grenade. Un feu effroyable foudroie Fumin par où doivent arriver en renfort d'autres unités du 124e.

A notre gauche, Douaumont est repris depuis ce matin.

Mercredi 24 mai, une heure du matin. — *Cette fois, c'est bien l'enfer. Il fait une nuit d'encre. Le vallon semble un gouffre géant entouré de collines fantastiques, masses sombres de ténèbres aux con-*

tours indécis. Au fond du gouffre, les flaques d'eau du marais miroitent mystérieusement dans le noir. Des vapeurs sombres montent sans cesse avec un fracas effroyable; des lueurs rouges et blanches s'entre-croisent, faisant brusquement jaillir de l'ombre des montagnes de ténèbres qui paraissent un instant cerclées de lumière et rentrent aussitôt dans la nuit.

A travers l'air lourd, irrespirable de poussière et de fumée, ce ne sont que glissements invisibles, sifflements, rugissements, craquements effroyables d'où jaillissent des flammes, et cela inlassablement.

Est-ce le Crépuscule des Dieux? Le Göterdämmerung qui hanta l'imagination grandiose de leur géant barbare? La terre s'entr'ouvrant et l'effondrement dans un abîme de feu de ce monde sauvage dont la gueule monstrueuse a failli dévorer l'humanité? — Non. — Ce n'est qu'un épisode de cette guerre : la contre-attaque allemande sur R^1.

Une ligne de communiqué, peut-être.

Huit heures. — *Les pentes de Vaux paraissent plus sinistres encore qu'auparavant.*

Le long de la tranchée allemande disputée, des corps raidis, en capote bleue, des casques, des traînées noires. Le sol par endroits semble brûlé. Un cadavre a été dépouillé de sa capote.

On voit ce dos nu au soleil...

Chaque épisode de la bataille se relie à l'ensemble des opérations. L'attaque de Douaumont aura sa répercussion immédiate. La bataille, sur le front de Verdun, est en fonction de la bataille unique qui se livre sur tous les fronts. Ainsi l'îlot assiégé de Vaux va-t-il fixer l'attention du monde entier.

Nos troupes n'ont pu se maintenir dans le fort de Douaumont dont elles n'occupaient que la superstructure et une partie des casemates. Le 24 mai, une contre-offensive allemande a réussi à envelopper et reprendre l'ouvrage. Dès lors l'ennemi ne cesse plus d'attaquer. Il semble que l'audacieuse entreprise du 22 mai ait excité

sa fureur comme une bande de toile rouge un taureau. Il a failli perdre Douaumont : un tel affront le détermine à se ruer contre Verdun avec une violence accrue. Il lance à l'assaut tout un corps nouveau, le Ier corps bavarois. Les 25, 26 et 27 mai, il fonce sur la ferme de Thiaumont, dans la direction de Froideterre. A partir du 31 mai, il oblique sur sa gauche et, se précipitant sur le fort de Vaux, il ne consentira plus à se laisser détourner de la proie qu'il convoite et qu'il croyait déjà tenir trois mois auparavant.

Son plan sera de déborder le fort à l'ouest par le ravin du Bazil et le ravin des Fontaines, et à l'est par Damloup.

A la date du 31 mai, notre ligne remonte encore au delà du ravin du Bazil pour contourner, dans le bois de la Caillette, le saillant d'Hardaumont qui nous appartient. Puis elle revient franchir le ravin sur la digue, passe devant les retranchements R^3, R^2 et R^1, enveloppe le fort à 200 mètres à peine de la contrescarpe, des-

cend dans le fond de la Horgne pour s'allonger en pointe au village de Damloup et revenir en arrière dans le fond de la Gayette devant la Laufée.

Le saillant d'Hardaumont et le village de Damloup sont en flèche et leur défense est précaire. Les retranchements sont bouleversés. Quelle barrière peut encore offrir le fort?

LIVRE III

L'ÉTREINTE

I

LA PIERRE ET L'HOMME

Dans quel état est-il, ce pauvre fort de Vaux qui, depuis le 21 février, depuis cent jours, reçoit sa ration quotidienne d'obus : dix mille en moyenne pour la région, et de tous les calibres, mais principalement des plus gros, du 210, du 305 et jusqu'à du 380? Il doit être martelé, pilé, écrasé, concassé, nettoyé, pulvérisé : inutilisable et inhabitable, peut-il être autre chose qu'un amas sans nom de pierre et de terre, de débris de toutes sortes changés en poussière ou en cendre? Où l'artillerie de l'empereur Guillaume a convenablement travaillé, on assure qu'il ne reste rien. « L'herbe ne pousse plus où mes chevaux passent », proclamait Attila.

De fait, l'aspect extérieur du fort est lamen-

table. Les superstructures sont tout à fait détruites et le dessus n'est plus qu'un chaos.

L'entrée par le sud s'est écroulée et dès longtemps ne sert plus. Pour pénétrer à l'intérieur on passe soit par le coffre double du nord-ouest, soit par le coffre simple du nord-est.

Le coffre double est écrasé, mais une issue a été aménagée à l'usage des troupes qui se succèdent dans le secteur à l'ouest du fort (courtine, tranchée de Besançon). La gaine qui le relie aux bâtiments est fissurée près de la descente dans le fossé et crevée près de la caserne.

De même le coffre simple nord-est a été percé vers l'extérieur et fournit un passage aux éléments qui tiennent les tranchées est et nord (tranchées du Fort et de Belfort).

Ces deux entrées, qui sont du côté du trapèze le plus rapproché de l'ennemi, favoriseront l'assaillant. C'est par là qu'il s'introduira. Mais peut-il s'attendre à une résistance dans une telle ruine? La tourelle de 75 a beaucoup souffert; sa communication avec la caserne est obstruée. L'en-

semble n'est pas utilisable. Les deux observatoires cuirassés ont résisté, mais on ne peut y introduire des mitrailleuses. Le coffre simple du sud-ouest est en assez bon état : sa communication, qui avait été bouchée, a été rétablie : il n'a pas d'ouverture extérieure. La caserne enfin est fissurée, mais tient bon. Une garnison peut s'y abriter.

Le double réseau de fil de fer qui ceinturait le fort est en morceaux, ou enfoui dans les trous d'obus. On ne saurait compter sur la résistance des contrescarpes et des escarpes et du fossé qui les sépare : les murs ébréchés ont coulé et le fossé, à demi comblé, n'est plus un obstacle.

Tel est ce tronçon de fort, ce moignon de défense que l'ennemi aborde. Le 9 mars, quand il l'assiégea, il rencontrait encore devant lui du fil de fer, des remparts, des parapets, des abris de mitrailleuses. Maintenant, s'il parvient à l'atteindre — et il le touche presque, il n'en est pas à 200 mètres — il peut monter dessus sans acrobatie, et pour entrer dedans il trouve,

béantes de son côté, les deux issues des coffres nord. Maintenant il n'y a plus rien, en dehors des tranchées bouleversées qui sont en avant et sur les flancs, pour s'opposer à son envahissement. Plus rien que des hommes qui attendent la tempête, comme des marins résolus à ne pas abandonner leur vaisseau désemparé.

La garnison a pour chef le commandant Raynal, du 96e régiment d'infanterie, qui, blessé, n'a pas voulu attendre sa guérison pour reprendre du service. Né à Bordeaux où son père était bottier, le 7 mars 1867, d'une famille originaire de Montauban, le futur défenseur de Vaux fait ses classes au lycée d'Angoulême, puis s'engage au 123e régiment le 15 mars 1885. Cinq ans plus tard, il entre à l'École de Saint-Maixent, en sort sous-lieutenant le 1er avril 1891 avec le n° 1 sur 328. Capitaine lorsque la guerre éclate, il est nommé chef de bataillon le 24 août 1914. Comment il a commandé son bataillon, une citation à l'ordre de l'armée le montre : *Commandant l'avant-garde de son régiment le 14 septembre 1914 et ayant pris*

le contact dès le matin à faible distance de l'ennemi fortement retranché, a immédiatement établi son bataillon sur les points d'appui et l'y a maintenu énergiquement sous le feu de l'infanterie, des mitrailleuses et de l'artillerie lourde allemandes. Blessé sérieusement dans l'après-midi, a conservé le commandement de son bataillon, se tenant sur la première ligne pour y assurer la direction du combat, dans un terrain difficile et couvert, jusqu'à ce qu'une trop grande perte de sang l'obligeât à se retirer. » A Crouy, le 14 septembre, une balle de mitrailleuse lui a labouré la poitrine du côté gauche. Chevalier de la Légion d'honneur du 11 juillet 1900, il est promu officier le 11 janvier 1916 avec ce libellé : « *Officier supérieur de haute valeur morale et militaire. Blessé grièvement le 14 septembre 1914, est revenu au front où il n'a cessé de rendre les meilleurs services; blessé à nouveau très grièvement le 3 octobre 1915 alors qu'il procédait avec sang-froid et méthode à la reconnaissance du secteur de son bataillon.* »

Il a reçu à Tahure, en Champagne, sa seconde

blessure : un éclat d'obus à l'abdomen lui a brisé la crête de l'os iliaque avant de ressortir par le dos.

Trop mal remis encore pour pouvoir assurer un commandement actif, il a demandé un poste où il y eût peu à bouger et beaucoup à risquer. — Vous commanderez un fort de Verdun. — Le commandant fait la grimace : il préfère le terrain découvert. — Le fort le plus exposé. — Lequel? — Vaux évidemment. — Alors, va pour Vaux.

Et le voilà parti. Tel est l'homme à qui sont confiées les destinées du fort. Sa troupe se compose d'une compagnie du 142e régiment, la 6e, sous les ordres du lieutenant Alirol (120 fusils), d'une compagnie de mitrailleurs du 142e (lieutenant Bazy), d'une trentaine d'artilleurs, d'une dizaine de soldats du génie, d'une vingtaine d'infirmiers, brancardiers et téléphonistes, d'une vingtaine de territoriaux pour les corvées. Au total, de 250 à 300 hommes. Mais c'est là le chiffre normal, réglementaire de la garnison. Tout de suite il s'augmentera d'une cinquantaine de

mitrailleurs du 53e régiment, puis des blessés qu'on apportera au poste de secours, puis des éléments du 101e et du 142e régiments qui, protégeant le fort en avant et sur les flancs, reflueront à l'intérieur par les ouvertures des coffres sous la poussée ennemie. Dès le 2 juin, il s'enflera et, de 250, s'élèvera bientôt à plus de 600, ce qui aggravera les difficultés déjà si grandes de la défense. En effet, si les ravitaillements en munitions, génie, service de santé, sont largement suffisants, les approvisionnements en vivres ont été prévus pour une durée de quinze jours, mais pour une garnison de 250 hommes. Les citernes ont bien été remplies, mais les troupes du secteur qui l'ont su n'ont pas manqué de considérer le fort comme un point d'eau, providentiellement aménagé contre la soif si terrible à supporter sur ces pentes arides et battues. Les commandants du fort ont eu sans cesse à lutter contre cette tendance : pendant le mois de mai, ils ont réussi néanmoins à créer une réserve. Cette réserve a été apportée par des hommes de corvée

porteurs de bidons de deux litres : corvées héroïques et parfois tragiquement interrompues. Au 29 mai, elle s'élevait à peine à deux ou trois mille litres. La garnison normale, dès le début rationnée, aurait trouvé là des ressources pour une durée de dix à douze jours, et même davantage. Elle sera débordée par les arrivants dès le premier jour. L'eau ne tardera pas à manquer et la soif sera la plus cruelle souffrance de la défense de Vaux.

Cependant la garnison est prête, et le commandant Raynal attend.

II

L'ÉTREINTE SE RESSERRE A L'OUEST (1er JUIN)

Dès le 31 mai le bombardement sur nos premières lignes de la Caillette et sur le ravin du Bazil, sur le bois de Vaux-Chapitre, le fort et toute la région de Vaux, sur Damloup et la Laufée, dépasse dans de telles proportions le pilonage accoutumé, que l'on s'attend à une offensive. Sur quel point se déclanchera-t-elle? Sur l'ensemble de ce front, ou sur un étroit secteur? Fidèle à sa tactique qui est d'avancer successivement l'une et l'autre épaule, l'ennemi n'attaque qu'à l'ouest du fort. Il limitera ses objectifs au saillant d'Hardaumont que nous tenons encore, à la lisière du bois de la Caillette, au ravin du Bazil où passe la voie ferrée, à l'étang et à la digue, enfin au bois Fumin, partie du bois de Vaux-Chapitre qui est à

l'est du ravin des Fontaines. S'il parvient au bois Fumin, il emportera aisément la série des retranchements R^3, R^2 et R^1 qui défendent les pentes au-dessus de l'étang de Vaux jusque près du fort. S'il s'empare des retranchements, le fort débordé tombera à son tour. Peut-être une journée lui suffira-t-elle pour opérer ce mouvement tournant qui lui livrera le fameux *fort cuirassé* dont la fausse conquête avait, le 9 mars, fait tressaillir d'orgueil l'Allemagne. En trois mois, ce malheureux fort a été réduit en poudre. N'importe : il porte un nom retentissant et sa prise ne doit offrir aucune difficulté : quels hommes s'enfermeraient dans un tel abri? Et pour en finir l'ennemi lance, entre le bois de la Caillette et le fort, la 1re division (moins le 3e grenadiers), devant le fort la 50e division, et entre le fort et Damloup une division combinée comprenant le 3e grenadiers de la 1re division, les 126e et 105e régiments du XVe corps. A l'importance des effectifs engagés — encore devra-t-il les renforcer dès le 5 juin, avec la 2e brigade du corps alpin — il montre tout le

prix qu'il attache à cette proie déjà tant blessée.

Notre défense hors du fort est ainsi disposée : au saillant d'Hardaumont (bois de la Caillette) un bataillon du 24e régiment; de la digue au retranchement R^1 le 1er bataillon (commandant Fralon) du 101e régiment (une compagnie à la digue, une compagnie — la 3e, lieutenant Goutal — à R^3 et R^2, un peloton à chaque redoute) ; de R^1 à l'ouest du fort, le 2e bataillon (commandant Casabianca) du 101e (la 8e compagnie, capitaine Delvert), à R^1, la 7e en crochet défensif devant et à gauche du fort.

La chaîne se continue par le 142e régiment (colonel Tahon) qui a fourni au fort sa garnison et qui occupe, devant et à l'est, la tranchée de Belfort avec son 2e bataillon (commandant Chevassu) : les 7e et 8e compagnies dans la tranchée de Belfort, les deux autres en soutien au sud-est. Le 1er bataillon (commandant Mouly) occupe le village en flèche de Damloup avec trois compagnies, la 4e tenant en arrière la batterie de Damloup et la tranchée de Saales qui, de la

batterie, rejoint le village. Enfin le 3e bataillon (commandant Bouin) est chargé, plus à l'est, du secteur de Dicourt et de l'ouvrage de la Laufée. Des relèves ou des renforts compléteront la défense.

Le 1er juin, à huit heures, l'ennemi, après son intense préparation d'artillerie, attaque ce saillant d'Hardaumont que nous tenons encore au nord du ravin du Bazil où passent la voie ferrée et la route de Fleury à Vaux. De la redoute R1, sur les pentes du plateau qui porte le fort de Vaux, le capitaine Delvert est aux premières loges pour suivre l'action qui se déroule en face de lui, de l'autre côté du ravin. Il voit les fantassins allemands sortir comme des fourmis quand on a frappé du pied une fourmilière. Les voici qui dévalent sur notre tranchée du saillant. Ils sautent dedans. La fumée blanche qui en sort indique qu'il s'y livre un combat à la grenade. Des essaims de capotes bleu clair essaient plus loin de regrimper les pentes du bois de la Caillette déjà inondées de soleil : ils refluent en désordre

sur le ravin de la Fausse-Côte et redescendent vers l'étang. Les obus éclatent au milieu d'eux, mais presque personne ne tombe. Puis les Allemands, en colonne par un, se glissent le long de la voie ferrée. Nul doute : le saillant est perdu et ils tiennent le ravin.

Ils continuent de défiler jusqu'au talus de la voie ferrée. En nombre toujours grossissant, ils arrivent à la digue, ils la franchissent. Et ils abordent le bois Fumin et les retranchements. Ces retranchements ne sont plus guère que des trous d'obus reliés entre eux, sauf R^1 qui garde encore un air fortifié avec ses murs en ciment armé et son haut talus. A midi, R^2 et R^3 subissent l'assaut : leur résistance, enfin, arrête l'ennemi dont mitrailleuses et fusils fauchent les vagues. Toute « larve grise qui rampe sur les pentes de Fumin » est aussitôt repérée et fusillée. Tout de même, l'ennemi est venu bien près : on a pu lui prendre sur place un lieutenant, un aspirant et quatre soldats du 41e régiment d'infanterie.

Il ne s'arrêtera pas si près du but, malgré ce sanglant échec. Un bataillon remplace le bataillon détruit. A deux heures de l'après-midi, nouvel assaut qui se prolonge avec des alternatives d'avance et de recul. La lutte est chaude dans les boyaux et les tranchées à demi comblés, à la grenade, à la baïonnette, corps à corps. Mais à trois heures, les deux retranchements sont perdus. Ce qui s'est produit à la digue, personne n'est revenu le raconter. Ce qui s'est passé à R^2 et R^3 occupés par les deux pelotons, une carte postale du lieutenant Goutal qui les commandait, adressée d'un camp de prisonniers au colonel Lanusse, commandant le 101e régiment, et datée du 5 juin, mais retardée dans son envoi, est venue l'apprendre un mois plus tard.

J'ai rencontré le colonel Lanusse comme il venait de débarquer dans un cantonnement de repos, un petit village souriant au bord des vallons tourmentés de l'Argonne. Il sortait d'une période de tranchées : ayant posé sa vareuse à cause de la chaleur, il accordait un piano qu'il avait décou-

vert chez un habitant. Cette bonne fortune est rare pour un amateur de musique. Une flûte, un violon, posés sur une table, attendaient les artistes, et aussi la partition d'un trio classique.

— Vous le voyez, me dit-il, *musica me juvat.*

— Ou *delectat*, répondis-je en pieux souvenir de ma grammaire latine.

Avec la même simplicité, il évoqua pour moi la terrible semaine où son régiment s'illustra. La carte du lieutenant Goutal l'a réjoui comme une marche guerrière, mais ne l'a pas étonné. Il était sûr que les choses avaient dû arriver ainsi. Et s'il appuya sur le rôle de tel ou tel de ses officiers, il se hâta de rendre justice aux autres. Sauf lui-même, il me cite tout son monde. Voici donc le témoignage du lieutenant Goutal qui, en quelques mots laconiques, résume la défense de R^2 et R^3 :

Blessé le 1er juin. Ai été ramassé par Allemands et emmené ici. Avons scrupuleusement exécuté ordre donné « ne pas reculer d'un pouce sous aucun prétexte ». C'est ainsi qu'isolés, tournés de toutes

parts, nous avons succombé sous le nombre. Je suis tombé l'un des derniers, frappé en plein ventre par une balle tirée à dix mètres de distance. Le lieutenant Huret, le bras droit fracassé. Le sous-lieutenant Pasquier, blessé. L'adjudant Farjou, la main droite broyée et la cuisse gauche traversée par une balle. L'aspirant Tocabens, cinq éclats d'obus dans le corps. Le sergent Lecocq, tué d'une balle en plein front. Le reste de la compagnie à l'avenant. Cette énumération, plus qu'aucun commentaire, vous dira comment nous avons compris notre devoir et satisfait l'honneur.

Je vous signale la vaillante conduite du lieutenant Huret, de l'aspirant Tocabens et spécialement de l'adjudant Farjou, sur la poitrine duquel la médaille militaire serait bien placée.

Après chaque assaut, c'est la même litanie émouvante des chefs et des gradés blessés ou morts.

La première carte écrite le 5 juin par le lieutenant Goutal du lazaret où il est soigné est

adressée à son colonel; la seconde est pour sa femme, à Toulouse : « Combattant sous Verdun depuis vingt jours, lui dit-il, ai été blessé d'une balle au ventre. Ai été ramassé sur champ de bataille par Allemands et emmené prisonnier. Docteur estime qu'il m'en tirera. Confiance ! suis tombé en brave, l'honneur est sauf. Mais suis navré, car désormais croix de guerre impossible... »

Un mois plus tard, le 13 juillet, il donne plus de détails, mais la même pensée l'agite : « Ces braves gens, dit-il de sa compagnie, se sont fait presque tous tuer ou blesser sur place, et pas un officier n'est sorti indemne de la bataille. » Puis il ajoute : « Comment ma blessure n'a-t-elle pas été mortelle? C'est encore un bienfait de la Providence. Enfin ce sera l'orgueil de ma vie de n'avoir pas cédé un pouce de terrain et d'être tombé sur la position que le pays m'avait confiée. Tout cela, vois-tu, fait oublier la souffrance et grandit la mémoire de tous les braves qui sont morts autour de moi... »

Enfin, au mois d'août, on le devine remis de

sa blessure et plein d'espoir. Il demande aux siens, gentiment, quelques cigares à dix centimes, « de ces bons cigares de la douce France d'où monte, fine et narquoise, la fumée bleue qui reflète comme un coin du ciel miré dans nos belles eaux limpides où se regardent nos coteaux, nos grands bois, notre terre chérie avec ses vingt siècles de gloire, d'honneur et de foi, la France enfin pour qui, avec tant de joie, moi et tant d'autres nous avons donné le meilleur de notre sang. » Pour supporter l'exil, sans doute écrira-t-il des vers. Ne convenait-il pas de citer ces lettres d'un prisonnier avant de revenir à la journée du 1er juin?

Au cours de cette journée du 1er juin, les coureurs, presque tous volontaires, assurèrent les liaisons avec un dévouement inlassable. L'un d'eux arrive au poste de commandement du bois Fumin, franchissant — par quelle chance ! — un tir de barrage très serré.

— Tu aurais pu attendre quelques instants, lui dit paternellement le colonel.

Mais il montre l'enveloppe.

— Mon colonel, il y avait écrit : *urgent*.

Deux autres sont envoyés du régiment au poste de la brigade. En route, l'un d'eux est tué par un 105 qui supprime avec lui le pli dont il était porteur. Son camarade retourne au poste du colonel, réclame une copie du pli et repart pour remplir sa mission.

Maîtres des deux retranchements, les Allemands s'avancent dans le bois Fumin. Il leur faut maintenant forcer R^1, la redoute la plus rapprochée du fort, et ils aborderont alors le fort par l'ouest et même par le sud. Notre surprise et sa hardiesse le lui livreront peut-être sans coup férir.

Cependant le colonel du 101e, en bon chef d'orchestre, accorde ses dispositions de combat. Il place ses réserves en barrage dans le bois, cherche et trouve sa liaison au ravin des Fontaines et creuse la terre pour s'y mieux agripper. Toute la nuit suivante il fera travailler ses hommes sans relâche, profitant de l'indécision sur les lignes qui paralyse l'artillerie ennemie, pour se couvrir et organiser son front entre R^1 et le ravin.

Car la redoute R[1] est assiégée dès le soir du 1er juin. Deux mitrailleuses qui battent les pentes calment l'audace ennemie : « Devant leur champ de tir, on voit des groupes de corps gris étendus sur la terre... » Dans nos tranchées le spectacle est déjà tragique : « Partout les pierres sont ponctuées de gouttelettes rouges. Par place, de larges mares de sang violet et gluant restent figées. Dans le boyau au milieu du passage, sur le parados, au grand soleil, des cadavres gisent, raidis dans leurs toiles de tente sanguinolentes... Partout des amas de débris sans nom : boîtes de conserves vides, sacs éventrés, casques troués, fusils brisés, éclaboussés de sang. Au milieu d'un de ces horribles tas s'étale une chemise toute blanche et dégouttante de sang rouge. Une odeur insupportable empeste l'air. Pour comble, les Boches nous envoient quelques obus lacrymogènes qui achèvent de rendre l'air irrespirable. Et les lourds coups de marteau des obus ne cessent de frapper autour de nous. »

Ce tableau est vu le soir du 1er juin par le capitaine Delvert qui commande la défense de R[1].

R^1 va résister jusqu'au 8 inclus. R^1 ne sera pris que dans la nuit du 8 au 9. Comme un artiste ébauche une maquette avant de tailler dans le marbre la statue, la défense de la redoute est une image en raccourci de la défense du fort. Cet épisode de la redoute, mieux vaut ne pas en couper le récit et le suivre d'un bout à l'autre en empiétant sur l'avenir. R^1, d'ailleurs, se bat isolément, ne sait pas ce qui se passe à sa droite, ni à sa gauche, ignore la vie ou la mort du fort dont il croit protéger un des flancs quand l'ennemi réussira à passer entre le retranchement et la contrescarpe. Celui qui a mené la résistance a, pour en être l'historien, une autorité particulière. Voici donc, en partie, les admirables notes du capitaine Delvert, du 2 juin jusqu'au soir du 5 où il fut relevé :

Journal du capitaine Delvert (2-5 juin).

Vendredi 2 juin. — *Nuit d'angoisse perpétuellement alertée. Nous n'avons pas été ravitaillés hier.*

La soif surtout est pénible. Les biscuits sont recherchés... Un obus vient de faire glisser ma plume. Il n'est pas tombé loin. Il est entré dans le poste de commandement par la porte et a broyé mon sergent fourrier, le pauvre petit C... Tout a été ébranlé. J'ai été couvert de terre. Et rien! Pas une égratignure.

. . . . . .

Vingt heures. — *Les Boches d'en face sortent de leur tranchée. Ici, tout le monde est au créneau. J'ai fait distribuer à tous des grenades, car à la distance où nous sommes le fusil est impuissant.*

Les voilà!

— En avant, les enfants! Hardi!

S... coupe les ficelles et nous les expédions.

Les Boches nous répondent par des grenades à fusil, mais qui portent trop loin. Ceux qui sont sortis, surpris par notre accueil, regagnent Sarajevo en vitesse — sauf ceux qui restent de place en place, parfois par groupes, étendus sur la plaine.

De Sarajevo (la tranchée de Sarajevo, occupée par l'ennemi, est à 50 ou 60 mètres à peine de la re-

doute), on voit des ombres sortir précipitamment et se diriger vers l'arrière : sans doute la seconde vague qui se dérobe.

— Aux fusils, les enfants, feu de poursuite !

Ch... lance une fusée rouge. Si nous avions un tir de 75 maintenant, ce serait parfait.

Tout à coup, des flammes fusent derrière nous, avec des torrents de fumée blanche et noire. Ce sont de véritables jets de flammes. Pas de doute! Ils ont forcé à droite et nous lancent ici des liquides enflammés...

Mais voilà que de l'incendie montent des flammes vertes et rouges. Je me rends compte. C'est mon dépôt de fusées qui flambe. A un pareil moment! Heureusement que les Boches ont été soignés. Des malheureux dévalent sur la droite en criant. Quelques hommes s'émeuvent auprès de moi et quittent le créneau.

— A vos places! N... de D...! Et vous, tas de gourdes! vous f... le camp parce que deux fusées flambent!

En moins de deux minutes l'ordre est rétabli.

Les flammes montent et bouillonnent sans cesse, dans la nuit, au milieu des obus. A tout moment une nouvelle fusée lance son jet de flammes.

L'incendie gagne le poste de commandement d'où bientôt sortent deux langues de feu. Il nous faut d'abord sauver les grenades qui sont à proximité. Un sac de cartouches est resté dans le brasier, car on entend le crépitement. Le terrible est que les murs sont faits de sacs à terre et alimentent eux aussi le foyer. Et les obus, et les balles qui ne cessent de siffler.

Enfin! Toutes les caisses de grenades sont déblayées. Le feu, sur lequel tombent les pelletées de terre, diminue d'intensité.

Heureusement les Boches ont été calmés par nos grenades. Il est vrai que maintenant il nous faut en aller chercher d'autres si l'on veut résister à une autre attaque. On en a vidé près de vingt caisses.

Vingt-deux heures. — *Un homme arrive du poste du colonel avec cinq bidons d'eau — dont un vide — pour toute la compagnie. Ce sont des bidons de*

deux litres. Cela fait neuf litres — à peu près — pour 60 hommes, 8 sergents, 3 officiers.

L'adjudant fait devant moi, avec une parfaite équité, la distribution de cette eau, qui sent le cadavre.

Samedi 3 juin. — *Il y a près de soixante-douze heures que je n'ai pas dormi.*

Deux heures trente. — *Les Boches attaquent à nouveau :*

— Du calme, les enfants! Laissez-les bien sortir! On a besoin d'économiser la marchandise. A 25 pas! Tapez-leur dans la gueule! A mon commandement!

Feu!

Et allez donc!

Un craquement d'explosions bien ensemble! Bravo! Une fumée noire s'élève. On voit les groupes boches tournoyer, s'abattre. Un ou deux Boches se lèvent sur les genoux et s'esquivent en rampant. Un autre se laisse rouler dans la tranchée, tant il est pressé. Quelques-uns cependant progressent vers nous, pendant que leurs camarades restés dans la tranchée nous criblent de balles.

Un s'avance même jusqu'au réseau Brun, à 3 mètres du parapet. D... l'écrase d'une grenade en pleine tête.

A trois heures trente, ils en ont assez et rentrent dans leur trou. Il fait beau soleil. Une chanson me monte aux lèvres.

— Vous êtes gai, mon capitaine.

— Évidemment. D'ailleurs quand le parti est pris...

A six heures, les brancardiers boches sortent pour ramasser leurs blessés. J'empêche de tirer dessus.

. . . . . .

Les Boches passent sans discontinuer la Digue. Ils occupent R^2. Nous sommes menacés de tous côtés. La situation est vraiment terrible. Une angoisse indicible serre le cœur.

. . . . . .

Ce soir, préparation d'artillerie formidable de la part des Boches. Nous serons sûrement attaqués de nouveau.

Je fais rétablir la plate-forme de mitrailleuses démolie dans la journée et mettre en batterie une des deux pièces qu'on a pu réparer.

Pour boire, comme il pleut, les hommes ont mis leurs quarts dehors, et établi des toiles de tente.

A vingt heures trente, ces Messieurs d'en face sortent de Sarajevo.

Les poilus en sont joyeux. A 15 mètres ils leur font un tel barrage à la grenade, appuyé par les mitrailleuses d'un tel feu, que les Boches n'insistent pas. L'attaque est arrêtée net.

A vingt-deux heures, un officier paraît dans la cagna.

Ce sont des renforts, quelques éléments des 124e et 298e régiments qui viennent coopérer à la défense. La petite garnison de R[1], très éprouvée, se trouve déjà très réduite.

Les obus se remettent à tomber.

Impossible d'allumer une bougie dans le poste de commandement. Si peu de lumière que l'on voie du dehors, les marmites arrivent.

Pour rédiger le rapport de vingt-quatre heures, je suis obligé de m'accroupir dans un coin, sous une couverture, et d'écrire par terre.

Quant à reposer une seconde, il n'y faut pas son-

ger. Le bombardement ne cesse pas une minute et, d'autre part, nous sommes si criblés de totos que nous nous grattons comme si nous avions la gale.

Dimanche 4 juin. — « *Ils ne sont pas vernis pour R*[1], *les Boches !* » *me jette en passant un de mes poilus.*

J'étais à la redoute à organiser la liaison avec ma gauche.

— *Eh bien! hier, vous avez eu chaud à cette heure-ci, me dit X...*

— *Oui! vous avez vu cette distribution de grenades.*

Au même instant, pétarade significative : on se bat à la grenade.

Je grimpe en vitesse l'étroite rampe qui me mène dans la tranchée et gagne mon poste de combat.

Il fait un temps magnifique. Les grenades claquent de toutes parts. Très beau, le combat à la grenade : le bombardier, solidement campé derrière le parapet, lance sa grenade avec le beau geste du joueur de balle.

S..., accroupi près des caisses, coupe tranquillement les ficelles des cuillers et nous les passe avec beaucoup

de simplicité; une fumée noire, épaisse, s'élève dans le ciel, en avant de la tranchée.

A quatre heures, tout est fini. Encore quelques coups de fusil. Les derniers sanglots après la grosse émotion.

Il fait un soleil radieux qui rend plus poignante encore la désolation de ce ravin.

Des blessés descendent couverts de sang.

On ramène des tués, ce pauvre D... entre autres, qui s'est dressé sur la tranchée pour abattre un officier boche et a eu le crâne troué.

Dans le bout de tranchée qu'occupent des bombardiers de la 5e et dix hommes du 124e, deux Boches sont entrés et ont été bousillés.

Un prisonnier descend. Il a la face imberbe, les yeux hagards. Il lève ses mains sanglantes en criant : « Kamarade ! » Nos hommes l'emmènent en courant au poste de secours. J'y vais. Lugubre, ce poste de secours. Dans une salle sombre mal éclairée d'une bougie, des corps gémissants sont étendus. Ils me reconnaissent et m'appellent. L'un d'eux me demande depuis longtemps; il veut que je donne de

ses nouvelles à son frère. Un autre me demande d'écrire à ses parents.

Le pauvre caporal O..., qui porte la mort sur la figure, me fait des adieux qui me tirent des larmes. Et tous souffrent atrocement, car, altérés par la fièvre, ils n'ont pas une goutte d'eau à boire.

Dans la courtine, autre prisonnier boche, de la classe 16, celui-là; une brute. Puis un unter-offizier, petit, sec, blond, distingué : vingt-quatre ans, un architecte des environs de Cologne.

. . . . . .

Dix-huit heures. — *Le bombardement recommence.*

. . . . . .

Le brancardier L..., haletant, vient s'appuyer quelques instants au mur de mon poste de commandement. Sa bonne figure d'honnête brave homme est creusée; les yeux cerclés de bleu semblent sortir de la tête.

— *Mon capitaine, je n'en puis plus. Nous ne restons plus que trois brancardiers : les autres sont tués ou blessés. Voilà trois jours que je n'ai pas mangé,*

que je n'ai pas bu une goutte d'eau, que je ne suis pas allé à la selle.

On sent que ce corps frêle ne tient que par un miracle d'énergie. On parle toujours de héros; en voici un, et des plus authentiques.

L'effroyable canonnade dure toujours.

Et pas de fusées vertes.

D..., R... et moi, nous attendons sous un bas hangar en planches couvertes de quelques sacs à terre l'obus qui nous écrasera. Les mines sont graves. On sent que tous sont serrés par l'angoisse.

Vingt heures. — *Nous sommes relevés!*

. . . . . .

Vingt-trois heures. — *Courrier du colonel : « En raison des circonstances, le 101e ne peut être relevé. »*

Merci.

Quelle déconvenue pour mes pauvres troupiers!

Ils font l'admiration du lieutenant X... Il y a de quoi, mais il ne m'en reste plus que 39!

Lundi 5 juin. — *Je reposerais volontiers, mais les totos s'y opposent.*

Le contre-ordre de relève fait que la compagnie n'aura pas encore d'eau aujourd'hui. Sitôt le contre-ordre reçu, j'ai envoyé une corvée d'eau. Elle n'est pas revenue. Elle a dû être prise par le jour. Elle sera restée à Tavannes ou au tunnel.

Heureusement il pleut. Les hommes vont étaler des toiles de tente et y recueilleront de l'eau.

Une soif terrible dessèche la gorge. J'ai faim. Manger du singe avec du biscuit va encore augmenter ma soif.

— Mon capitaine, voilà du café!

Ch... est devant moi, tenant des deux mains une gamelle fumante. C'est bien du café! Je n'en puis croire mes yeux.

— Mon capitaine, j'ai trouvé des tablettes de café; alors j'ai dit : voilà mon affaire, je vais faire du café. Si vous voulez accepter le premier quart?

Ah! les braves gens! Je suis ému à ne savoir que dire.

— Mais, mon ami, et toi? Et tes camarades?

— Nous en avons d'autre.

— *Mais, je ne puis,* ici, *accepter un quart! Une gorgée, je veux bien.*

— *Non, non, mon capitaine, c'est pour vous. Tiens, V..., passe donc des quarts; la gamelle, j'en ai besoin.*

Je me laisse faire. Je mets précieusement le quart de côté. Il me permettra de manger un biscuit.

Quels braves gens! Quels braves gens!

Dix-sept heures. — *L'ordre de relève est arrivé. Pourvu qu'il soit définitif!*

Nous laisserons nos morts comme souvenir dans la tranchée. Leurs camarades les ont pieusement placés hors du passage. Je les reconnais. Voici C... et sa culotte de velours; A..., pauvre petit, classe 16, et D... qui allonge sa main cireuse, cette main qui lançait si vaillamment la grenade; et P..., et G..., et L..., et tant d'autres!

Hélas! que de lugubres sentinelles nous abandonnons! Ils sont là, alignés sur le parados, roidis dans leur toile de tente ensanglantée, dégouttante de sang — gardes solennels et farouches de ce coin de so

français qu'ils semblent, dans la mort, vouloir encore interdire à l'ennemi.

Vingt et une heures. — *Relève.*

Le bombardement ininterrompu, l'incendie dans le voisinage du dépôt de grenades, les assauts quotidiens, le manque de vivres, le manque d'eau, le manque de sommeil, l'odeur des cadavres et celle des obus asphyxiants, l'esprit rongé par la mort comme le corps par la vermine, ces hommes ont tout enduré. Et parce qu'il y a du soleil, le capitaine sent une chanson lui venir aux lèvres.

— *Vous êtes gai, mon capitaine.*

— *Évidemment. D'ailleurs, quand le parti est pris !*

Tout est là. Un soldat qui passe jette dans un rire :

— *Ils ne sont pas vernis pour R[1], les Boches !*

Oui, tout est là : tenir à son poste et ne pas tenir à soi.

La 6e compagnie du 101e est relevée le 5 juin au soir par une compagnie du 298e qui résistera trois jours encore, dans des conditions de plus en plus précaires, mais qui sera débordée dans la nuit du 8 au 9. L'ennemi a pu progresser sur la droite. La chute du fort, le 7 juin au petit matin, lui a donné un point d'appui.

Mais R[1], pendant tout le siège du fort, du 2 au 7 juin, a flotté comme une barque victorieuse des vagues au flanc du grand navire.

III

L'ÉTREINTE SE RESSERRE A L'EST : 2 JUIN

Le 2 juin, à six heures du matin, le colonel Tahon, commandant le 142e régiment, prend le commandement du secteur qui s'étend du fort de Vaux au fond de Dicourt, au sud-est.

Le plateau qui porte le fort s'infléchit immédiatement à l'est sur le fond de la Horgne. Le village de Damloup est bâti au bord de la Woëvre, au point de chute d'un promontoire qui sépare le ravin de la Horgne et le fond de la Gayette. Ce fond de la Gayette s'appuie à la hauteur boisée de la Laufée, laquelle est battue par le fond de Dicourt. Il n'est pas inutile de rappeler une fois encore cette configuration des lieux.

J'ai vu le colonel Tahon un dimanche de juillet, au nouveau poste de commandement qu'il

occupait alors dans l'Argonne. Ce poste se cachait dans un nid de verdure. L'air était embrasé, l'ombre même était chaude. Entre les branches, des insectes bourdonnaient dans les intervalles de clarté. Çà et là, on rencontrait une sentinelle ou une corvée, troublant de leur pas cette végétation de forêt vierge. Pas un coup de fusil; parfois, seulement, un obus passait, comme un intrus. Sans ce rappel, on aurait pu croire à cet arrêt de la vie que le promeneur remarque dans les campagnes le dimanche. Autrefois, ce coin de sol fut violemment disputé et arrosé de sang. Autrefois : y a-t-il donc si longtemps?

Dans la cagna soigneusement recouverte, il faisait une fraîcheur de cave assez appréciable. Un certain confort y régnait : des fauteuils, une table et sur cette table une photographie, des plans, des cartes. Le goût du home reprend si vite l'errant : l'abri banal qu'il faudra quitter demain devient en quelques instants et pour quelques instants un intérieur. Ce que le 142e a fait dans ces mémorables journées de juin, je l'ai

su là, de la bouche de son chef, soucieux d'en parler avec équité et de contenir l'élan qui le portait à glorifier ses hommes; je l'ai su de la bouche de ces hommes qui étaient revenus de si loin. Si l'on n'a pas vu soi-même, il reste à interroger ceux qui ont vu.

Lorsqu'il vint occuper son poste le 2 juin, à six heures, une partie de ses troupes, mises à la disposition du précédent commandement, était déjà en ligne. Le 2e bataillon (commandant Chevassu) formait d'une compagnie (la 6e) la garnison du fort dont il tenait les abords au nord et à l'est avec les 7e, 8e et 5e. Le 1er bataillon occupait Damloup et la batterie de Damloup; le 3e (commandant Bouin), Dicourt et la Laufée. La nuit avait été très agitée. Le fort avait subi des assauts. De mauvais bruits couraient : le fort aurait été pris, on aurait aperçu des ombres sur le terre-plein. Les gaz d'innombrables obus asphyxiants empoisonnaient encore l'atmosphère au lever du jour : dans les ravins, spécialement dans le fond de la Horgne, leurs nuages traînaient, pareils à

ces buées qui montent le matin de la terre humide.

A huit heures, un sergent accourt tout suant, essoufflé, effaré.

— Damloup est perdu. Les Boches arrivent.

Il faut prendre des mesures immédiates. Un tir de barrage est demandé à l'artillerie en avant et à l'est de Damloup et dans le ravin de la Horgne, de façon à empêcher toute progression ennemie. Le bataillon Bouin est alerté, et l'une de ses compagnies (la 11e, capitaine Hutinet) rapprochée pour contre-attaquer immédiatement. La 4e compagnie (capitaine Cadet), qui a été détachée du bataillon de Damloup pour tenir la batterie, garnit la tranchée de Saales qui les relie afin de s'opposer à toute sortie des Allemands s'ils essaient de déboucher du village. Enfin des renforts sont demandés à la brigade, qui met à la disposition du secteur le bataillon Pellissier du 52e régiment.

Des coureurs qui ont pu s'échapper de Damloup viennent confirmer la nouvelle apportée par le sergent. A la faveur des épaisses et mortelles

vapeurs produites par les obus asphyxiants et qui stagnent dans les fonds de la Horgne et de la Gayette, l'ennemi a pu pénétrer dans le village. Les guetteurs intoxiqués ou surpris ont insuffisamment donné l'alarme. On s'est battu dans les caves et dans les maisons, sous les jets des *flammenwerfer* et des grenades : défense difficile et tardive qui n'a pas sauvé Damloup. Et l'ennemi va certainement tenter d'avancer sur le promontoire.

La compagnie Hutinet le prévient. Il lui a fallu peu de temps pour gagner l'abri de combat et, par le boyau de la Bruche qui suit la jetée au bout de laquelle se trouve le village, marcher sur Damloup. Bien peu de temps, et comme cette troupe s'en vient hardiment à la rescousse, officiers et sous-officiers en tête ! Bien peu de temps et l'ennemi a déjà organisé sa conquête.

Un officier de la compagnie qui est préposé à la défense de la batterie de Damloup, le sous-lieutenant Brieu, a suivi le combat et donne ces détails : « Nous voyons nos camarades partir tête

baissée en bondissant de trou d'obus en trou d'obus. Mais les Allemands ont amené des mitrailleuses qui fauchent nos pauvres poilus, et leurs tirs de barrage achèvent de briser la contre-attaque. En quelques instants la pauvre 11e est démolie et l'on nous ramène le capitaine Hutinet et deux sous-lieutenants grièvement blessés. Le restant de cette compagnie lutte encore, mais son effectif est des plus réduits et les débris viennent se réfugier près de nous. A ce moment, le colonel Tahon, mis au courant, nous donne l'ordre de tenir à tout prix la batterie et d'empêcher les Boches d'avancer. Le capitaine Cadet organise la position avec la 4e et les restants de la 11e ainsi qu'avec une section de mitrailleuses. Nous nous mettons au travail avec activité, car nous sentons que les Allemands vont chercher à prendre la position importante que nous occupons. Toute la journée, nous sommes sur le qui-vive... »

La contre-attaque de la 11e compagnie du 142e a donc été fauchée par les mitrailleuses installées

à la sortie de Damloup, juchées sur les morceaux de toits épargnés par les bombardements, dissimulées derrière les pans de murs. Faut-il la recommencer avec des effectifs plus importants? Le 1er bataillon du 52e est prêt à marcher : des grenades lui ont été distribuées. Son chef, le commandant Pellissier, a noté dans un précieux mémoire son arrivée sur le terrain, son inquiétude, sa volonté de résistance, son travail et les résultats obtenus :

Extrait des notes personnelles du commandant Pellissier (52e régiment).

... Le bataillon reçoit l'ordre de se rendre à Fontaine-de-Tavannes, à la disposition du colonel Tahon, commandant le secteur. La prise de Damloup est confirmée.

C'est alors une explosion de colère chez les hommes. Damloup appartient un peu au 52e qui l'a occupé à plusieurs reprises et conservé au prix de bien des pertes. Beaucoup des nôtres y dorment pour

toujours. Ce « mauvais coin » nous est devenu cher.

La tête de la colonne arrive à Fontaine-de-Tavannes, vers midi. Immédiatement, le chef de bataillon se rend auprès du colonel Tahon. Le colonel Confortini, commandant le 52e régiment d'infanterie, resté pour passer les consignes, est présent.

L'arrivée du bataillon semble apporter un soulagement véritable.

Le commandant Pellissier consigne ici les nouvelles inquiétantes qui l'accueillent au poste de commandement du colonel : perte du village de Damloup, échec de la première contre-attaque du 142e. Mais la batterie de Damloup est toujours entre nos mains. Elle servira de point d'appui aux prochaines contre-attaques. C'est de ce côté qu'il faut se diriger. C'est là qu'il faut se fortifier. Le commandant Pellissier résume ce conseil de guerre et reprend :

On compte sur le bataillon pour rétablir cette

situation. « Ne reculez sous aucun prétexte; ne cédez pas un pouce de terrain », dit le colonel Tahon. — « Ce n'est pas dans nos habitudes », répond le chef de bataillon.

Les dispositions prises sont les suivantes : le bataillon recueillera la 4e du 142e et la 11e du 142e (ce qu'il en reste). Un groupement est formé, comprenant ces deux compagnies et la 4e du 52e (capitaine Ronjat), la 1re du 52e (sous-lieutenant Arbey), la 3e du 52e (lieutenant Falessard), la compagnie de mitrailleurs du 52e (capitaine Favier), enfin le peloton du 234e. Cet ensemble est mis sous les ordres du commandant Pellissier. La 2e du 52e (capitaine Rubin) est mise à la disposition du bataillon Boin, du 142e, qui tient l'ouvrage de la Laufée, pour compenser la perte de la 11e du 142e.

La mission est de surveiller le fond de la Horgne et la direction du fort de Vaux.

On touche des grenades et les compagnies se mettent en route dans l'ordre suivant : 4e, 1re, CMI (compagnie de mitrailleurs) par le boyau de la Doler; 3e et 2e par le boyau de la Frecht.

Ce mauvais boyau de la Doler, seule artère conduisant à la « batterie de Damloup », est impraticable. Repéré, battu incessamment, il est obstrué de débris de toutes sortes : matériel abandonné, cadavres.

L'odeur des lacrymogènes persiste; il faut, à certains passages, prendre le masque. A peu près bon sur la pente sud, le boyau est médiocre sur le plateau et n'existe plus sur le versant nord, sur un parcours de cinq cents mètres. Là s'entassent les hommes en attendant que la reconnaissance soit faite.

Le poste de commandement du chef de bataillon est fixé à l'Abri de combat, à deux cents mètres en arrière de la « batterie ». Le lieu est indescriptible : c'est l'image de la désolation. On aperçoit très nettement les ruines du fort de Vaux sur la gauche; en face, ce qui fut la batterie de Damloup; derrière, le terrain disparaît : c'est le fameux ravin de la Horgne; à droite, s'allonge la croupe qui descend vers le village de Damloup; enfin, encore plus à droite, le fond de la Gayette.

L'Abri de combat lui-même n'est qu'une ruine,

ruine dangereuse, car les allées et venues la signalent comme cible et elle n'offre plus la résistance voulue pour les gros calibres. Tous les plafonds ont été crevés, sauf celui d'une pièce qui menace de tomber (et qui s'effondra quelques jours plus tard), et qui sert de refuge pour les blessés. Une autre petite pièce sert à la fois de salle de pansement et de poste de commandement; la paroi en est fendue.

Cet abri est plein : on peut à peine y circuler et introduire les blessés. Le chef de bataillon ne peut loger sa liaison qui restera debout ou accroupie dans le couloir. Lui-même arrive enfin à se procurer un banc étroit qui, durant cinq jours, lui servira de siège, de table et même, à certains moments très rares, de lit. Il y fait très obscur : il faut voiler les lueurs des bougies. Les éclatements d'obus les éteignent à tout instant.

La batterie de Damloup n'existe plus : c'est un monceau de terre et de pierres. Aucun abri, sauf une sorte de caverne creusée sous la batterie même et très étroite. A aucun moment, un blessé ne pourra y trouver refuge. C'est à l'extérieur, dans des trous

d'obus vaguement reliés entre eux, qu'il faut vivre et qu'il faudra se battre.

Le capitaine Cadet, de la 4e compagnie du 142e, met le chef de bataillon au courant de la situation. Elle est simple : la tranchée de Saales qui reliait la batterie à Damloup, privée de son point d'appui de droite, n'a plus aucune valeur défensive; c'est une simple antenne vers l'ennemi, nivelée par les obus et enfilée par les mitrailleuses. La 4e du 142e s'est repliée vers la batterie et en occupe encore cent cinquante mètres. Une pièce de mitrailleuse est placée à son extrémité, face à Damloup. Le capitaine Cadet estime à quatre-vingts fusils environ ce qui lui reste.

La batterie elle-même est occupée par une trentaine d'hommes de la 11e du 142e. A l'est, toute liaison est perdue; il serait urgent de se replier au bois du fond de la Gayette où la 3e du 52e doit prendre position. A l'ouest, le fond de la Horgne est complètement démuni de défenseurs.

La reconnaissance est très difficile : on ne peut

songer à établir des liaisons avant la nuit, ni amener des troupes sur ce terrain incurvé vers l'ennemi et battu constamment. D'ailleurs l'effectif du groupement est trop faible pour garnir utilement tout le front. On est dans l'incertitude sur le sens possible d'une attaque. En conséquence, le chef de bataillon décide de prendre une formation plus profonde, en conservant une grosse masse de manœuvre de deux compagnies prêtes à soutenir le choc avec toutes ses forces sur le point directement menacé. Les compagnies Donjart et Arbey sont placées l'une derrière l'autre, aux environs de l'abri de combat. La surveillance est assurée par la 142e. La compagnie Falissard va prendre position sur le flanc droit, dans le bois du fond de la Gayette, avec lequel toute communication de jour est coupée. La nuit est mise à profit : les liaisons sont rétablies par patrouilles, non sans peine.

A quatre cents mètres sur la gauche, on rencontre des troupes amies, mais comment boucher ce trou sans s'affaiblir? Il faut y renoncer et se contenter de le faire étroitement surveiller. A droite, la liaison

n'existe pas, mais ce côté se prête moins à un assaut.

On creuse le sol : le nouveau front s'organise et l'inquiétude se dissipe. Des mitrailleuses sont placées à la batterie et à l'extrémité de la tranchée de Saales où, à la hâte, on crée un petit ouvrage. La situation s'éclaircit donc, sans toutefois s'améliorer sensiblement, car les nuits sont très courtes et le travail gêné par le tir.

Les quelques heures qui se sont écoulées ont permis à l'ennemi de se mieux retrancher. Damloup, du côté ouest, est plus aisé à défendre qu'à attaquer. Les ravins qui le flanquent sont jusqu'aux pentes sud aux mains des Allemands et le promontoire qui y conduit est étroit. En outre, des renforts ont été vus qui venaient de Dieppe, des travailleurs ont été signalés à l'artillerie sur les faces ouest et sud. Mieux vaut fortifier la batterie de Damloup, les pentes sud du fond de la Gayette et du fond de la Horgne et profiter de la nuit pour organiser solidement cette nouvelle

ligne qui peut tenir. Et l'on se met au travail tandis que l'artillerie disperse sans cesse les rassemblements ennemis et arrose le village perdu de Damloup. « Les hommes creusent et se mettent à l'abri, rapporte de son côté le sous-lieutenant Brieu. Le déluge de fer a recommencé et dure toute la nuit : c'est le vacarme assourdissant des explosions ininterrompues. » Le lendemain, au lever du jour, la situation s'est améliorée et de pied ferme nos hommes attendent les attaques.

Le bombardement qui les précède bouleverse les tranchées aménagées hâtivement, face à Damloup, et écrase la batterie. C'est le tocsin qui provoque l'incendie. Ce n'est qu'à trois heures du soir que les Allemands montent à l'assaut. Ici, je recours à la relation du sous-lieutenant Brieu :

« Le 3, le jour se lève, trouvant chacun à son poste et dans une situation améliorée. Je pense rêveusement à ce que cette journée nous réserve

et j'examine mes hommes. Ils sont certes très fatigués, cela se lit sur leur figure, mais on voit qu'ils sont décidés et qu'on peut compter sur eux.

« J'ai eu hier pas mal de tués et de blessés ; le nombre s'est accru la nuit et ce matin le bombardement me fait encore des victimes dont mon pauvre ami le lieutenant Métayer, tué à son poste, d'une balle au ventre.

« Tout à coup, vers quinze heures, l'artillerie allemande qui fait rage depuis un moment allonge son tir et nous voyons des Boches qui s'avancent. Ils sont fauchés par nos balles de fusils et de mitrailleuses. Ils hésitent et s'arrêtent et nous redoublons notre tir pendant que celui de nos mitrailleuses s'arrête. Je regarde et je vois au milieu de la poussière des ombres qui s'agitent. C'est le sergent Favier qui, sorti indemne, déterre sa pièce, la nettoie sous le feu de l'ennemi et, aidé de ses hommes, la met en place aussi tranquillement qu'à la manœuvre.

« Vers dix-sept heures, nous voyons, à notre grande surprise, une soixantaine de soldats fran-

çais sortir des tranchées allemandes. Ils viennent sur nous. Ils ont des grenades et vont les lancer : « Feu ! ce sont les Boches ! » J'ai à peine lancé ce cri que les feux de salve se succèdent rapidement et les quelques Boches habillés en Français qui n'ont pas été atteints s'enfuient éperdus et regagnent leurs trous.

« Vers 19 heures, de deux côtés à la fois, du nord et de l'est, les Boches s'avancent sur la batterie ; ils veulent nous encercler et prendre d'assaut la position confiée à notre garde. Mais nous tenons bon, l'artillerie exécute des tirs de barrage efficaces, le bataillon du 52e nous envoie des renforts et nous repoussons toutes les attaques. Des Boches tombent à moins de dix mètres de la batterie. Certes, les minutes sont angoissantes, mais nous devons tenir coûte que coûte : c'est l'ordre et nous l'exécutons. A vingt heures, nouvelle attaque, nouvelle défense de notre part. Enfin, nous pouvons respirer, enterrer nos morts, évacuer nos blessés, reconstituer nos positions et nous préparer à repousser de nouveaux assauts.

Mais c'est la troisième nuit que nous ne dormons pas, trois nuits qui ajoutent leurs fatigues à tout ce que nous avons enduré précédemment. Qu'importe, personne ne songe à se reposer, car il faut garder le sol qui nous est confié... »

Après la relation du sous-lieutenant Brieu, voici les notes, plus complètes et plus émouvantes encore, du chef de bataillon Pellissier qui commande le 1er bataillon du 52e régiment, chargé de soutenir la batterie de Damloup et de barrer la route à l'ennemi. Quels yeux les liront sans larmes d'admiration et d'exaltante pitié!

Suite des notes du commandant Pellissier.

Le 3, au matin, la situation est la même; le dispositif est celui de la veille.

Le bombardement augmente d'intensité. Habilement nuancé, il cesse brusquement, pour reprendre par rafales; puis, c'est un tir ralenti et continu encore plus exaspérant. Tous les calibres sont re-

présentés : fusants ou percutants. Les points les plus battus sont : la Batterie, l'Abri de combat et le boyau de la Doler. Les hommes se recroquevillent dans leurs trous et subissent passivement ce déluge, non sans pertes.

Les guetteurs signalent des rassemblements ennemis dans le fond de la Horgne. Des petits groupes très dispersés sortent de Damloup, puis se jettent dans l'angle mort du ravin et disparaissent. Combien en passe-t-il? On ne sait; mais une menace plane. Les 75 tirent sans relâche, mais sans obtenir le résultat désiré, car il faudrait tirer plus court et ils accrochent la crête. Déjà, ils ont causé des pertes dans les défenseurs de la batterie et les fusées-signaux sont lancées à maintes reprises. « Allongez le tir, allongez le tir! » Les artilleurs les voient-ils?...

La journée s'écoule interminable. Tout à coup, vers les 18 heures, le cri retentit : « Aux armes! » C'est l'attaque prévue, presque un soulagement. Dans le fracas, on n'a rien entendu, mais certainement la première ligne a dû ouvrir le feu. Elle est peut-être même déjà accrochée avec les éclaireurs ennemis.

« D'où vient cette attaque? » De gauche, après avoir remonté le ravin de la Horgne, ou bien directement, du fond même du ravin et de Damloup? Incertitude qui peut être fatale.

Les deux compagnies de choc sont sur pied. Les hommes ont l'œil sur leurs chefs : tranquilles, calmes, prêts à tous les sacrifices, ils attendent un ordre. Les mitrailleurs de la section de réserve (sous-lieutenant Chabert), indifférents en apparence, vérifient leurs pièces, passent le chiffon, font jouer les culasses. Le capitaine Ronjat, la canne à la main, va d'un homme à l'autre, passe une dernière inspection, donne ses instructions. Le sous-lieutenant Arbey accourt auprès du chef de bataillon.

— Arbey, les Boches nous attaquent, nous allons avoir l'honneur de charger. — Pas trace d'émotion; simplement son sourire s'accentue et ses yeux s'illuminent d'un petit éclair.

Tout ceci n'a duré qu'un instant; le renseignement attendu est arrivé par coureur. Un court billet du capitaine Cadet le complète : « La tranchée de Saales est abordée. La section de mitrailleuses du

52e, placée à l'extrémité, a été anéantie par un obus. Repli sur la batterie que j'occupe avec les débris de la 11e du 142e. Nous tenons, mais la situation est très critique, si on ne nous dégage pas. »

Donc, c'est bien de face et de droite, venant de Damloup, que l'attaque est lancée. Les premières vagues sont déjà orientées, elles ont même dû franchir, sans trop de dommage, les premières pentes; elles sont trop avancées pour changer de direction. C'est le moment : « En avant! » Au pas de course, les compagnies Ronjat et Arbey se déploient, — mouvement difficile sous le feu. Il s'exécute, cependant, vers la droite, et par échelons de peloton, Ronjat au pivot, appuyé à la batterie; Arbey, à l'aile marchante.

Ils ont été vus : barrage. Le deuxième peloton de la compagnie Arbey est entièrement détruit, sauf six hommes qui, continuant leur course, viennent désorientés demander au chef de bataillon : « Nous ne sommes plus que six, où faut-il aller? » Du doigt, il leur indique la silhouette de leur lieutenant, debout de toute sa taille, et sans un mot, ils le rallient.

La section de mitrailleuses de réserve suit le mouvement. Les hommes, la lourde pièce sur l'épaule ou les caisses à cartouches au bout des bras, vont péniblement sur le sol mouvant et se hâtent à grands efforts.

Le choc a lieu. Ce qu'il fut, personne ne peut le dire de façon précise; toute vue d'ensemble échappe; chacun sait ce qu'il a fait et ignore ce qu'a fait le voisin. Cependant, il résulte des souvenirs recueillis que les premières vagues allemandes touchaient la Batterie lorsque surgit la compagnie Ronjat. Il y eut recul sur la deuxième vague. Puis, à ce moment, la compagnie Arbey prend d'écharpe ces premières vagues, déjà en désordre. Elles se désagrègent, tourbillonnent et finalement refluent sous les feux.

Cependant, elles vont pouvoir se ressaisir; des masses profondes sortent de Damloup par l'unique rue du village, et le ravin de la Horgne, en angle mort, est une place d'armes très favorable.

Non. Le sous-lieutenant Chabert a vu ce danger. Il dirige le feu de ses mitrailleuses sur cet objectif; les pièces crépitent à grande vitesse et voilà que s'entassent les cadavres. Le flot des assaillants est tari à

sa source même; c'en est fait, l'attaque est brisée irrémédiablement. Cependant, les unités de contre-attaque, bien éprouvées d'ailleurs, ne peuvent être ramenées en arrière; elles reçoivent l'ordre de rester sur place et de se retrancher. Choix définitif du terrain, répartition des troupes, flanquements, autant de problèmes, simples dans le silence et le calme, singulièrement compliqués sous le feu. Pourtant, de leur solution, plus ou moins heureuse, découle la solidité du front et c'est uniquement sur cette solidité que repose dès maintenant la défense. Toutes les réserves ont, en effet, été engagées : il importe d'en reconstituer d'urgence.

Le colonel Tahon charge alors le colonel Confortini du commandement d'un groupement nouveau englobant, d'une part, le groupement Pellissier tel qu'il a été constitué et, d'autre part, deux compagnies du 234e. Mais ces deux compagnies, prêtées par une division voisine, ont une mission nettement définie et purement défensive. Elles doivent garnir le rebord sud du plateau de la Laufée et ne peuvent coopérer à la défense proprement dite de la Batterie. Le capi-

taine qui les commande, fort d'un ordre écrit, s'y refuse absolument. Le colonel Confortini demande alors une compagnie au 2e bataillon du 52e, en réserve à Tavannes. La 6e (sous-lieutenant Cousson) est désignée. Malgré toute sa diligence, elle n'arrivera que vers 22 heures.

Il n'existe donc aucune réserve lorsque, à 20 heures, se produit une seconde attaque non moins violente que la première.

Dans la nuit tombante, des ombres se glissent de trous d'obus en trous d'obus. Incertains, sans doute, sur notre situation exacte, démoralisés peut-être par l'échec de la première attaque, les Allemands débutent par des feux de mousqueterie et de mitrailleuses. Poussés par leurs officiers, ils arrivent sans cesse et renouvellent leurs efforts pendant plus d'une heure. Ténacité digne d'un meilleur sort! Les feux de barrage, le tir des mitrailleuses, les coups de fusil les rejettent inlassablement dans le ravin. Très peu arrivent à portée de grenade.

Vers 21 heures, c'est fini. Un calme relatif renait. Le bombardement reprend.

La 6e compagnie du 52e arrive vers 22 heures. Elle va renforcer d'une section la compagnie Arbey et appuyer d'une autre section la section de mitrailleuses de gauche à la Batterie. Cette section, en effet, est très en flèche, car, étant donnée l'orientation du combat, elle n'a pas hésité à se porter légèrement en avant, « pour mieux voir », explique un blessé. Maintenant, elle se sent soutenue. Les deux autres sections restent en réserve dans le boyau de la Doler.

La nuit est venue; il faut d'abord se ravitailler en matériel, munitions, eau et, si possible, vivres, car les deux jours du départ sont épuisés.

Cinq mitrailleuses ont été détruites; les fusées-signaux manquent totalement et les grenades sont en nombre insuffisant. Les transports sont organisés sous l'impulsion du colonel Confortini. Les porteurs seront les pionniers, les téléphonistes sans emploi, les coureurs, les brancardiers et musiciens montant à vide. Personne ne doit rejoindre la première ligne sans coopérer à cette besogne ingrate entre toutes. Le régiment, semble-t-il, ne vit, pendant toute cette nuit, que pour ceux qui se sont battus et ce n'est pas un

mince réconfort que l'arrivée des camarades joyeux et fiers. On se serre les mains, on se félicite.

Voici d'abord des vivres, en petite quantité, malheureusement, — mais on ne peut faire mieux —; des bidons de vin, d'eau-de-vie, — chose précieuse. Les téléphonistes se sont chargés des grenades, les mitrailleuses manquantes sont remplacées. Quant à l'eau, dont le besoin se fait si cruellement sentir, elle est le souci constant du commandement. Une réserve de bidons vides est constituée. Chacun, quoi qu'il porte, devra en sus en descendre deux et les remonter pleins. L'échange se fait au poste de secours. Ainsi, on aura une réserve pour les blessés et même on pourra faire parvenir quelques bidons aux camarades de la première ligne. Les muletiers de la compagnie de mitrailleurs, laissant leurs animaux à la garde de quelques-uns, montent le ravitaillement presque complet de leur compagnie : on le partage équitablement avec les voisins.

Les pertes ont été très sérieuses. Le capitaine Ronjat a été blessé, mais continue à exercer son commandement, la tête bandée. Plusieurs officiers,

moins heureux, sont atteints gravement et doivent être évacués. Sur l'ensemble, il y a de nombreux morts, déchiquetés par les obus. Dans l'espace de quelques heures deux cents blessés au moins passent au poste de secours. Après un pansement rapide, tout ce qui peut marcher ou se traîner file vers l'arrière. Combien ont été atteints de nouveau ou sont morts en route? Certains meurent au poste même. On les dépose dans la cour, devant la porte, tout simplement.

Un grand nombre ne sont que commotionnés : ils sont sourds, hébétés, suffoqués par l'explosion. Leur visage et leurs mains ruissellent de sang qui coule par mille blessures, — projection de terre et de sable, — et se mêle à la poussière pour former des caillots affreux. « Ils m'ont bien maquillé le portrait », dit l'un d'eux. D'ailleurs ils sont gais, plaisantent et ne pensent qu'à leurs succès. « Qu'est-ce qu'ils ont pris, les Boches! » C'est le refrain.

Un blessé mérite une mention spéciale. Il est amené le 4 au poste de secours. Pris dans l'explosion d'un obus, au début de l'affaire, il est complè-

tement aveuglé et a des éclats un peu partout. Il reste avec deux camarades toute la nuit et la journée du 4 dans un trou d'obus. De temps en temps, il leur parle. A un moment donné, ne recevant pas de réponse, il les touche : ils sont morts. Patiemment, il attend. Enfin, un autre blessé passe près de lui; il l'appelle, et dans la nuit, ils se mettent en route. Il s'appuie des deux mains sur les épaules du premier qui le guide et parvient au poste de secours. Son visage tuméfié n'est qu'une plaie : les paupières, les lèvres sont gonflées. Il boit goulûment et ses lèvres fendues laissent couler de l'eau, du sang et de la terre. On badigeonne ce visage à la teinture d'iode; on lui entoure la tête. Il ne cesse de parler. Il souffre, vient de vivre des heures tragiques et il blague. On écarte de force les paupières tuméfiées : il perçoit la lumière; il est heureux; de ses angoisses, de ses souffrances, rien ne compte plus. Il faut partir. Le procédé sera le même : les mains sur les épaules de son camarade. Tous les deux, dans la nuit, sous les obus, vont faire ce long trajet de l'Abri de combat au fort de Tavannes. En sortant, il dit simplement :

« Ça, c'est bath! Je me f... des lacrymogènes. »

Les brancardiers et les musiciens ont une besogne écrasante; le poste est plein de blessés couchés; certains ont besoin d'une intervention rapide. On voit le moment où il faudra les étendre dehors. Les brancards sont insuffisants. Un relais est établi à Fontaine-de-Tavannes où se trouve le véritable poste de secours. L'Abri de combat n'est qu'un refuge provisoire. Sans arrêt, durant cette nuit, les brancardiers font le trajet et reviennent en courant. Au matin le poste est presque vide.

Rien, en vérité, dans nos Chansons de geste, n'est plus beau que ces épisodes de Damloup. Voyez ce défilé de blessés. Celui-ci, plein de sang, plaisante : « M'ont-ils maquillé le portrait! » Cet autre qui se croit aveugle et qui, pour ne pas se perdre, parle à ses voisins, n'en recevant plus de réponse, les touche et constate qu'ils sont morts. Les six survivants de tout un peloton de la compagnie Arbey, désorientés, demandent à leur chef de bataillon où aller. Le commandant leur

montre leur lieutenant qui marche en avant : dociles, sans un mot, ils le rejoignent. Mais, aussi, quels chefs! Un lieutenant Arbey qui, à dix-neuf ans, deux fois blessé, deux fois cité, commande une compagnie, ne rappelle-t-il pas les enfances de Roland et Olivier, ou le petit Aymerillot qui prit Narbonne? Fils du colonel Arbey, commandant le 99e régiment d'infanterie, qui fut tué à la tête de son régiment à Herleville le 25 septembre 1914, il fait partie de la promotion de la Grande Revanche, la dernière de Saint-Cyr. Au début de la guerre, il a dix-sept ans. La mort de son père le surprend au camp de la Valbonne, au cours d'instruction. Dès lors, il n'a plus qu'une idée : venger son mort et servir son pays au combat. Le 5 janvier 1915, il rejoint le front comme sous-lieutenant et se signale aussitôt par son ardeur, son mépris du danger, et aussi par une grâce adolescente qui conquiert tout le monde, chefs et soldats. Le 25 septembre 1915, anniversaire de son deuil, il charge avec enthousiasme à l'attaque de Champagne et reçoit sa

première blessure. Au moment des affaires de Damloup, il vient d'être blessé à nouveau, mais il a pu rester. Le commandant Pellissier n'a qu'à le montrer qui marche à l'ennemi, la taille redressée, aux six survivants du peloton écrasé par le feu, pour que ceux-ci, rassérénés, s'orientent dans la bonne direction. Il est de ceux avec qui les hommes vont partout. Le regarder, c'est sentir affluer tout ce qu'on a de courage et de force.

*
* *

Les Allemands ont attaqué la position de la batterie de trois côtés : à l'est en débouchant du village de Damloup avec des uniformes français; au nord face à la tranchée de Saales; à l'ouest en montant du ravin de la Horgne. Tous leurs assauts ont échoué, mais ils sont parvenus jusqu'à dix mètres de la batterie. L'alerte a été chaude et rude le combat. Le bataillon Pellissier du 52e a soutenu le choc ou l'a prévenu. Les feux des deux bataillons Chevassu et Bouin du 142e, l'un à

gauche, l'autre à droite, l'un au-dessus du ravin de la Horgne, l'autre au-dessus du ravin de la Gayette, ont mitraillé l'ennemi. Les pertes de celui-ci ont été considérables. On a pu voir dans les fonds les taches des uniformes gris-vert se multiplier. L'ordre donné prescrivait de « résister sur place avec la dernière énergie et de maintenir nos positions ». Il a été fidèlement exécuté. Pourra-t-il l'être dans sa seconde partie, le lendemain?

Par suite des pertes et de l'état de fatigue des hommes, la situation est grave. L'ennemi continue à se grouper dans le ravin de la Horgne : notre artillerie tire sur ces rassemblements qui se dispersent mais se reforment. Et sur la crête de Vaux des sections allemandes apparaissent que nos mitrailleuses prennent pour cible. Le fort est-il encore à nous? C'est l'angoissante question qui se pose.

Une patrouille exécutée en avant de la batterie ramène deux prisonniers à la pointe du jour : d'après les renseignements qu'ils fournissent,

cinq compagnies occuperaient Damloup, trois autres, sorties du village, seraient chargées d'attaquer la batterie.

« Toute la journée du 4, note le sous-lieutenant Brieu, les Allemands nous bombardent violemment et, dans la soirée, ils nous attaquent brusquement encore. Notre fusillade les arrête. C'est à ce moment que le brave et cher capitaine Cadet tombe, frappé d'une balle au front, et, pendant que deux soldats emmènent le corps un peu en arrière, nous continuons de nous battre. Enfin, dans la soirée, nous sommes relevés. »

Un tir efficace de notre artillerie sur Damloup, sur le ravin de la Horgne et en avant de la batterie disperse les forces ennemies, et la nuit se passe sans attaque. La relève, par un bataillon du 305e, s'accomplit sans pertes. Le 5 juin, nouveau bombardement et nouvel assaut parti de la Horgne et fauché avant même de déferler.

Il s'est passé à l'est du fort de Vaux le 2 juin et les jours suivants ce qui s'est passé à l'ouest, dès le 1er. L'ennemi, le 1er juin, s'est jeté sur le sail-

lant d'Hardaumont dont il s'est emparé. De là, il a pénétré dans les retranchements R^3 et R^2, mais il a été barré au bois Fumin et devant R^1. Jusqu'à la nuit du 8 au 9 juin, R^1 résiste à toutes les attaques. De même, le 2 juin, les Allemands, profitant de leur préparation par les gaz, occupent Damloup, mais la batterie de Damloup leur interdit le débouché du village. En vain se ruent-ils contre cette batterie le 3 et le 4 juin avec des forces sans cesse accrues : ils ne parviennent pas à y entrer. Plus heureuse encore que celle de R^1, sa défense se prolongera jusqu'au 2 juillet. Encore, le 2 juillet, l'ennemi en sera-t-il immédiatement chassé et n'y rentrera-t-il, pour y tenir, que le 10.

Ainsi le mouvement destiné à l'enveloppement du fort a-t-il été entravé à droite et à gauche par des défenses accessoires qui n'ont pu sauver le fort, mais qui, même après sa perte, ont ralenti la marche ennemie.

La belle défense de la batterie de Damloup a été soutenue par des unités réduites n'ayant que

leurs vivres de réserve, souffrant du manque d'eau et privées de tout repos, de tout sommeil. Il semblait que la brusque perte de Damloup rendît la position presque intenable. Mais y a-t-il une position intenable pour une troupe décidée? Le fort de Vaux va nous révéler de nouvelles puissances d'endurance.

LIVRE IV

LA SEMAINE TRAGIQUE

I

LA BATAILLE SUR LE FORT (2 JUIN)

Ceux qui ont pu sortir du fort ont raconté le drame. Toutes les scènes qui se sont déroulées, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur, et qui sont ici relatées ont été vues et vécues. Les témoins sont ici les acteurs. Enfin, le fort lui-même a parlé. Jusqu'au moment suprême, jusqu'à l'agonie, il a communiqué avec le commandement par le moyen de ses pigeons et de ses signaux.

La journée du 1er juin a été chargée d'angoisse. La tempête a obliqué sur la gauche, mais l'air reste imprégné d'orage. Le ravin du Bazil a été perdu, la digue a été franchie, l'ennemi a pénétré dans le bois Fumin. Sur les trois retranchements qui jalonnent les pentes entre l'Étang et le fort, deux ont cédé. R^1 tient encore, mais suffira-

t-il à contenir l'ennemi? Entre R[1] et le fort, la tranchée de la Courtine et celle de Besançon qui aboutit par un contour au coffre double (nord-ouest) à demi éventré, sont garnies par la 7e compagnie du 101e régiment. Devant le fort, la tranchée qui le protège et, plus à l'est, la tranchée de Belfort sont occupées par la 7e et la 8e compagnie du 142e régiment, dont la 5e est sur le plateau, en soutien. Ces troupes suffiront-elles à contenir les assauts? Ne seront-elles pas débordées à l'ouest par le bois Fumin, à l'est par Damloup et le fond de la Horgne sur quoi le bombardement fait rage?

La nuit est toute animée et tremblante des innombrables éclairs des batteries, des ascensions des fusées et de leur chute en étoiles. Plus sombres qu'elle, des colonnes de ténèbres montent des éclatements. De l'observatoire, un homme de garde signale des mouvements au bas des pentes. Personne ne dort, sauf quelques blessés à bout de forces. Le commandant Raynal, appuyé sur sa canne, fait le tour des couloirs. Il

parle peu, il est préoccupé, mais son attitude énergique rassure. « Les officiers, dit un témoin, passaient sans cesse au milieu de nous, ils avaient leur calme habituel, mais nous sentions que l'heure était proche, car ils examinaient tous les détails. »

A 2 h. 15, avant le lever du jour, le tir ennemi s'allonge et les vagues, en demi-cercle, déferlent contre nos défenseurs. Notre barrage a été tardif : elles ont pu se porter en avant sans être rompues, et les voici qui arrivent contre la tranchée du fort qui leur fait face, contre la tranchée de Besançon à l'ouest, contre la tranchée de Belfort à l'est.

En face, elles se heurtent à la 7e compagnie du 142e régiment qui les reçoit à coups de grenades. Le premier peloton se fait tuer sur place après avoir infligé à l'ennemi des pertes sévères. Le second, qui était en soutien, se précipite à la rescousse et c'est une ruée formidable contre des forces plus nombreuses qu'il empêche de passer. Le capitaine Tabourot commande ce peloton de

renfort, assisté de l'aspirant Buffet. Un des rescapés a fait de lui ce portrait : « Le capitaine Tabourot se battait comme un lion. Il nous dominait tous de sa haute taille, il donnait ses ordres d'une voix brève, il nous encourageait et nous plaçait. Puis, il puisa lui-même dans le sac aux grenades et, se renversant un peu en arrière, il les lançait à plein bras, tranquillement, visant chaque fois. Alors, cela nous excitait, et nous faisions de la belle besogne. Quel dommage que ça n'ait pas duré ! »

L'héroïque troupe est tout à coup assaillie par derrière, entre la tranchée et le fort. A l'ouest, en effet, la tranchée de Besançon, après avoir repoussé un premier assaut, a cédé. Sa petite garnison, débordée, s'est repliée vers le coffre double où se trouve l'une des deux entrées du fort. Déjà, il a fallu transporter à l'intérieur l'intrépide lieutenant Tournery, la tête traversée d'une balle, qui, mortellement frappé, mettra trois jours à mourir sans avouer ses tortures. Une troupe qui cesse d'être commandée cherche un

abri pour se refaire. Celle-ci, décimée, rentre dans le fort par le coffre dont elle défend l'ouverture. Mais l'ennemi a pu se glisser jusque devant la contrescarpe. Le fossé nord lui est interdit par un canon-revolver placé dans le coffre double, mais, le longeant, il a pris à revers le peloton du capitaine Tabourot.

Le capitaine est atteint par derrière d'une grenade qui lui brise les reins et lui déchiquette les deux jambes. « Domptant sa douleur, dit le témoin déjà cité, il ne laissa pas échapper une plainte et je le vois encore passer devant nous, porté par deux de ses sergents. Il était pâle, mais il nous montrait l'ennemi. »

Les brancardiers l'emmènent à l'infirmerie. Le cortège pénètre à l'intérieur par la brèche du coffre simple nord-est. Les médecins doivent pratiquer immédiatement l'amputation double des chevilles. Le commandant Raynal vient le rejoindre un peu plus tard. L'entrevue des deux soldats est brève : aucune parole de consolation, aucune fausse espérance. L'un se devine perdu ; l'autre

l'estime trop pour recourir au mensonge. Une accolade, puis le commandant du fort se contente de dire :

— Tabourot, vous êtes un brave.

Le capitaine pense à ses hommes :

— Mon commandant, les Boches n'ont pas passé. Ma compagnie leur a barré le chemin.

Après ce témoignage, il ferme les yeux. Chacun a repris son poste. Il est seul avec le médecin auxiliaire Gaillard parmi les blessés qui se lamentent. Il réclame après un instant l'aspirant Buffet. Mais l'aspirant Buffet se bat avec le reste de la compagnie.

— Il faut le laisser, dit le mourant.

Il dicte au médecin auxiliaire Gaillard cette lettre pour sa femme : « *Ma chérie, je suis blessé à mort, j'ai été tué en faisant mon devoir. Soigne bien maman, je t'aimais bien, je vous embrasse, toi et ma petite fille.* » Déjà il parle de lui comme s'il n'était plus.

Un peu plus tard, l'aspirant Buffet vient de lui-même le rejoindre. Menacé d'être tourné, ce

qui restait du peloton a dû se frayer un passage pour rentrer dans le fort.

— Approche, mon petit; toi qui es de Dijon, si tu reviens de la guerre, tu iras dire à ma femme comment je suis mort.

En paix avec ses hommes et sa conscience de chef, le capitaine s'est tourné vers son foyer. Ce furent ses dernières paroles. Désormais, jusqu'à la mort qui tarde de quelques heures, il réserve toutes ses forces à ne pas accuser les horribles blessures auxquelles il ne pouvait survivre.

Déjà son nom court dans la nuit, porté par un pigeon qui s'est envolé du fort à trois heures du matin :

« *L'ennemi est autour de nous. Je rends hommage au brave capitaine Tabourot, très grièvement blessé (142e) : nous tenons toujours.* »

Quelques heures plus tard un second pigeon annonce sa mort :

« *Capitaine Tabourot, du 142e, mort glorieusement, blessure reçue en défendant la brèche nord-est. Demande pour lui Légion d'honneur.* »

Ce n'est là qu'une partie du message : l'autre a trait aux opérations.

Cependant les Allemands sont parvenus aux deux brèches ouvertes, l'une dans le coffre double nord-ouest et l'autre dans le coffre simple nord-est. Ils essaient d'en forcer le passage. A chaque entrée, c'est une lutte corps à corps. Sur la droite, ils sont tout d'abord repoussés. « Nos grenades, dit un des combattants, faisaient des vides dans leurs rangs, mais des renforts arrivaient toujours. Leurs morts et leurs blessés formaient des tas mouvants que venaient encore déchiqueter les éclats de nos projectiles. »

On se bat maintenant dans les gaines qui, des coffres, conduisent à l'intérieur. Le commandant Raynal fait installer des barrages de sacs à terre préparés à l'avance.

Au dehors, la bataille n'est pas moins violente. Le bataillon Chevassu, du 142e régiment, va se trouver dans une situation critique. L'ennemi, s'il est contenu à l'ouest du fort par le retranchement R1 dont il ne peut s'emparer, a réussi à se

glisser entre la courtine et le fort. Il arrive sur le côté sud. D'autre part, Damloup a été pris à six ou sept heures du matin, et, par le ravin de la Horgne, des forces nouvelles montent à l'assaut. Le bataillon Chevassu, qui a deux compagnies dans le fort (la 6e et les débris de la 7e que commandait le capitaine Tabourot), a dans sa mission la défense du côté est du fort : il se maintient en effet sur la tranchée de Belfort et sur la tranchée de Montbéliard où la lutte devient un corps à corps. Le sous-lieutenant Huguenin, attaqué par un soldat ennemi, le terrasse, le désarme et se bat avec le fusil de son adversaire. Les Allemands reculent, mais reviennent à la charge, l'après-midi, baïonnette au canon. Les hommes du 142e, renforcés d'une compagnie du 53e, les reçoivent au cri de *Vive la France!*

Cependant, le bataillon est menacé d'être tourné. Ses sections de mitrailleuses se déplacent, font face de trois côtés, en avant, du côté de Damloup à l'est, et à l'ouest contre l'ennemi qui débouche au sud du fort. Les chefs de pièces

désignent calmement les objectifs. Le sergent Narcisse qui se tenait debout auprès de sa mitrailleuse est tué d'une balle en plein front. C'était un brave qui avait reçu la médaille militaire à la bataille de Champagne. Le caporal Réveille le remplace et crie à ses hommes : « Ne vous faites pas de bile, je me charge de nettoyer les Boches. »

Les observateurs en ballon signalent au nord du fort des troupes de plus en plus nombreuses qui se terrent dans nos anciennes tranchées pour éviter nos barrages et gagner du terrain pendant les intervalles. En réalité, il n'y a plus de tranchées, rien que des trous d'obus qui ne sont pas reliés entre eux, ce qui explique le manque de liaison entre les sections et l'infiltration ennemie. A midi, une quarantaine d'hommes sont vus sur le fort, la plupart cachés dans des trous. A quinze heures, le fort donne lui-même de ses nouvelles :

« *L'ennemi s'est emparé des coffres nord-est et nord-ouest. Je poursuis la lutte dans les gaines. Nombreux réfugiés et blessés. Officiers et soldats font tout leur devoir et nous lutterons jusqu'au bout.* »

A sept heures du soir, les observateurs sur les postes de la redoute de Fleury signalent que des éléments d'infanterie en files de plusieurs compagnies montent actuellement du nord au sud, à la corne nord-ouest du fort de Vaux. Ils escaladent le fort et disparaissent à l'intérieur par le sommet. Pendant ce temps, d'autres groupes se glissent le long des tranchées entourant le fort.

Et à deux heures du matin, le 3 juin, le commandant Raynal envoie encore ce message optique :

« *Situation inchangée. L'ennemi travaille sur les dessus et autour de l'ouvrage. Faire battre le fort par petits calibres. L'ennemi occupe en nombre nos anciennes tranchées premières lignes et les a renforcées. Il semble avoir une tranchée armée mitrailleuse face au sud-ouest, non loin du fossé de la gorge.* »

Cette mitrailleuse n'est pas dans le fossé de gorge, mais sur la superstructure même du fort où l'ennemi a réussi à la transporter et d'où il bat le côté sud. Il est impossible de le déloger du

terre-plein : la tourelle de 75 est démolie, il n'existe pas de tourelle de mitrailleuses, et l'on a vainement essayé de passer des mousquetons par les fentes des observatoires, mais ces armes trop longues n'ont pas pu servir à tuer les fantassins allemands qui n'en étaient qu'à quelques mètres.

La face sud du fort a été sauvée par les 5e et 8e compagnies et la section de mitrailleuses du bataillon Chevassu (142e), renforcées le matin du 2 juin par la 11e compagnie du 53e régiment et, le soir, par un bataillon du même régiment. Ce bataillon devait contre-attaquer sans retard, mais il arrive à pied d'œuvre très éprouvé par les tirs de barrage subis en cours de route, et doit se borner à tenir le terrain, à reconstruire les tranchées détruites et à s'intercaler entre les sections réduites du 142e.

Donc, le 2 au soir, l'ennemi est dans les fossés nord et ouest. Contenu en partie à l'est et au sud, il est maître des deux coffres nord et il essaie de progresser dans l'escalier. En outre, il a grimpé

dessus, et là il bat de ses feux de mitrailleuses le côté sud. Toute sortie devient difficile, sinon impossible. Toute communication est coupée. Il ne reste que les pigeons et les signaux. La garnison est entassée dans les casernes. Elle peut accéder encore aux observatoires et au coffre simple sud-ouest qui n'a pas d'ouverture sur le dehors, où l'on a pu installer une mitrailleuse pour battre le fossé sud.

—*Nombreux réfugiés et blessés,* a signalé le commandant Raynal. C'est un danger presque égal à celui de l'extérieur. Le spectacle trop rapproché et trop continu des mourants et des morts qu'on ne peut emporter risque de démoraliser la garnison. Les ordres se transmettent plus lentement dans les couloirs encombrés. Enfin, s'il y a assez de viande de conserve et de biscuits pour tous, l'eau va manquer.

II

LE FORT APPELLE

Roland dit : « Je sonnerai de l'olifant, et Charles, qui passe aux défilés, l'entendra. Je vous assure que les Francs rebrousseront chemin... »

Roland a mis l'olifant à sa bouche. Il l'applique bien et sonne de toute sa force. Les montagnes sont hautes et le son se prolonge. On en entendit l'écho à trente grandes lieues. Charles et tous ses compagnons l'entendent. Le roi dit : « Nos gens ont bataille. »

... Le comte Roland, à grand'peine, à grand effort, et avec une grande douleur sonne à son olifant. Le sang clair jaillit de sa bouche. Près de son front, sa tempe est rompue. Mais le son de son cor porte si loin! Charles l'entend qui passe aux défilés; Naimes l'entend... Et le roi dit : « J'entends le cor

de Roland. Il ne sonnerait pas s'il n'y avait bataille. »

... Le comte Roland a la bouche sanglante. Auprès de son front les tempes sont rompues. Avec douleur et peine, il sonne l'olifant. Charles et ses Français l'entendent. Et le roi dit : « Ce cor a longue haleine. » Le duc Naimes répond : « C'est Roland qui est en peine. »

Les appels de l'olifant qui firent trembler les Pyrénées, il y a plus de dix siècles, sont-ils plus émouvants que les appels silencieux du fort de Vaux qui, par-dessus les lignes ennemies, communiquent au commandement les détails de son agonie et sa résolution de tenir?

Le 3 juin au matin, un pigeon au vol rapide arrive au colombier.

— Messager, quelles sont les nouvelles? Le fort vit puisqu'il t'envoie. Dis-nous s'il peut soutenir un siège jusqu'à ce que nous allions le délivrer?

En vain cherche-t-on sous son aile la dépêche dont il doit être porteur. Mal attachée, elle est

tombée en route. L'oiseau a été lâché pour rien. Combien reste-t-il au fort de ses compagnons?

Le 4, vers midi, le colombier reçoit un pauvre pigeon blessé qui se traîne péniblement jusqu'au gîte. On le prend, on le caresse, vite on soulève ses plumes. Celui-ci n'a pas fait un voyage inutile. Voici la dépêche qu'il apporte :

« *Tenons toujours, mais nous subissons une attaque par les gaz et les fumées très dangereuse. Il y a urgence à nous dégager, faites-nous donner de suite communication optique par Souville qui ne répond pas à nos appels. C'est mon dernier pigeon.* »

Le dernier pigeon! Les fils téléphoniques sont dès longtemps coupés et les signaux ne fonctionnent pas. Le dernier pigeon : c'est le dernier trait d'union avec le fort. Le fort est maintenant isolé. Aucun battement d'ailes ne portera plus ses paroles. Il restera muet si l'on ne parvient pas à rétablir la liaison optique. On ne saura plus rien de lui. Au colombier militaire un soldat a posé sur sa main l'oiseau qui fut, comme un coureur, blessé en service commandé.

L'après-midi du 4 se passe sans que la correspondance soit rétablie. Il est impossible d'obtenir du fort un signal. Sans doute n'a-t-on pu repérer l'emplacement de son appareil. Mais le 5, à trois heures du matin, le poste de commandement de la division voit arriver deux hommes qui, tout simplement, sont sortis du fort. Ils appartiennent à la section de projecteurs. Alors, puisqu'il n'y avait plus de pigeons et puisque les signaux ne fonctionnaient pas, il fallait bien venir rétablir la communication. C'est l'évidence même.

— Le fort n'est donc pas encerclé ?

— Ils sont dessus avec une mitrailleuse, mais devant la sortie sud, il n'y a personne.

— Cette sortie-là est bouchée.

— On saute d'une fenêtre dans le fossé.

D'autres ont essayé, mais n'ont pas réussi à s'échapper. Ceux-ci ne donnent pas beaucoup de détails. Ils en donneront plus tard. Pour le moment, ils sont trop préoccupés. Car ce sont des professionnels. Si l'on tiendra? La vie n'est

pas drôle à l'intérieur à cause des liquides enflammés et à cause de la soif. Et puis il y a trop de monde : plus de 600 hommes. Mais le moral est bon.

Là-dessus, ils vont essayer de correspondre.

A sept heures et demie, le fort de Vaux n'est plus seul. Il parle et on lui répond.

... *Les monts sont hauts, ténébreux et immenses, les vallées profondes, les torrents rapides. Devant et derrière l'armée, les trompettes sonnent et toutes semblent répondre à l'olifant...*

Mais quand sonnent les trompettes de Charlemagne, Roland, déjà, n'est plus. Imaginez-le, se redressant devant la mort pour écouter ces fanfares !

Le fort de Vaux renseigne le commandement sur la position de l'ennemi. Son message est plein d'espérance :

« *L'ennemi travaille à partie ouest du fort à constituer fourneau pour faire sauter voûte. Tapez vite avec artillerie.* »

Dix minutes plus tard, il insiste : « *Où êtes-*

vous? » A huit heures, n'ayant pas reçu de réponse ou n'ayant pas pu la déchiffrer, il avoue son angoisse :

« *N'entendons pas votre artillerie. Sommes attaqués par gaz et liquides enflammés. Sommes à toute extrémité.* »

A neuf heures, enfin, ce signal lui est transmis : « *Courage, nous attaquerons bientôt.* »

Roland mourant a entendu les trompettes de Charlemagne. Elles sont si lointaines, mais leur musique est si douce! Il se redresse, il écoute, il fait signe à la mort d'attendre. Mais que les Français se hâtent! Déjà, les ténèbres l'envahissent et sa parole se trouble.

Le fort, tout le jour, attend. Quand la nuit est venue, il donne des signes d'impatience. Cette nuit qui tombe ne sera-t-elle pas la dernière, ne l'enveloppera-t-elle pas du suaire mortel? Le commencement du message qu'il adresse ne peut être compris : la suite est déjà pareille à une oraison funèbre, il y parle de ses défenseurs au passé :

« ... *jour précédent. Il faut que je sois dégagé ce*

soir et que ravitaillement en eau me parvienne immédiatement; je vais toucher au bout de mes forces. Les troupes — hommes et gradés — en toutes circonstances ont fait leur devoir jusqu'au bout. »

N'est-ce pas l'adieu suprême? N'est-ce pas le râle de l'agonie qui commence? Et voici que, dans le bombardement formidable qui de part et d'autre couvre de fer et de feu la colline, un de nos postes de projecteurs saisit encore ces signaux fragmentaires :

« ... 53... *blessés... aspire... de pertes. Vous interviendrez avant complet épuisement. Vive la France.* »

Roland s'est relevé. Debout, il appelle. Il tend les bras vers la *douce France.*

Pour la seconde fois, les trompettes de Charlemagne ont retenti jusqu'au val de Roncevaux.

Pour la seconde fois, le poste de Souville répond au fort de Vaux : « *Reçu votre message. Courage.* »

*
* *

Du courage, ce tronçon de fort en trouvera-t-il encore après les trois jours qu'il vient de vivre? La tempête n'a pas cessé un seul instant d'ébranler le plateau. Elle se déchaîne à gauche sur le retranchement R[1] qui a l'audace de résister, à droite sur la batterie de Damloup qui tient le promontoire et balaie le fond de la Horgne et le débouché du village, sur les abords immédiats qui sont défendus à l'ouest par la Courtine, à droite par les tranchées de Belfort et de Montbéliard. L'ennemi fait succéder les attaques d'ensemble aux attaques locales afin d'emporter d'un coup toute la position ou d'obtenir un fléchissement en un point où il se précipitera. Il y engouffre trois divisions qu'il devra même renforcer par une brigade du corps alpin. Il assiège le fort de trois côtés, il est autour, il est dessus, il est dedans. Et, têtu, le fort refuse de se rendre. Isolé tout un jour, il ne se sent pas abandonné. Au

dehors, il en est certain, on travaille pour lui. A l'intérieur, il multiplie les barrages et les barricades. Il défend marche à marche les escaliers et, pas à pas, les couloirs. Il supporte le canon, les mitrailleuses, les grenades, les flammes, la fumée, la soif, l'empoisonnement, l'intoxication, l'odeur, la pourriture. Il ira jusqu'à la limite des forces humaines, celle qui recule encore lorsque l'on croit l'atteindre et dépasse l'attendu et le possible. Entre ses pierres resserrées, sous ses voûtes sonnantes, le douloureux sacrifice s'accomplira jusqu'au bout.

Un sous-lieutenant du 142e qui fait partie du bataillon Chevassu et se bat sur le plateau hors du fort a décrit plus tard à un camarade ces terribles journées : « Tout n'était que feu et poussière, et dans cet enfer, quelques soldats aux aguets empêchaient les masses boches de passer. Leurs attaques se sont renouvelées tous les jours, tantôt frappant ici, tantôt là ; jamais nous ne leur avons cédé un pouce de terrain, tant qu'il y a eu un soldat pour le défendre. Je ne te dirai pas les

souffrances que nous avons endurées. Pas d'eau, pas de ravitaillement, ceux qui ont voulu nous en apporter sont restés en route. Il n'y a que les munitions qui ne nous ont pas manqué. Nous sommes exténués, mais si heureux d'avoir fait notre devoir, d'avoir contribué à empêcher les Boches de prendre Verdun que leur Empereur leur avait promis et qu'ils n'auront jamais... Il faudrait qu'ils passent sur nous et qu'ils marchent sur les cadavres de tous ceux que nous leur avons tués... Ils nous attaquaient de trois côtés à la fois, leur étreinte n'a pas pu nous saisir... »

Pendant la journée du 3 juin, l'ennemi veut exploiter la prise de Damloup et contourner le fort à l'est. Des éléments du 142e et du 53e régiments le contiennent et même, passant à l'offensive, le contraignent à reculer.

A tous les échelons, armée, corps d'armée, division et brigade, le commandement soutient la lutte qui s'étend du bois Fumin au fond de la Gayette, alimente le combat, prépare des contre-attaques. Contre-attaque sur Damloup, dès la

matinée du 2 juin, qui du moins dégage la batterie. Contre-attaque sur le fort dès le soir du 2, par un bataillon du 53e régiment qui doit traverser les barrages meurtriers et ne peut que renforcer les troupes du secteur. Contre-attaque le 3 juin sur notre gauche pour reprendre la ligne des retranchements et venir en aide à R1 qui tient toujours. Et les observateurs en ballon ne cessent pas de signaler des colonnes ennemies gravissant les pentes et venant grossir le nombre des assaillants.

Certes, il faut se relier au fort : des camarades sont là, qui attendent leur délivrance : « *Nous avons dans le fort des camarades français,* téléphone l'armée, *il faut les dégager et, tout d'abord, entrer en liaison avec eux. C'est le devoir de tous. Devoir sacré.* » Le général Tatin, qui commande le secteur, dirigera lui-même l'opération.

Mais l'ennemi ne cesse pas d'attaquer, et il inonde son objectif d'une pluie de feu qui ne s'interrompt jamais. Le 298e régiment est rapproché. A deux heures du matin, le 4, une attaque est

déclanchée sur le fort, par le nord-ouest et par le sud-est. Elle commence par progresser, puis elle est arrêtée par les mitrailleuses. Un avion, au petit jour, vole au-dessus du fort et descend si bas qu'il fait de l'ombre sur ce chaos. L'audacieux oiseau va-t-il se faire blesser comme le dernier pigeon? Il glisse parmi les obus et les balles comme une salamandre dans le feu et le voici qui se redresse et s'éloigne. Il a rempli sa mission : sur la superstructure du fort, il a repéré l'emplacement des mitrailleuses. Quelques instants plus tard, notre 75 et notre 155 démolissent toutes les installations ennemies établies sur la partie supérieure de l'ouvrage. A dix heures du matin, par temps clair, les avions constatent que les tranchées du fort sont complètement nivelées et que personne n'occupe le dessus du fort.

La nuit suivante, l'ennemi recommence sur la superstructure ses travaux et ses abris de mitrailleuses. Il condamne ainsi la sortie par le sud. Il interdit le départ et les communications. Des reconnaissances — dès qu'elles ont été proposées,

le nombre des volontaires a été si grand qu'il a fallu faire un choix — ont essayé de pénétrer dans le fort. Aucune n'a pu accomplir sa mission. En revanche on a pu sortir. Deux signaleurs, nous le savons, ont franchi les lignes dans la soirée du 4 juin. Quelques heures plus tard, dans la nuit du 4 au 5, l'aspirant Buffet, deux sous-officiers et trois hommes de la 7e compagnie du 142e sortent à leur tour. Le problème est moins insoluble à la sortie qu'à l'entrée. Pour sortir, il faut se garer des mitrailleuses boches, mais pour entrer il faut, en outre, se garer des nôtres. Le fort, pour ne pas être investi, doit garder le fossé sud et ses abords. Toute ombre qui s'approche est suspecte. La difficulté est de se faire reconnaître.

« *Courage, nous attaquerons bientôt,* » a transmis le signal. Et le commandement hâte les préparatifs d'une nouvelle attaque à effectifs plus nombreux. Elle ne pourra être déclanchée que le 6 juin, à deux heures du matin.

*
* *

Il faut maintenant revenir en arrière pour savoir ce qui s'est passé à l'intérieur du fort.

Depuis le matin du 2 juin, le fort, comme un lion secoue sa crinière pleine de vermine, est rongé par le Boche qui est devant, de côté, dessus et même dedans, car il a plongé par les deux ouvertures des coffres et tâche à pénétrer dans le cœur de la place. Le commandant Raynal a mis de l'ordre dans la garnison dont les blessés et le reflux des éléments voisins ont trop augmenté le nombre. Elle ne devrait se composer que de la 6e compagnie du 142e, de la compagnie de mitrailleuses et du génie du fort. Les 7e et 8e compagnies du 142e qui défendirent les coffres de droite l'ont renforcée de plus de cent fusils; la 7e compagnie du 101e qui défendait les coffres de gauche en a ramené une cinquantaine. Une compagnie de mitrailleuses du 53e est restée. Avec les blessés, cela fait un total de plus de six

cents hommes. Six cents hommes qu'il faut abreuver quand la citerne se vide ! Six cents hommes et parmi eux des blessés minés de fièvre qui réclament à boire ! Cependant la garnison est subdivisée en relèves, guetteurs et fractions au repos, et les distributions de boîtes de conserve, de biscuits, de chocolat et même d'eau-de-vie sont faites régulièrement. La ration d'eau, qui était d'un litre le 31 mai, est réduite le 2 juin à trois quarts de litre. Elle va tomber à un quart et demi, puis à un quart à peine et dans quelles conditions ! Dès le 4 juin, une détermination s'imposera au commandant.

Donc, le matin du 2 juin, l'ennemi est aux coffres. Malgré ses pertes, il réussit à serrer de près les défenseurs qui battent en retraite. Le canon-revolver du coffre double a été mis hors d'usage par un obus. La mitrailleuse qui garde l'entrée est brisée par une grenade. La défense est refoulée à l'intérieur. Un barrage est immédiatement établi sous la brèche, mais du dehors les Allemands le dominent et l'accablent de gre-

nades. Il faut reculer le barrage jusqu'au pied de l'escalier qui monte à l'observatoire. Un autre est construit au sommet de l'escalier. Ce dernier tiendra jusqu'au 4. Même manœuvre au coffre simple qui est à l'angle nord-est : les barrages contiennent l'ennemi devant la grille du couloir, en face des cabinets d'aisance qui demeurent utilisables.

« Dans la demi-obscurité du fort, écrit un rescapé du 142e, la lutte continue. L'ennemi voulait nous exténuer en nous privant de sommeil et en nous prenant par la soif. L'atmosphère était lourde et empestée. A chaque instant les barrages sautaient et la lutte à la grenade reprenait. Nous ne cédions pas. Mais toutes ces explosions échauffaient l'air ; la fumée et l'odeur le rendaient presque irrespirable et l'on se battait toujours. Nous avions installé des mitrailleuses qui barraient les couloirs et qui faisaient du bon travail. C'est alors que les Allemands, ayant réussi à faire sauter un barrage, nous lancèrent des jets de flammes et des liquides enflammés. La cha-

leur et la surprise provoquèrent une minute d'hésitation. Mais le lieutenant Bazy qui était là avec sa mitrailleuse s'élança et il fut si rapide qu'avant que nous soyons revenus de notre étonnement, il était debout au milieu du couloir et, tout seul, se battait contre les Boches à coups de grenades. Les flammes venaient jusqu'à ses souliers, il avait le bras gauche bandé, étant déjà blessé, mais peu lui importait : ne pouvant parler à cause de cette fumée noire et âcre, il nous donnait l'exemple. Aussi, débarrassés de notre stupeur, nous venons à tour de rôle nous placer à ses côtés. Enfin, les lance-flammes s'éteignirent. Nous avions réussi à arrêter l'attaque et commencions à remonter le barrage lorsque les Boches se mirent à envoyer des pétards qui nous projetèrent tous à terre avec les sacs sur le dos. J'ai bien pensé avoir les reins brisés et je n'ai eu que la force de mettre mon masque en sentant l'odeur du gaz. Un soldat m'a dégagé et porté à l'infirmerie pendant que la lutte reprenait. Les Allemands lançaient des gaz dont la masse lourde

stagnait dans les couloirs. Malgré toutes leurs inventions diaboliques, leurs jets de flammes, leurs gaz, leurs pétards, ils n'avançaient pas. C'était superbe. Ils nous criaient en français : « Rendez-vous, sinon vous serez tous tués, » et nous répondions avec des grenades dans leurs figures... »

C'était superbe! que cette exclamation, en pleine bagarre, est plaisante !

C'est le 4 juin vers midi que s'est produite cette attaque par liquides enflammés. Les Allemands les projetaient par la brèche de la gaine ouest. Une fumée « âcre et noire » remplit le fort. Pour respirer, la garnison doit déblinder les fenêtres de la caserne. Le feu arrive jusqu'au couloir des chambres. Quelques soldats sautent même dans le fossé pour reprendre haleine. Les mitrailleuses installées sur le fort ont été détruites le matin par notre artillerie. Le tir de barrage coupe les issues un peu plus au sud. Tranquillement, les soldats regagnent l'intérieur, mais il faut refermer les fenêtres. L'ennemi balance des

sacs de grenades à fusée retardée qu'il envoie dans les ouvertures et tente de faire sauter ainsi les plaques de blindage.

Cependant, il a progressé dans le coffre simple du nord-est. Il a fallu refluer de quelques mètres dans le couloir, mais en deçà des cabinets d'aisance. Les malades, les blessés doivent se soulager sur place. Les brancardiers ont profité de la destruction des mitrailleuses ennemies installées sur le fort pour sortir des cadavres dans le fossé sud, pour nettoyer l'infirmerie de tous ses immondices. Dès la nuit suivante ce travail leur deviendra impossible. Les morts devront demeurer avec les vivants. Une horreur sans nom envahit ces voûtes à demi obscures où, dans une atmosphère méphitique et épaisse, une garnison sans sommeil, angoissée et altérée, s'entasse et veut lutter encore.

Il a suffi d'un homme, le lieutenant Bazy, debout et dressé, comme un dieu, dans la fumée, au milieu du couloir, le bras gauche en écharpe, le bras droit lançant des grenades, barrant la

route à l'ennemi, pour conjurer l'attaque par les flammes. Il suffit du commandant, de quelques officiers et sous-officiers, de quelques soldats d'élite pour que subsistent, parmi ces souffrances, une seule pensée, un seul but : tenir.

Le fort est séparé du reste du monde, son dernier pigeon a été lâché la veille, et ses signaux ne sont pas transmis. Mais la nuit venue, deux signaleurs bondissent dans le fossé : ils vont rétablir les communications.

Le lendemain, l'appel du fort est entendu.

III

LA SORTIE

Le 4 juin, la ration d'eau a été d'un quart. Un quart de litre, pour des hommes qui se sont battus et se battent dans la fumée des grenades, des *flammenwerfer,* des gaz asphyxiants ! Un quart de litre pour des fiévreux qui s'agitent au poste de secours bondé entre des mourants et des morts ! Les plaintes montent, suppliantes, lamentables. Mais le silence se rétablit instantanément dès que paraît le commandant Raynal. Un quart, et rien de plus. Qui donc a réclamé davantage? Un quart, c'est déjà beaucoup. Les blessés eux-mêmes se résignent. Chacun avale sa douleur, n'ayant plus de salive.

Le commandant a dénombré la garnison. Tout ce qui n'en fait pas régulièrement partie devra

quitter le fort. A la faveur de la nuit, la sortie sera tentée, soit par le fossé sud en sautant des fenêtres de la caserne, soit par le coffre sud-ouest qui n'appartient pas à l'ennemi.

L'ordre est formel. Ceux qui doivent partir essaient à la lumière du jour de mesurer les difficultés de l'entreprise : y a-t-il sur le fort des mitrailleuses et des guetteurs? Les tirs de barrage allemands, à quelle distance et dans quelle direction sont-ils déclanchés? La sortie est bien chanceuse, mais les Français ne doivent pas être bien loin.

A dix heures et demie du soir, les premiers qui sautent dans le fossé sont des volontaires : les deux signaleurs dont j'ai parlé, qui vont rétablir les communications. Le cœur battant, les camarades écoutent : le bruit de la chute, puis le silence, pas de coups de fusil, pas de fusée, le bombardement habituel, rien de plus. Ils n'ont pas été repérés.

Les détachements du 101e et du 142e dont le départ est fixé sont rassemblés.

— Allez, leur dit le commandant Raynal, et si vous échappez, dites quelles sont notre situation et notre résistance.

Les deux groupes saluent. C'est le moment de la sortie. Il est une heure et demie du matin et il semble que le marmitage soit en décroissance. L'aspirant Buffet commande le détachement du 142e. Il utilise une brèche découverte à la corne sud-ouest et descend le premier, suivi d'un coureur et du caporal fourrier. La compagnie s'égaillera derrière eux en laissant des intervalles pour ne pas attirer l'attention. Un caillou a roulé et les guetteurs allemands, du haut du fort, mis en éveil, lancent des fusées et font feu. Presque aussitôt, leur artillerie exécute un effroyable tir de barrage aux abords immédiats du fort. L'aspirant a passé, suivi d'un petit groupe. Ils arrivent aux lignes françaises qui sont toutes proches. Le premier reçoit un coup de fusil qui le manque. Il se fait reconnaître, non sans peine. On s'explique, on s'embrasse, tandis que le bombardement fait rage en arrière de la petite

troupe. D'autres sont en route : qu'on prenne garde à ne pas les fusiller. On les attend, mais, après une longue attente, il n'en arrive que deux ou trois. Le reste n'a pu traverser la pluie de fer.

Un soldat du 142e, blessé dans l'attaque par les flammes, raconte ainsi cette sortie : « Après les paroles du commandant, je saluai et me dirigeai vers la lucarne d'où il fallait sauter d'une hauteur de trois mètres. Je tâtai mes reins endoloris. Puis, sans réflexion, je me suis élancé. J'ai bien senti une vive douleur. J'ai entendu des coups de fusil dirigés sur moi et j'ai fait le mort, car les Boches veillaient encore. Je ne sais combien de temps je suis resté ainsi. Pourtant, au bout d'un grand moment, j'ai commencé à ramper sur le ventre à travers de nombreux cadavres. Doucement, glissant d'un cadavre à un autre, je suis arrivé à sortir du fossé et à franchir la ligne. Je pouvais à peine respirer sous le bombardement qui ne cessait pas et enfin je réussis à atteindre, je ne sais comment, un poste de secours. Je ne

me souviens plus de la fin, mais je me réveillai à une infirmerie... »

La sortie n'a pas donné de grands résultats. Elle est à recommencer. Le 5 juin, au petit jour, nouvel essai, nouvel échec. Et la journée s'écoule, plus cruelle encore que les précédentes. La lutte aux barrages reprend avec les grenades, avec les flammes. L'eau ne se distribue plus que goutte à goutte. Des blessés réclament qu'on les achève. Il faut jeter de la chaux sur les morts qu'on ne peut pas emporter. Les maux sont plus lourds, mais l'espérance a jailli. Le fort n'est plus solitaire : les deux signaleurs, partis la veille au soir, ont réussi dans leur mission. Quand le fort parle, on l'entend et on lui répond : « Courage, nous attaquerons bientôt. » Les camarades n'oublient pas les défenseurs. Ils préparent leur délivrance. Une journée encore, et ils seront là. Une journée, que c'est long et dur! Mais elle passera, comme les autres.

On ne peut pas rester aussi nombreux. Les contingents du 101e et du 142e dont la présence

n'est pas nécessaire reçoivent de nouveau l'ordre de partir. Au cours de la nuit, plus de cent hommes réussissent à s'évader. Voici l'un d'eux, car il faut choisir. On ne peut citer tout le monde, et rien ne fait mieux comprendre de telles tragédies que de poser sa main sur une poitrine humaine pour en surprendre les battements.

Le brancardier Roger Vanier, du 101e régiment, a reçu la médaille militaire pour sa conduite au bois Sabot les 26, 27 et 28 février 1915, avec ce motif :

« *A fait preuve d'un dévouement et d'un courage héroïques. S'est dépensé pendant trois jours et trois nuits sans prendre de repos. Est allé à plusieurs reprises sous le feu de l'ennemi chercher des blessés entre les tranchées françaises et allemandes et les a ramenés. A fait en même temps l'identification de nombreux tués. A fait l'admiration du bataillon pour lequel il s'est aussi dévoué. Était du service auxiliaire à la mobilisation et a demandé à partir.* »

Le général Joffre le décore en personne le 25 mars (1915) à Courtisols.

A la bataille de Champagne, le 21 septembre, il est cité à l'ordre du corps d'armée :

« Voyant quelques camarades hésiter à sortir de la tranchée pour l'attaque, enleva son brassard de la Croix-Rouge, monta sur le parapet en criant : « En « avant! » et fut alors blessé d'une balle à la jambe. »

Il appartient à la classe 1913 : taille moyenne, plutôt délicat de santé, le teint brun, une ombre de moustache, la figure ouverte, ardente, comme échauffée par l'expression des yeux. « Dans le danger, dit-il, je ne me connais plus : il faut que j'aille. » Et il va. Il est né d'une famille modeste à Montfort-l'Amaury. Un de ses frères, séminariste, caporal téléphoniste au 146e régiment, a été tué le 2 mars devant Douaumont : la jambe brisée par un obus, il a été transporté au ravin des Fontaines où il a expiré peu après. Son corps est resté là. Le brancardier du 101e, venu à son tour dans la région de Vaux, aurait pu se trouver face à face avec le cadavre quand il allait chercher de l'eau dans le ravin. Avant la guerre, il

était, lui, valet de chambre. Mais depuis qu'il a servi son pays et perdu son frère, il ne veut plus être, après la guerre, qu'au service de Dieu à la place du mort.

Qui donc a formé ces cœurs-là? Vanier porte toujours sur lui une lettre de sa mère. La bonne femme de Montfort-l'Amaury lui écrit le 29 février d'un cœur résolu et d'une orthographe hésitante :

« ... *Je sait que ton pauvre frère est à Verdun, c'est-à-dire à l'honneur, car, que c'est beau pour l'armée française de tenir là cette horde de sauvages, comme il doit être heureux, notre lou, de voir la guerre hors des tranchée. Oh, que c'est grand! J'ai toujours rien de lui, mais il ne peut pas sans doute. J'ai toujours un grand espoir qu'il n'y arriveras rien. Et toi, mon trésor, tu doit avoir beaucoup à faire, soit bien prudent, mon chéri, mais de plus en plus courageux. Sauve tous ses malheureux blessés resté là dans la neige et le sang. Le mien bouillone de rester là pendant qu'il y a tant à faire là-bas à ramasser tous ses malheureux. Pourquoi ne pas vouloir de femme là où elle serai si nécessaire? Ah! oui,*

la place des mères c'est de ramasser tous ces pauvres enfants et leur donner une bonne parole. Remplace les mères, toi, mon chéri, fait tout, même l'impossible, pour faire du bien, oui, beaucoup de bien. Je te voit aller, courir, ramper à la recherche de tout ses blessés. Oui, je voudrais me faufiller là près de toi, mon petit, je sent que c'est là ma place près de vous. Courage, courage, je sait que c'est le début de la fin qui sera bien belle pour tous ceux qui auront combattu la juste cause... »

Ces mères françaises ne sont-elles pas au front avec chacun de leurs enfants, saignant de toutes leurs blessures, mais les poussant en avant, vers le devoir, pour le pays?

Le brancardier Vanier est au fort depuis le 1er juin, desservant avec ses camarades le poste de secours, sous le commandement des admirables médecins Gaillard, Conte et Boisramé. C'est lui qui, avec un camarade, est allé en plein jour, le 31 mai, chercher le lieutenant Tournery blessé et l'a ramené au fort, malgré les tirs de barrage allemands. Il est coutumier des beaux gestes

de guerre. Il faut donc à tout prix dégager la garnison. La sortie du 4 au soir a échoué. Le 5 fut une journée épuisante qui s'achève dans l'étonnement de résister encore. Que sera-t-il du lendemain? Mieux vaut ne pas l'attendre. Ce qui reste du 101e et des 7e et 8e compagnies du 142e va tenter de partir.

Vanier forme groupe avec les hommes du 101e. Ils sont au nombre de 34, et parmi eux il y a des blessés. La consigne est de quitter le fort à n'importe quel prix, sans s'occuper les uns des autres. Chacun a dans le jour repéré sa direction. Vanier, à dix heures et demie du soir, saute le premier dans le fossé, avec un camarade. Tous deux remontent la pente en rampant et les voilà courant à toutes jambes.

— Halte là! — Ils s'arrêtent et se jettent dans un trou d'obus. Vanier a compris : *Ver da?* Il arme son revolver et dit à voix basse à son compagnon :

— Mon petit, ne viens pas avec moi. Je ne veux pas être prisonnier : je me ferai tuer.

— Mais c'est un Français, répond l'autre.

Ils s'approchent et se font reconnaître. A 200 mètres du fort à peine ils sont tombés sur un détachement du 298e. On les emmène à l'arrière, on leur fait boire du vin — du vin! quand on n'a pas bu d'eau depuis trente-six heures! — on les interroge.

Sur les trente-quatre, cinq seulement ont manqué à l'appel. Vanier va rejoindre son colonel au cantonnement de repos où il retrouve son régiment.

— Je te nomme caporal, lui dit le colonel qui l'embrasse.

Ainsi le brancardier Vanier a-t-il gagné ses galons de laine.

IV

QUELQU'UN EST RENTRÉ

L'aspirant Léon Buffet, du 141e régiment, qui assistait le capitaine Tabourot mourant et qui est sorti du fort dans la nuit du 4 au 5 juin avec un détachement de sa compagnie, appartient à la classe 1916. Son père est un ouvrier. Il a perdu, tout petit, sa mère et il a été élevé au petit séminaire de Flavigny, dans la Côte-d'Or. Excellent élève, il a réussi au baccalauréat latin-grec et il était étudiant en lettres quand la guerre l'a pris. Le futur professeur est un petit homme frêle. Le visage, qui porte une barbe courte, est tout brûlé par des éclats de grenade et des jets de flammes. Quand il arrive au poste de commandement de la division, il a les yeux presque hagards et paraît être dans cet état d'agitation qui précède l'épui-

sement nerveux. Cependant, il donne sur les combats à l'intérieur du fort, sur les travaux allemands, sur les positions allemandes, des précisions et des déductions telles que le divisionnaire l'envoie au quartier général du secteur.

Là, il recommence son récit et ses explications. Le général l'écoute, l'observe, puis lui ordonne le repos. Le jeune homme, à bout de forces, se couche. Quelques heures plus tard, lavé, rasé, nourri, il apparaît déjà transformé.

De nouveau, le général le reçoit. Le temps presse : un cas grave va se poser. Une attaque est préparée pour dégager le fort. Elle sera déclanchée dans quelques heures. Le commandant Raynal peut contribuer à son succès. Qu'il signale s'il le peut la position des mitrailleuses ennemies sur le fort, qu'il dirige ainsi dans la nuit le tir de l'artillerie : il aidera à l'opération. Qu'il retienne, pendant qu'on travaillera ailleurs, l'ennemi dans les gaines des coffres. Mais comment parvenir jusqu'à lui? A diverses reprises, des reconnaissances et des corvées d'eau ont essayé d'entrer

en liaison avec lui, de le ravitailler. Elles n'ont pas pu franchir la gorge, arrêtées ou fauchées par les barrages allemands, ou même par la mitrailleuse qu'il a fait placer pour garder le fossé sud. Celui qui connaîtrait les êtres du fort, ses tenants et ses aboutissants, pourrait peut-être remplir une mission aussi délicate. L'aspirant Buffet est seul à posséder cette supériorité.

— J'irai, dit le jeune homme qui ne laisse pas achever.

Le général, dont le fils unique a été tué, le regarde avec une complaisance et aussi une émotion paternelles.

— Ce n'est pas un ordre, mon ami — pour un peu, il aurait dit : mon enfant. — Ce que je vous demande, c'est plus que le devoir. Sortir du fort est bien. Y rentrer, dans l'état de fatigue où vous êtes, je ne vous le commande pas.

— J'irai, répète Buffet avec énergie.

— Naturellement, vous serez récompensé : la Légion d'honneur ou la médaille militaire.

— Oh ! non, déclare l'aspirant : j'irai pour rien.

Un officier d'état-major demande à l'accompagner.

— Je préfère partir seul avec mon sergent, objecte-t-il. A l'arrivée, ce sera plus facile. Il ne faut pas être nombreux. Cela attire l'attention. Et puis, je désire être complètement libre de mes mouvements.

Le chef d'état-major lui remet les ordres. Il les lit, les relit, les fixe dans sa mémoire et rend la feuille : car il ne doit rien emporter.

La nuit vient, on les conduit en automobile, lui et le sergent, aussi loin que les automobiles peuvent aller. Ils serrent la main de l'officier qui les accompagne et se jettent dans l'ombre où bientôt leurs silhouettes se perdent.

*
* *

Un récit du médecin auxiliaire Gaillard, qui faisait partie de la garnison du fort et qui, le premier, est rentré de captivité, permet de fixer ainsi la scène du retour :

En arrivant au fossé de gorge, le sergent est blessé d'une balle de mitrailleuse. Il a la cuisse brisée, il ne peut plus avancer. On lui tend une corde que Buffet lui passe sous les bras. Ainsi parvient-on à le hisser par la brèche. Buffet, lui, est intact. Le commandant Raynal, entouré des officiers et des médecins-majors, le reçoit immédiatement, et l'heureux revenant annonce à ces agonisants l'offensive du lendemain. Aussitôt l'espoir reparaît dans tous les yeux. C'est la possibilité de durer encore tout un jour. Il apporte une petite boîte de foie gras et, dans sa gourde, un peu d'eau coupée de *gnole* que l'on se partage également. Puis le commandant lui dit :

— Vous ne faites pas partie de la garnison, vous êtes donc libre de repartir si vous le voulez.

Mais Buffet refuse de quitter ses camarades : quoi qu'il puisse arriver, il demeurera avec eux.

*
* *

Il a été convenu que, si l'aspirant Buffet rentrait dans le fort, le projecteur terminerait ses prochains signaux par : *Vive la France.*

A onze heures et vingt minutes du soir, le message optique transmis du fort de Vaux, après un commencement que le bombardement n'a pas permis de saisir, transmet cette phrase : « *Vous interviendrez avant complet épuisement : Vive la France.* »

V

LES DERNIÈRES PAROLES

L'effort pour dégager Vaux n'a pas cessé un instant. Mais les attaques allemandes et les nôtres se succèdent, se heurtent, se préviennent, s'annihilent les unes les autres. Aucun des deux adversaires ne parvient à progresser. L'ennemi ne peut déboucher de Damloup à droite et se brise contre la batterie. A gauche, il est barré dans le bois Fumin et R[1] continue de lui tenir tête. La bataille se prolonge dans le fort enfermé, incendié et affamé où l'énergie de quelques hommes éternise la résistance. Mais nous ne pouvons reprendre l'ouvrage extérieur, que garnissent des mitrailleuses. Tout le plateau et ses pentes sont battus au point que la terre est pareille à de la cendre.

Dans la matinée du 6 juin, nous avons pu croire un instant que nous tenions à nouveau le fort tout entier et que la garnison était délivrée. Une attaque avait été montée qui devait se déclancher à deux heures. A quatre heures, un pionnier allemand du 27e régiment est amené tout effaré, les vêtements en lambeaux, au poste de commandement de la division. Il a été trouvé dans nos lignes, sans armes, hagard et courant. Interrogé, il déclare s'être échappé du fort de Vaux lorsque les Français l'ont entouré.

L'attaque devait aborder le fort par ses trois faces : sur la face ouest une compagnie du 238e; sur la gorge, une autre compagnie du même régiment et une section du génie, sous les ordres du commandant Mathieu; enfin sur la face est, deux compagnies du 321e sous les ordres du commandant Favre. Le signal devait être donné à deux heures du matin par un bouquet de fusées.

A droite, les deux compagnies du 321e, vigoureusement entraînées par leur chef, atteignirent en deux vagues le fossé de contrescarpe où elles

furent accueillies par un barrage de grenades et de mitrailleuses. Décimés par le tir de ces mitrailleuses couronnant le parapet d'escarpe, les premiers grenadiers refluent. A leur tour, les deux vagues successivement déferlent. Mais ceux qui les conduisent sont presque immédiatement et presque tous atteints : le commandant Favre, tué d'une balle à la tête; le lieutenant Ray, le sous-lieutenant Rives, gravement blessés; le sous-lieutenant Bellot, blessé mais ramené; le sous-lieutenant Morel, tué; le sous-lieutenant Billaud, tué; le sous-lieutenant Desfougères, blessé; le lieutenant Ayme, blessé. Une telle nomenclature, quel éloge ensemble et quel martyrologe d'un corps d'officiers! Privée de direction, une troupe hésite. Le capitaine adjudant-major Baume prend le commandement du bataillon, reforme les unités engagées, distribue les commandements et se tient prêt à repousser une contre-attaque qui, devant l'attitude de ses hommes, n'ose pas sortir des tranchées. Les coureurs tiennent le régiment et la brigade au courant de la situation. Quels que

soient les barrages, ils parcourent ce sol volcanique et les survivants remplacent les blessés ou les morts.

Plus à gauche, l'attaque du 328e sur la face ouest et la gorge a rencontré les mêmes obstacles. Elle a, quelques instants, encerclé le fort, mais n'a pas pu se maintenir. Un tir de notre artillerie sur la superstructure, pour y démolir les mitrailleuses ennemies, l'a gênée elle-même. Elle a dû, elle aussi, se rabattre sur les positions de départ.

Avec quelle angoisse, de l'intérieur du fort, les différentes phases de l'action ont été suivies! Sentir que les camarades approchent, qu'ils sont là, qu'ils apportent la délivrance, et puis qu'ils échouent au port, quels tressaillements d'espérance et quelle déception! A six heures vingt du matin, le 6 juin, ce message, brouillé à demi, est transmis du fort :

« *...sans avoir obtenu objectifs. Mitrailleuses ennemies au-dessus du fort : celles-ci auraient dû être battues par obus...* »

Où donc sont-elles, ces mystérieuses mitrailleuses que notre artillerie ne parvient pas à détruire? Dans quel angle embusquées, sous quel abri?

C'est là un compte rendu de la bataille telle que, du fort, on a pu l'observer. Quelques minutes plus tard, le fort, à nouveau, parle. Cette fois, il donne à ses paroles la majesté de l'honneur et la tristesse de l'agonie résignée.

Rouvrez la *Chanson de Roland,* aux versets où Roland vainqueur, mais grièvement blessé, se traîne dans le val de Roncevaux à la recherche des pairs de France et ramène un à un leurs cadavres au pied de l'archevêque Turpin qui leur donnera la bénédiction suprême :

Roland s'en va. Seul il parcourt le champ de bataille, bat la vallée et bat les monts. Il trouve Gérin et son compagnon Gérier, il trouve Bérenger et Otton, il trouve Anséis et Samson, il trouve le vieux Gérard, comte de Roussillon. Il emporte les barons un à un, revient avec eux vers l'archevêque, et les dépose en rang à ses genoux...

Roland retourne et va battre la plaine. Il a trouvé son ami Olivier, il l'a serré étroitement sur son cœur et comme il peut revient vers l'archevêque...

Le fort de Vaux, après l'insuccès de la dernière tentative de délivrance, ne sait plus combien d'heures ou de minutes il lui reste à vivre. Dans un message qui ressemble à un testament, le commandant rassemble les noms de ses vaillants compagnons d'armes, rend hommage à ses hommes et les offre au commandement. A six heures et demie, ses signaux transmettent ce message :

« *Je n'ai plus d'eau malgré le rationnement des jours précédents. Il faut que je sois dégagé et qu'un ravitaillement en eau me parvienne immédiatement. Je crois toucher au bout de mes forces. Les troupes, — hommes et gradés — en toutes circonstances, ont fait leur devoir jusqu'au bout.*

« *Je cite : lieutenants de Roquette et Girard du 53e, Bazy, Albanac du 142e, tous blessés, Alirol, Fargues, aspirant Buffet, adjudant Brun du 142e, lieutenants de Nizet et Rabatel, artilleurs, lieutenant Roy*

et aspirant Bérard du 2e génie, caporal Bonnin du 142e.

« *Pertes : 7 tués, dont capitaine Tabourot du 142e et lieutenant Tournery du 101e.*

« *76 blessés dont 4 officiers et les médecins auxiliaires Conte et Gaillard.*

« *Espère que vous interviendrez de nouveau énergiquement avant complet épuisement.* »

Le devoir du chef est rempli. Il n'a oublié que lui-même.

Puis le fort garde le silence. De toute la journée du 6, les postes optiques aux aguets n'enregistreront plus aucun message. Il se recueille pour braver toutes les souffrances accumulées : la bataille aux barrages, les grenades, et les flammes et les gaz et l'asphyxie, l'horreur des odeurs et des spectacles sans nom, et, par-dessus tout, la soif, la soif qui fait hurler comme les loups et qui arrache la langue et les lèvres.

Est-il mort, est-il vivant? Est-il pris, est-il libre encore? On ne sait plus. L'angoisse de savoir torture et excite toute l'armée. Elle se transmet à

distance. Comme les signaux, elle va jusqu'au bout de la nation, elle va jusqu'au bout du monde. En vérité, la terre entière frissonne dans l'attente de ce qui se passe à Vaux. Et c'est le miracle de la résistance qui, seul, a provoqué ce grand frisson d'admiration et d'inquiétude.

Mais le fort n'est pas abandonné. Toute la sollicitude de l'armée est employée à son salut. Sans retard, une nouvelle offensive est montée. Un régiment de zouaves et un régiment d'infanterie coloniale, formés en brigade mixte, sont rapprochés de la région. Dès qu'une préparation méthodique le permettra, ils entreront en ligne.

Une volonté égale anime l'ennemi qui, stupéfait de cette prolongation de lutte, veut à tout prix venir à bout de la défense. A tout prix? De quel prix exorbitant il a déjà payé chaque mètre carré des pentes du plateau! Nos observatoires signalent que des fantassins allemands montent en colonne de compagnie à l'assaut du fort de Vaux. Il est sept heures et demie du soir.

L'orage, encore une fois, se déchaîne. L'artillerie fait rage sur ce chaos.

Et le grand quartier général, à huit heures et demie du soir, envoie au quartier général de l'armée ce télégramme qui doit être transmis au fort par signaux optiques :

« *Le général commandant en chef adresse au commandant du fort de Vaux, au commandant de la garnison ainsi qu'à leurs troupes, l'expression de sa satisfaction pour leur magnifique défense contre les assauts répétés de l'ennemi.*

JOFFRE. »

Dans les éclairs des batteries et des fusées, dans le fracas de la tempête dont tremble la colline, le message est transmis. Mais le fort ne répond pas. Des fusées rouges en gerbes sont aperçues au-dessus de lui. Est-il mort, est-il vivant? Est-il pris, est-il libre encore?

A neuf heures du soir, la voix du général en chef se fait encore entendre, dominant l'ouragan de fer et de feu :

« *Le commandant Raynal est fait commandeur de la Légion d'honneur.* »

Il faut faire l'impossible pour transmettre cet ordre. C'est le désir du général en chef. Vainement Vaux est appelé par des signaux multipliés : Vaux ne répond plus. Or, tout à coup, le 7 au petit jour, à trois heures cinquante du matin, voici que Vaux réveillé fait des appels. Les postes de signaleurs saisissent ces trois mots : « Ne quittez pas. » — *Ne quittez pas :* geste du mourant qui retient la main aimée. Et puis plus rien. Le fort de Vaux ne parlera plus.

LIVRE V

LE DÉNOUEMENT

I

LE RÉCIT ALLEMAND

Le 7 juin, à trois heures cinquante, le fort de Vaux respirait encore.

Un récit allemand de son agonie et de sa mort, sans doute tendancieux, mais qui, néanmoins, rend hommage à la défense, a été publié dans la *Breisgauer Zeitung* des 16, 17 et 18 juin. La première partie est datée du 4 juin, et la deuxième du 7. Il est signé de l'un des correspondants de guerre admis au grand quartier général, Kurt von Reden, mais il est daté du « Grand Quartier Général des troupes d'attaque » et il est aisé de deviner, à certains détails, qu'il a été revu, sinon rédigé, à l'état-major. Voici donc, dans son texte intégral, la version adverse :

PREMIÈRE PARTIE

Quartier Général des troupes d'assaut,
nord-est de Vaux, 4 juin.

Le 2 juin, à quatre heures du matin, les quatre compagnies d'assaut étaient disposées en demi-cercle, à 100 mètres environ autour du fort de Vaux; elles poussèrent d'un coup jusqu'au fossé même qui, large de 10 mètres et profond de 5 mètres, entre ses murs abrupts de grosses pierres carrées, enferme tout l'ouvrage, en forme de trapèze irrégulier. A travers l'effroyable feu de barrage des Français on n'avait pu traîner jusque sur la hauteur du fort qu'une partie du matériel : des lance-flammes, des grenades à main, des haches et des cisailles.

Le fort, très puissamment construit, n'était plus capable, par suite du long bombardement des pièces lourdes, de défendre efficacement l'espace alentour; mais les abris-cavernes, creusés profondément dans le roc et couverts de béton armé, avaient résisté. Les coffres de flanquement des fossés n'étaient pas non plus hors de cause. Il s'agissait donc d'abord de rendre inof-

fensifs ses canons et ses mitrailleuses, qui, par leur feu enragé, rasant le fond du fossé, interdisaient de le franchir pour gagner l'intérieur du fort. Chacun des deux épaulements antérieurs présentait une brèche ouverte, par l'effet de très lourds projectiles, dans les gigantesques blocs de béton qui les formaient. Le dommage était jusqu'à un certain point réparé par des sacs de sable; et, pour protéger la brèche, on avait placé là une mitrailleuse qui pouvait agir vers le glacis. Cependant l'obstacle principal restait les canons des coffres qui, de leurs étroites embrasures de béton, pouvaient balayer sans merci la courte étendue des fossés. L'accès de chacun des épaulements était interdit par le feu d'un canon-revolver de 37 m/m, d'un canon de 55 m/m et de deux mitrailleuses. Pas un chat n'aurait pu passer.

La mitrailleuse qui, sur la brèche même, gênait notre approche, fut d'abord réduite au silence par des grenades à main (1). Puis les pionniers rampèrent jusqu'au bord supérieur du mur escarpé, au-dessus du coffre ouest, disposèrent les lance-flammes et d'en haut, avec le secours d'un bras coudé, en introduisirent les tuyaux dans les embrasures. Une flamme de 2 mètres, accom-

(1) Cette mitrailleuse avait été placée par le lieutenant Bazy. Le lieutenant Bazy fut blessé deux fois et refusa de se rendre au poste de secours (renseignement du docteur Gaillard).

pagnée de fumée épaisse, chassa la garnison loin de ses canons.

Alors trente pionniers environ, profitant des brèches ouvertes dans la maçonnerie, purent descendre dans le fossé et arriver de l'autre côté sur le couronnement du parapet principal où, couchés, ils s'aménagèrent une sorte d'abri dans l'amoncellement des décombres. Cette petite troupe fut aussitôt coupée, les Français ayant remis en jeu les mitrailleuses qui lui interdisaient la retraite, dès que dans le coffre la fumée se fut dissipée. Dans l'énorme vacarme du feu de barrage allemand tombant à 200 mètres derrière le fort, les cris ne pouvaient se faire entendre à 20 mètres. L'officier qui commandait dut faire, en agitant sa casquette, les signes du télégraphe Morse.

A sept heures du matin, on réussit à prendre le second coffre, celui de l'est, après que la garnison, par une brèche que les obus avaient ouverte, eut été accablée de grenades à main : trente hommes y furent pris, et les mitrailleuses, avec abondance de munitions, furent utilisées.

Mais la fumée n'avait neutralisé l'autre coffre que de façon passagère; il fallait donc le prendre, n'importe comment. On remplit de grenades à main des sacs à terre, on les laissa glisser le long du mur jusque devant

les embrasures, et on les fit alors exploser. Mais cela ne put se faire sans danger pour les braves pionniers, car les Français avaient posé une nouvelle mitrailleuse dans une porte non loin des embrasures et pouvaient ainsi tirer d'en bas contre toute tête dépassant le bord supérieur du mur. Pourtant vers dix-sept heures, les explosions réussirent, et l'on put ainsi pénétrer enfin dans le coffre qu'on avait attaqué le premier. La garnison, par un couloir profond passant sous le fond du fossé, s'était réfugiée dans l'intérieur du fort. L'opération avait été longue, car les explosifs ne pouvaient, à cause du tir de barrage des Français, être montés sur la pente que par petites quantités, au prix d'extrêmes dangers. Du moins, pendant l'attente, les pionniers et les fantassins qui ne travaillaient pas directement aux explosifs creusèrent des tranchées en haut, sur le glacis, et plus à l'ouest, à côté du fort; ils occupèrent ces positions avec les mitrailleuses conquises, contre une attaque possible venant du sud-ouest.

Vers dix-neuf heures, on poussa plus avant vers la gorge du fort, après avoir franchi, derrière le premier parapet, le second fossé, qui sous le bombardement était devenu une excavation large où gisaient d'énormes débris de béton. Les coupoles blindées situées dans le premier parapet — un poste d'observation à chacun

des deux épaulements, une grande coupole au milieu, armée de deux canons, et un abri de mitrailleuse exhaussé et blindé, à l'épaulement de gauche — étaient inutilisables et dépouillées de leur épais revêtement de béton; les tiges de fer de l'armature se dressaient de tous côtés comme les piquants d'un hérisson. De même la position d'infanterie placée plus haut sur le cavalier avait été complètement labourée par les obus allemands.

Alors le commandant des pionniers voulut pénétrer dans l'ouvrage même, et cela par le même couloir souterrain qu'avait suivi la garnison du coffre enfumé. Un escalier descendait profondément, puis venait un court palier, puis un roide escalier montant jusqu'à une solide porte de chêne qui empêchait d'aller plus loin. Le lieutenant des pionniers Ruberg décida de faire sauter cette porte en y plaçant tout ce qu'il fallait de grenades à main et de mettre à profit la confusion qui s'ensuivrait pour donner l'assaut avec ses soldats. Pour n'être pas elle-même anéantie par l'explosion, il fallait que la troupe gagnât assez de temps pour pouvoir, la mèche une fois allumée, descendre l'escalier et remonter de l'autre côté, ce qui exigeait au moins un cordon brûlant vingt secondes. Le lieutenant Ruberg, à défaut de pétards explosifs, lia donc ensemble une douzaine de

grenades; il les assujettissait contre la lourde porte, lorsqu'il entendit, derrière celle-ci, le chuchotement des Français et le petit crépitement significatif d'un cordon Bickford. Il n'avait donc plus le temps de la réflexion, car, en une demi-minute au plus, la porte allait sauter du dedans, et les Français auraient dans ce cas la supériorité morale de l'assaut. Il fallait donc les devancer. Le lieutenant fit signe à ses hommes de se garer, tira le détonateur normal d'une des grenades à main, qui fonctionne en cinq secondes, et se jeta au bas de l'escalier pour n'être pas mis en pièces. Il était à mi-chemin quand se produisit une formidable explosion : la charge posée par les Français sautait en même temps que l'autre, sous son action. La pression de l'air lança le lieutenant à quelques mètres plus loin, et il reçut dans le dos plusieurs éclats. Ses pionniers se jetèrent en avant dans le couloir, arrivèrent jusqu'à un croisement, mais furent alors reçus par deux mitrailleuses placées à angle droit environ à dix pas en arrière, si bien qu'il devint impossible de pousser plus loin. Il fallut patienter toute la nuit. Il y avait désormais deux commandants du fort de Vaux, un commandant français sous terre, et, au-dessus de lui, un commandant allemand. Les Français ne pouvaient nulle part sortir la tête sans recevoir aussitôt des balles ou des grenades; et les Alle-

mands, provisoirement, ne pouvaient avancer. Une horrible odeur émanait de toutes les fissures ouvertes au plafond des casemates. Les cadavres des Français morts dans les combats précédents gisaient encore là-dessous; on ne pouvait ni les tirer au dehors, ni les ensevelir dans le roc épais et dur. Au cours de la nuit une douzaine de Français essayèrent de se frayer une issue. Ils furent en partie tués, en partie faits prisonniers par les postes déjà installés au sud-ouest du fort.

Le 3 juin, à cinq heures, un aviateur français vola au-dessus de l'ouvrage pour reconnaître exactement la situation. Il descendit très bas, peut-être à 100 mètres, pour mieux voir, mais il volait avec de tels zigzags et si vite que la partie sensible, le cœur de l'avion, ne put être atteinte dans ces quelques secondes. Il échappa : et, dix minutes plus tard, un effroyable feu d'obus de 22 centimètres s'abattit sur les tranchées de la gorge que nous occupions, en sorte qu'il fallut au plus vite se réfugier dans les casemates conquises.

Aujourd'hui, 4 juin, voici le quatrième jour que le fort est partagé entre les deux partis; les Français sont à l'intérieur comme des prisonniers rebelles qui se défendent contre leurs surveillants. C'est une situation qui jamais, dans la guerre de forteresse, ne s'était à ce point prolongée.

La conduite de la garnison française est admirable; mais encore plus admirable est l'héroïsme des compagnies allemandes qui jours et nuits, sans un moment de sommeil, sans une goutte d'eau, presque sans nourriture, résistent au feu le plus terrible, et ne lâcheront pas prise jusqu'à ce que le dernier coin des souterrains de Vaux soit en notre possession.

(Kurt von Reden.)

DEUXIÈME PARTIE

(Retardée dans sa transmission et amputée par la censure.)

Quartier général des troupes d'assaut, nord-est de Vaux, 7 juin.

Cinq jours et cinq nuits le terrible combat a fait rage sans interruption à l'intérieur du fort de Vaux, jusqu'au moment où les restes de l'intrépide garnison, privés de leurs derniers moyens de résistance, se sont rendus au vainqueur.

J'ai déjà décrit tout au long les combats des 2 et 3 juin; ils continuèrent les jours suivants avec une ténacité et un acharnement sans exemple. La situation était telle, que dans le fort s'était formé, pour ainsi dire, un deuxième fort que les Français, au mépris de leur vie, défendirent jusqu'au bout.

Après avoir fait sauter la lourde porte ouvrant sur le couloir qui conduisait du poste d'observation ouest à la caserne de la gorge, les Allemands avancèrent pas à pas dans le couloir. Il était très sombre, large seulement de 90 centimètres, sur un mètre et demi de hauteur; les Français avaient dressé une barricade en sacs de terre sur deux mètres de profondeur, et installé derrière elle une mitrailleuse. Il fallut encore faire sauter la barricade, pour tomber sur une autre quelques mètres plus loin. Ainsi les Français furent repoussés pas à pas sur une longueur de 25 mètres.

Près de la gorge, la cour de la caserne avait jadis formé une plate-forme de béton, épaisse de 5 mètres environ au-dessus des couloirs et des magasins souterrains ; mais ce n'était plus qu'un vaste cratère bouleversé. Les obus lourds, dans ce cratère même, creusèrent encore une sorte d'entonnoir, au fond duquel, crevant la dernière voûte, une étroite ouverture pouvait donner accès vers l'intérieur de l'ouvrage. Les Français,

jusqu'alors complètement protégés par en haut et complètement enfermés, furent en grand danger soudain d'être enfumés par cette ouverture. Mais le bombardement dont le fort était écrasé rendait pour nous l'observation presque impossible. Les Français furent les premiers à remarquer, de l'intérieur, que l'explosion avait défoncé complètement un plafond; ils occupèrent à l'instant le bord de l'entonnoir, le garnirent de sacs de terre, y installèrent une mitrailleuse; ils commandaient ainsi une partie de ce paysage accidenté qu'était devenu le dessus du fort. Par suite, les communications des Allemands avec cette partie supérieure, libres auparavant, se trouvèrent passablement limitées; ils ne réussirent pas non plus à s'approcher suffisamment pour accabler de grenades le nouveau point d'appui.

Chez les Français, se multipliaient les signes de faim et de soif. Quelques-uns réussirent, par le fossé de la gorge qui restait en leur possession, à s'échapper vers le bois de Montagne, devant le fort de Souville. Dans cette direction se trouvait la première ligne d'infanterie française. Par là aussi, le commandant du fort, quand il n'eut plus de pigeons voyageurs, envoya des hommes de liaison. Les communications téléphoniques souterraines étaient détruites par les obus lourds.

La position de la garnison française ne cessa d'empirer les 5 et 6 juin; le nombre des morts et surtout des blessés s'accrut rapidement; enfin il ne resta plus pour les blessés même que 50 litres d'eau. Les hommes non blessés, depuis deux jours, n'en avaient pas une goutte et, depuis le 5, n'avaient presque rien mangé. Cependant les Français continuaient à tirer du côté de la gorge, par les embrasures de la caserne et celles des fossés, sur tout but qui se présentait. La garnison allemande du fort de Vaux subit ainsi des pertes. Elle en subit d'autres, particulièrement sensibles, sous les feux de flanquement continuels, que le point d'appui d'infanterie, muni d'un canon de campagne, situé tout près, à l'ouest, envoyait sur le fort. La batterie haute de Damloup procédait également, du sud, à un bombardement fort gênant.

Le 6 juin après midi, la situation des Allemands devint extrêmement difficile. Les casemates qu'ils occupaient furent énergiquement et continûment arrosées, d'abord de projectiles à gaz, quelque temps plus tard d'obus lourds. Les deux bombardements ne devaient être que les avant-coureurs d'une contre-attaque de l'infanterie visant à la reprise de l'ouvrage par le sud-ouest. Mais cette attaque fut brisée par l'effet fou-

droyant du tir de barrage allemand, qui commença à la seconde même où elle se déclancha.

Aujourd'hui, au petit matin, la garnison française s'est rendue par l'organe de son commandant. Les prisonniers qui commencent d'arriver ici sont la vivante image de la désolation...

(Kurt von Reden.)

Ce texte (1), de rédaction convenable, appelle quelques brefs commentaires.

Le combat devant le fort le 2 juin est représenté comme détaché des combats livrés la veille sur le saillant d'Hardaumont, le bois Fumin et la

(1) Depuis lors, une autre version a paru en Allemagne. Le jour même où nous reprenions le fort de Douaumont, le 24 octobre, un journal de la Lorraine annexée, le *Bolchener Zeitung*, publiait un récit allemand sur la reddition du fort de Vaux, le 7 juin. L'opinion allemande a toujours attaché la plus grande importance à la possession des deux forts, Douaumont et Vaux. Leur conquête précaire a déjà inspiré en Allemagne toute une bibliothèque. Ce récit est l'œuvre du lieutenant Muller-Verner, lequel était installé avec ses hommes sur la voûte du fort dont l'intérieur continuait d'être tenu par nos troupes et défendu pied à pied. Il nous montre la résistance du fort, privé de toutes com-

ligne des retranchements, et, le même jour, à Damloup et sur la batterie de Damloup, quand il en fait partie intégrante. C'est la retraite des éléments placés à l'ouest et à l'est du fort et accablés sous le nombre qui permet à l'ennemi d'aborder les coffres.

Le nombre des canons et mitrailleuses préposés à la défense de ces coffres est doublé dans la version allemande.

munications avec l'artillerie française et surtout privé de tout ravitaillement en eau depuis plusieurs jours. On y découvre que l'adversaire était lui-même dans une situation précaire et qu'il avait terriblement souffert de l'inattendue prolongation du siège. Le lieutenant Muller-Verner est introduit à l'intérieur du fort : « J'ai sous les yeux, écrit-il, un tableau inoubliable : une longue galerie haute et voûtée, presque aussi large qu'une chambre, symétriquement éclairée par des grandes lampes, et des deux côtés de laquelle sont rangés des Français coiffés du casque. « S'il vous plait, à droite ! » Nous étions chez le commandant ! Dans le repaire du lion ! La main droite appuyée sur une petite table qui « ornait » la pièce meublée en « pur style gothique » de brasserie, le commandant se tenait debout fièrement, et, quand je me fus présenté, il me répondit avec beaucoup de dignité : « Commandant Raynal. » Le fort de Vaux était allemand. Cela s'est passé le 7 juin 1916, à 6 heures. »

Le fort de Vaux était allemand. Cela se passait le 7 juin à 6 heures. Dans la nuit du 2 au 3 novembre, le fort de Vaux redevenait français.

Le fossé nord n'étant plus battu devient pour l'ennemi une sorte de place d'armes.

La situation paradoxale d'un commandant du fort dessus et d'un commandant du fort dedans, l'un allemand, l'autre français, n'était pas nouvelle. Elle s'était déjà présentée, inversée, les 22, 23 et 24 mai au fort de Douaumont dont les troupes du général Mangin occupaient la superstructure et une partie des casemates.

C'est le 4 juin, vers midi, que les Allemands, par-dessus le barrage de sacs de terre, purent lancer des flammes et des gaz asphyxiants.

La version allemande nous apprend un admirable détail de la résistance, ou plutôt complète le rapport d'un observateur d'artillerie signalant le 6 juin que la coupole blindée du fort serait éventrée. Les assiégés ne sont pas seulement enfermés et enfumés. Voici que sur eux le plafond s'écroule. Une ouverture s'est produite dans la voûte qui les protège. Ils s'en aperçoivent les premiers, bouchent en partie la fissure avec des sacs

de terre, mais réussissent à installer une mitrailleuse qui bat une partie de la superstructure et gêne considérablement la progression ennemie. Cette mitrailleuse est si heureusement manœuvrée qu'elle ne permet pas aux assaillants d'approcher et de paralyser son tir avec des grenades. Cet incident peut être fixé au 5 ou 6 juin, car le rapport de l'aspirant Buffet, qui résume la vie du fort jusqu'à la nuit du 4 au 5, ne le mentionne pas. Ainsi, jusqu'au dernier moment, l'ingéniosité et la vigueur des défenseurs ne se ralentissent pas.

Il n'y eut aucun projet de contre-offensive de notre part dans l'après-midi du 6 juin. Notre attaque du 6, à deux heures du matin, avait échoué de bien peu. Celle de la brigade mixte ne put avoir lieu que dans la matinée du 8. Le soir du 6 juin, c'est, au contraire, une violente attaque ennemie dans la région de Vaux qui échoua sous nos feux.

Enfin, est-il possible de comparer avec équité à la défense soutenue six jours dans les effroya-

bles conditions que l'on sait, l'incontestable mais combien plus explicable endurance des troupes d'assaut relevées, ravitaillées, abreuvées, ne serait-ce que par l'eau du ciel — car la pluie tomba à diverses reprises — et respirant un air qui n'était pas contaminé et pestilentiel?

Le véritable vainqueur du fort doit être nommé et le récit allemand ne prend pas garde qu'il le cite quand il dit : « Les hommes non blessés, depuis deux jours, n'avaient plus une goutte d'eau. » Plus une goutte d'eau, dans les couloirs empoisonnés par la fumée des grenades et par les gaz asphyxiants.

Le véritable vainqueur du fort s'appelle la Soif.

— C'est bien la Soif, me répète le premier qui en est revenu, le médecin auxiliaire Gaillard, rentré de captivité. Jusqu'au dernier moment, nous avions espéré la délivrance. Le matin du 6 juin, les obus lourds français faisaient

sonner les voûtes. Résisteraient-elles? Nous ne pensions pas à cela. Nous exultions de joie : ça vient de chez nous, *ils* vont venir, *ils* viennent. Peu à peu le silence s'est fait. Alors la soif que nous avions oubliée, elle aussi, nous a dévorés.

Sur la sortie du fort, le matin du 6 juin, il ajoute ces détails :

— Le commandant Raynal fut conduit au Kronprinz, puis emmené à Mayence. Nous ne le revîmes pas. Nos blessés furent évacués au nombre de 87 sur Maucourt-en-Woëvre : l'évacuation fut difficile à cause des tirs de barrage français. De là nous allâmes par étapes au quartier général de la division, à Gingery, puis à Bouligny, et enfin à Landres, dans la région occupée de l'Est. Les femmes de Landres demandèrent et obtinrent de nourrir les officiers prisonniers de passage. Elles apportèrent leur propre repas et nous regardèrent manger : nous ne sûmes qu'au moment de repartir qu'elles s'étaient privées. Ensuite ce furent les camps

de prisonniers : Darmstadt où nous fûmes soumis à un dur régime, puis Langensalza en Saxe, puis la Thuringe, où j'ai laissé mes derniers compagnons. Ceux qui ont vécu ensemble les derniers jours de Vaux demeureront unis malgré les séparations et les distances...

II

LE DERNIER EFFORT

Les monts sont hauts, ténébreux et immenses, les vallées profondes, les torrents rapides. Devant et derrière l'armée, les trompettes sonnent, et toutes semblent répondre à l'olifant. L'Empereur chevauche avec colère, et les Français, courroucés et tristes, avec lui. Pas un qui ne pleure et ne se lamente, pas un qui ne prie Dieu de protéger Roland jusqu'à ce qu'ils arrivent ensemble sur le champ de bataille et qu'ils frappent avec lui courageusement. Mais à quoi bon? Tout cela est inutile; ils sont trop en retard pour arriver à temps.

Les trompettes de Charlemagne ne pourront pas réveiller Roland à Roncevaux.

Le 7 juin, le fort ne répond plus aux appels

optiques. Le communiqué allemand a annoncé sa prise; mais ne l'avait-il pas annoncée déjà le 9 mars? Le commandement ne se rendra qu'à l'évidence. Il lui faudra la certitude pour qu'il renonce à dégager la garnison. Certes, l'ouvrage écrasé n'est qu'un point du front et n'a plus de valeur par lui-même. Mais il abrite peut-être encore sous ses tenaces voûtes des Français.

Le général Nivelle, commandant de la IIe armée, adresse le 7 cet ordre du jour au groupement chargé des opérations dans la région de Vaux :

« *La brigade mixte placée sous les ordres du colonel Savy, composée du 2e régiment de zouaves et du régiment colonial du Maroc, a reçu la plus belle mission que puisse envier une troupe française, celle d'aller au secours de compagnons d'armes qui font vaillamment leur devoir dans des circonstances tragiques.*

« *Choisis dans l'héroïque armée de Verdun parmi les plus dignes de la grandeur de cette mission, le*

2e zouaves et le régiment colonial du Maroc, soutenus par une puissante artillerie, animés de la volonté inébranlable d'aller jusqu'au bout de leur tâche, aborderont l'ennemi avec leur magnifique élan accoutumé et ajouteront de nouveaux lauriers à ceux qui couvrent déjà leurs drapeaux.

« *Le pays saura leur prouver sa reconnaissance.*

« *Bonne chance, camarades, et vive la France.*

« R. NIVELLE. »

La journée du 7 juin est consacrée aux derniers préparatifs. Les bataillons touchent des grenades, des fusées, des feux de bengale-signaux ainsi qu'un second bidon de deux litres. La distribution des cartouches est complétée. Chaque homme doit emporter quatre jours de vivres, car il ne faut point compter sur la possibilité du ravitaillement. Enfin lecture est donnée des ordres dans chaque compagnie, afin que nul n'ignore l'importance de la mission à accomplir :

des camarades attendent qu'on vienne à leur secours.

La marche d'approche se fait dans les pires conditions : pluie, terrain détrempé, nuit noire où les guides s'égarent, ce qui retardera l'entrée en ligne de trois compagnies. L'attaque doit se déclancher à quatre heures dix. Une heure avant, l'ennemi attaque lui-même à la grenade et revient à la charge une seconde fois à la tranchée de Belfort. Il est repoussé, mais il a jeté quelque confusion dans nos rangs.

Néanmoins, au petit jour, les zouaves et l'infanterie coloniale abordent l'ennemi « avec leur magnifique élan accoutumé ». Sans doute, l'espoir de secourir les défenseurs de Vaux est-il bien précaire. Tant de signes indiquent, en effet, qu'il est trop tard. Si le radiogramme allemand qui a annoncé la capitulation est sujet à caution, les observatoires ont remarqué des modifications dans l'aspect des voûtes : devant les salles 7 et 8, le pare-éclats en sacs de terre ou en pierre est presque complètement détruit.

Sous une tempête de feu — car l'ennemi entend garder sa conquête — nos fantassins progressent. Ils veulent aller jusqu'aux camarades. Ils iront.

Un obus pénètre dans un poste de commandement. L'appareil reste intact, mais le téléphoniste a les deux mains coupées par un éclat. Il tend ses moignons à son chef et s'excuse :

— Je ne peux plus téléphoner.

Comme l'attaque du 6 juin, l'attaque de la brigade mixte parvient à entourer le fort. Mais l'ennemi occupe la superstructure et ses mitrailleuses nous occasionnent de lourdes pertes. Des renforts lui arrivent sans cesse. Le bataillon de droite ne peut que s'accrocher au terrain après une lente progression. Au centre, la progression se poursuit jusqu'aux fossés du fort. C'est à ce moment que les mitrailleuses allemandes nous font le plus de mal. Les chefs de l'expédition tombent l'un après l'autre et, parmi eux, le commandant Gilbert et le commandant Jérôme de Mouy, officier de cavalerie breveté qui, revenu

du Maroc et affecté à un état-major d'armée, avait demandé le commandement d'un bataillon de zouaves.

Les deux bataillons sans cadres sont contraints de renoncer à la reprise du fort et de se retrancher dans les parallèles du départ.

Une explosion, tout à coup, se produit dans le fort, et une épaisse fumée noire sort de la casemate 5.

Aucun être humain n'est plus vivant dans ce réduit.

*
* *

A huit heures du matin, le bataillon du régiment colonial qui est en soutien ne sait encore rien de précis sur l'opération engagée, sinon que les deux bataillons d'assaut ne sont pas revenus. Donc ils ont dû progresser, et ils ont besoin de munitions pour parer aux contre-attaques imminentes. Une corvée de 80 hommes est détachée sous les ordres d'un lieutenant et de l'aspirant

Jacques Bégouen. Ils emportent des grenades, des fusées et des feux de bengale pour jalonner nos lignes. On peut les suivre sur le terrain grâce aux notes de l'aspirant Bégouen dont je citerai un passage. Celui-là aussi sera plus tard un chroniqueur de la guerre. Fils du comte Bégouen, dont on connaît l'érudition historique, il a sous les drapeaux deux frères dont un appartient comme lui à cet héroïque régiment colonial du Maroc qui s'est illustré à Dixmude au mois de décembre 1914 et qui, dans la bataille de Verdun, s'est acquis de nouveaux titres de gloire.

Carnet de notes de l'aspirant Bégouen.

(8 juin.)

... *Nous voilà donc partis par fractions mélangées pour accomplir une mission des plus périlleuses, celle où l'on a besoin de la connaissance réciproque des hommes, de l'aide de bons gradés qui aient confiance en vous...*

Le guide marche lentement en tête. Les hommes sont chargés, il faut que tous suivent. Nous traversons un bois de taillis, où un profond boyau se cache, endroit qui ne peut être pris sous le feu de l'artillerie ennemie. La boue liquide nous arrive à mi-mollets. Tout va bien.

La contre-pente est finie, nous voilà arrivés de nouveau face à la saucisse boche.

C'est à cet endroit que commence la zone des tirs de barrage et de battage mathématiques qui ne s'arrête que sur les premières lignes françaises.

La route traversée, nous montons la pente raide qui conduit à la crête. Déjà les arbustes et les arbres sont abimés... Le labourage commence. Mais la saucisse ne nous a pas encore vus et nous supportons le tir ordinaire de battage; cinquante ou soixante obus à peine tombent à droite et à gauche du petit boyau.

Avant de franchir la crête, nous faisons la pause. La première équipe en avant continue peu à peu son chemin.

Le guide me demande tout à coup : « Où faut-il

vous conduire? » — « On m'a dit en première ligne. » — « Mais moi, je dois m'arrêter chez le colonel. » Il ne connaît pas le chemin pour aller en première ligne. Nous avançons quand même. Nous voilà sur le plateau de carnage, où les boyaux sont devenus des pistes, la forêt, quelques rares troncs échevelés, où le sol est fait de lambeaux de toutes sortes, où les cadavres groupés par la mort sont là dans toutes les positions...

Je recommande à mes hommes de me suivre par bonds dans les trous d'obus, et nous commençons la marche pendant 200 mètres.

A ce moment, le guide nous arrête : « Voici, à droite, le boyau pour aller au colonel. » — J'insiste encore : « Mais je dois aller en première ligne. » — « Je ne sais pas le chemin, je vais chez le colonel » ; et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il détale dans la direction du colonel. Que faire? Les hommes sont fiévreux, ne veulent pas marcher sans guide... Nous fonçons tous dans la direction du poste du colonel. Le boyau ne peut se voir que par endroits, car il est comblé de

cadavres. Il y a de tout : du génie, des biffins, des coloniaux... dans cette boue mélangée de cadavres, les pas sont marqués, et tout cela dans une odeur âcre de sang, de chair corrompue... Vos nerfs se tendent, vous commencez à devenir le surhomme que vous serez quand la poudre vous aura brûlé...

Nous voilà à un poste de relais de coureurs. Notre guide est là. Je m'apprête à l'engueuler vivement et à lui demander des explications, quand un remplaçant arrive pour nous conduire, cette fois, en première ligne. Il sait le chemin, celui-là. Demi-tour pour reprendre le chemin vers le fort de Vaux. Les hommes sont très fatigués. Une pause est faite.

Sur les instances du guide qui prétend que plus vite on ira mieux ça vaudra, nous repartons. Nous revoilà sur le bon chemin. La première corvée, conduite directement par son guide, est loin. Elle a passé le plateau et descend maintenant la pente du Ravin de la Mort... Les Boches en ce moment ouvrent le feu sur eux et déclanchent leurs tirs de barrage, une

pluie de fer de tous calibres commence... partout ça saute en l'air...

En avant. La danse est effroyable. Les hommes commencent à s'espacer, si je m'arrête ils ne repartiront plus...

Le soleil éclaire tout ce paysage... Occasion comme jamais de faire une photo magnifique : au fond, à gauche, le fort de Vaux ; à droite, les plaines de la Woëvre ; à gauche, les quelques troncs marquant le bois de la Caillette, noir de 210 fusants. Au premier plan, le champ de carnage où les trous d'obus se touchent, se mangent, pleins de morts. Et partout des trombes de terre et de matériaux sautant sous l'impulsion des obus... C'était unique et si facile à prendre, puisque c'était en faisant mon devoir... Mais mon appareil était au fort de Tavannes.

La mission est remplie et les premières lignes ravitaillées dans les trous d'obus : l'aspirant revient au fort de Tavannes. Cependant il faut retourner à l'avant, en plein jour; Bégouen y retourne.

Quelques jours plus tard, relevé, il décrit l'arrivée au cantonnement :

Nous sommes les premiers arrivés : fantômes de boue, pâles et fragiles, on accourt vers nous. On nous serre la main, on est heureux de nous revoir, et nous, malgré toutes les souffrances, la fatigue, nous ne donnerions rien pour changer notre place... Pleins de joie orgueilleuse, nous serrons la main de tous ces soldats propres et frais qui nous entourent. Nous buvons avec délices quelques quarts de café bouillant. Puis on nous conduit chez nous. Avant de nous quitter pour reparaître propres, je serre la main à tous ceux qui m'ont suivi ; je me souviendrai d'eux.

Au plus fort des assauts contre le retranchement dont il a la garde, le capitaine Delvert admire la pose d'un grenadier lançant ses grenades. Un soldat du 142e qui a pu sortir du fort de Vaux, racontant l'attaque par les flammes, les gaz, les pétards explosifs et la porte qui s'écroule, et les hommes qui sautent, et les Boches qui se

précipitent, et le lieutenant Bazy qui leur barre le couloir, ne peut se tenir de constater : *C'était superbe!* L'aspirant Bégouen, conduisant sa corvée sous la trombe de fer, regrette son appareil photographique. Éternelle race amoureuse de beauté, chez qui rien ne peut abolir le goût de voir et de sentir la vie...

III

LA MOISSON FUTURE

Vaux est perdu, momentanément, mais Vaux sera repris et la bataille de Verdun se gagne jour à jour. La bataille de Verdun, jour après jour, prend son sens. Le fantassin qui ne connait que ses camarades de tranchée fait partie d'une immense armée répartie sur tous les fronts : sa sueur et son sang se mêleront dans l'histoire au sang et à la sueur de ses frères inconnus et lointains. Un coin de sol disputé qui est considéré comme un but unique dans l'espace n'est, en réalité, qu'un point du vaste front mouvant où se heurtent les deux forces du monde.

Cinq jours après la prise du fort, le 12 juin, le général en chef porte à la connaissance des troupes de Verdun les victoires russes en Buko-

vine et en Galicie dans cet ordre du jour :

LE PLAN MURI PAR LES CONSEILS DE LA COALITION EST MAINTENANT EN PLEINE EXÉCUTION.

SOLDATS DE VERDUN, C'EST A VOTRE HÉROÏQUE RÉSISTANCE QU'ON LE DOIT. C'EST ELLE QUI A ÉTÉ LA CONDITION INDISPENSABLE, C'EST SUR ELLE QUE REPOSENT NOS VICTOIRES PROCHAINES ; CAR C'EST ELLE QUI A CRÉÉ SUR L'ENSEMBLE DU THÉATRE DE LA GUERRE EUROPÉENNE UNE SITUATION DONT SORTIRA DEMAIN LE TRIOMPHE DÉFINITIF DE NOTRE CAUSE.

Maintenant l'ennemi contenu subira notre loi et notre manœuvre.

Le 10 mars, l'ennemi gravit les pentes nord du fort de Vaux. Il n'est plus qu'à 2 ou 300 mètres de la contrescarpe. Pour franchir ces 2 ou 300 mètres, il emploiera trois mois. Trois mois d'efforts surhumains, d'attaques incessantes, de dépense inimaginable de munitions, d'invraisemblables pertes de jeunes hommes, fleur de la nation. Trois mois, comme s'il n'avait pas d'autre but dans la guerre.

Et, pendant ces trois mois, la coalition achève d'élaborer, préparer et exécuter son plan.

On se bat devant le fort, dessus et dedans, du 2 au 7 juin. Et le 4, la première offensive russe au sud du Pripet se déclanche. Elle contraint sans retard l'Autriche à abandonner sa propre offensive contre le Trentin.

On se bat devant Verdun depuis le 21 février; on continue de s'y battre en juin et en juillet. L'offensive italienne sur le Trentin se déclanche le 25 juin, en attendant celle des premiers jours d'août sur l'Isonzo. L'offensive franco-anglaise sur la Somme se déclanche le 1er juillet, et l'offensive russe centrale le 3 juillet.

Soldats de Verdun, c'est à votre héroïque résistance qu'on le doit...

*
* *

Dans *Guerre et Paix,* le prince Bagration, pendant la bataille, apprend de mauvaises nouvelles, mais sa tranquillité étonne et rassure les aides de

camp qui les apportent. Il a dans l'avenir de la Russie une confiance inaltérable. Un échec momentané ne saurait ébranler en lui la certitude du triomphe final. *Rien qu'à le voir, ceux qui l'approchaient avec des figures décomposées sentaient le calme leur revenir...*

Ainsi s'explique la rassurante parole entendue à Verdun au mois de mars, quand le fort, une première fois, subissait la tempête :

— *Vous pouvez être tranquille.*

Car l'avenir s'organise.

Le fort a joué son rôle devant la citadelle inviolée de Verdun. Et pendant qu'il contenait l'ennemi, l'orage s'amoncelait ailleurs qui réduira un jour en morceaux la puissance allemande.

*
* *

Pauvre fort de Vaux, réduit de poussière et de cendre, merveille de résistance, toi qui battais comme un cœur, le monde entier eut les yeux fixés sur toi pendant quelques jours. Le monde

entier ne se trompait pas en t'attribuant cette importance que ton courage élargissait. Tu servais des plans que tu ne connaissais pas et tu as aujourd'hui ta part dans toutes les opérations qui se déroulent et se dérouleront.

Les pays arrosés par la lave des volcans montrent, quand la lave a passé, une fertilité incomparable. Sur ton sol convulsé va croître une moisson de victoires, et de ta défense jaillira une source vive et inépuisable d'héroïsme français...

Mars-août 1916.

APPENDICE

LE FORT DE VAUX A LA DATE DU 7 JUIN 1916

RENSEIGNEMENTS DONNÉS

PAR LE MÉDECIN AUXILIAIRE GAILLARD, DE LA GARNISON DU FORT

La garnison du fort comprenait :

La 6e compagnie du 142e régiment;

La 3e compagnie de mitrailleuses du 142e régiment;

La 3e compagnie de mitrailleuses du 53e régiment;

Les artilleurs, les sapeurs, les téléphonistes;

Quarante brancardiers et infirmiers environ;

Plus les débris des éléments du secteur qui s'y étaient réfugiés.

Le 7 juin 1916, au matin, au moment où la garnison venait d'être faite prisonnière, l'aspect général du fort était le suivant :

Les réseaux de fil de fer étaient absolument inexistants;

Les murs d'escarpe et de contrescarpe étaient éboulés en beaucoup d'endroits et il était facile de franchir les fossés, comblés en partie;

Les superstructures étaient complètement bouleversées.

Le coffre double était éboulé dans sa partie de droite; mais la partie de gauche n'était pas en trop mauvais état et était pourvue d'un canon-revolver. Une brèche existait sur la paroi ouest de ce coffre et avait été utilisée antérieurement pour l'entrée des troupes dans le fort.

Le coffre simple de droite était en assez bon état et muni, lui aussi, d'un canon-revolver. Un passage avait été ménagé dans sa partie nord pour communiquer avec l'extérieur.

Le coffre simple sud était en bon état et muni d'un canon-revolver. Les Allemands avaient mis le canon hors d'usage en faisant exploser des sacs de grenades qu'ils balançaient du sommet de la contrescarpe à hauteur des créneaux du coffre.

La casemate de Bourges de gauche, armée de mitrailleuses, et la casemate bétonnée étaient en bon état. La casemate de Bourges de droite paraissait fissurée.

Le massif de la tourelle de 75 était détruit; les gaines allant de la casemate aux coffres étaient encore utilisables et avaient été étayées; les deux observatoires pouvaient sortir; les abris placés près de l'observatoire de droite étaient fissurés.

En ce qui concerne l'attaque du fort, les Allemands sont parvenus le 2 juin, vers deux heures du matin, aux abords immédiats du fort dans les régions nord et ouest. Leur gros effort s'est porté sur la face ouest et leur a permis de prendre pied sur la superstructure. En outre, lorsque les éléments avancés de la défense

ont reflué vers le fort et s'y sont réfugiés, les Allemands ont essayé de traverser le fossé nord : empêchés par le tir du canon-revolver du coffre double, ils ont réussi à se glisser dans les coffres par les ouvertures qui faisaient communiquer ceux-ci avec l'extérieur, mais ils ont été arrêtés tout d'abord dans ces coffres, puis ensuite, par les barrages établis dans les gaines.

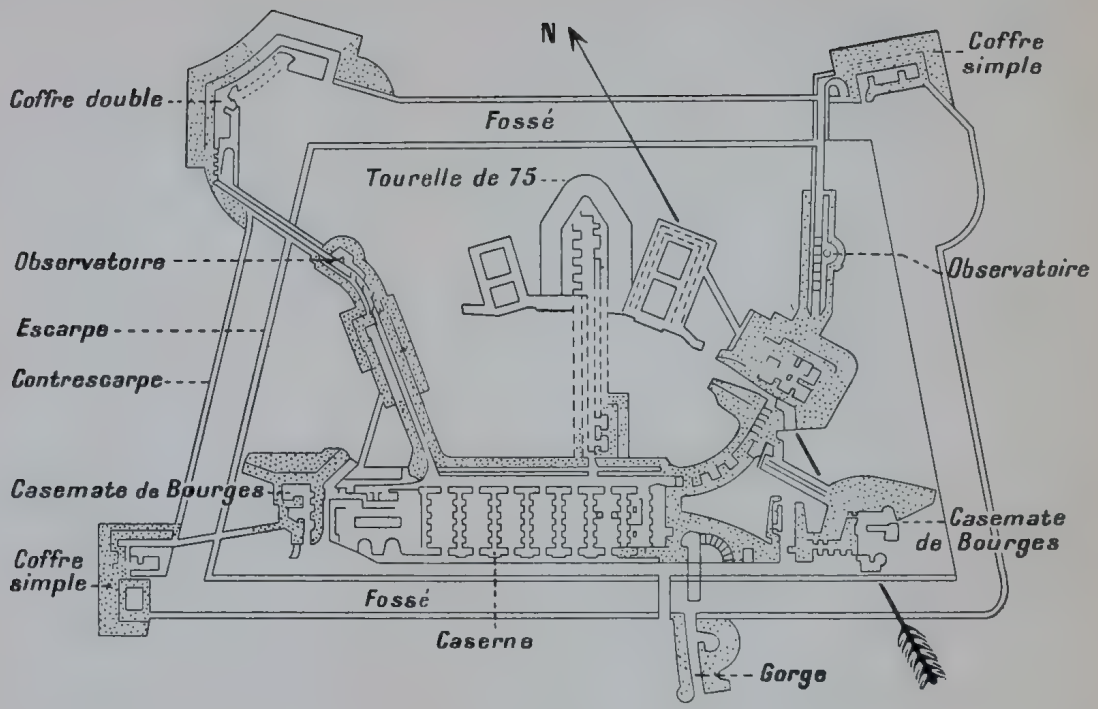
Pour appuyer les Allemands qui avaient pris pied sur le fort par la face ouest, d'autres ennemis essayaient de traverser le fossé de gorge, mais étaient arrêtés par le canon-revolver du coffre sud et par une mitrailleuse placée vers la gaine d'entrée de la casemate de Bourges. Pour annihiler l'action du canon-revolver, ils essayèrent plusieurs fois de faire exploser des grenades devant les créneaux, mais furent retardés par cette dernière mitrailleuse. Cependant, une fois le canon-revolver mis hors de service, ils pénétrèrent dans le coffre sud, mais furent là aussi arrêtés par les barrages placés dans la gaine.

Tous les barrages en sacs à terre étaient défendus par des hommes jetant des grenades par des créneaux qui y avaient été ménagés. En outre, à huit à dix mètres en arrière, une mitrailleuse pouvait arrêter l'ennemi s'il venait à détruire le barrage.

Comme autres mitrailleuses en position, il y avait, outre celle dont il vient d'être fait mention, une autre interdisant l'accès de l'escalier de l'entrée du temps de guerre, une autre flanquant à la fois le couloir arrière de la casemate bétonnée et le passage entre cette caserne et la casemate de Bourges de gauche; enfin des mitrailleuses dans la casemate de Bourges.

ENVIRONS DU FORT DE VAUX

Échelle au $\frac{1}{40000^e}$



PLAN DU FORT DE VAUX

TABLE

Pages

NOTE LIMINAIRE 1

LIVRE PREMIER

LE FORT

I. — Le fort 7
II. — Ce qu'il a vu avant le 21 février 1916 10

LIVRE II

LA BATAILLE

I. — Le vol des corbeaux 27
II. — Le chemin 43
III. — Le maître de l'heure 70
IV. — Les premiers combats de Vaux 74
V. — Autour du lavoir 93
VI. — Méditation sur la mort 113
VII. — Les témoignages de l'ennemi 119
VIII. — Du 30 mars au 31 mai 137

LIVRE III

L'ÉTREINTE

I. — La pierre et l'homme 163
II. — L'étreinte se resserre à l'ouest 171
III. — L'étreinte se resserre à l'est 198

LIVRE IV

LA SEMAINE TRAGIQUE

Pages.

I. — La bataille sur le fort..... 235
II. — Le fort appelle..... 248
III. — La sortie..... 268
IV. — Quelqu'un est rentré..... 279
V. — Les dernières paroles..... 285

LIVRE V

LE DÉNOUEMENT

I. — Le récit allemand..... 297
II. — Le dernier effort..... 316
III. — La moisson future..... 329

Appendice..... 335

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8

149998
HMod.
B7275d
Author Bordeaux, Henry
Title Les derniers jours du fort de Vaux (a Verd

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 21 05 06 004 3